This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

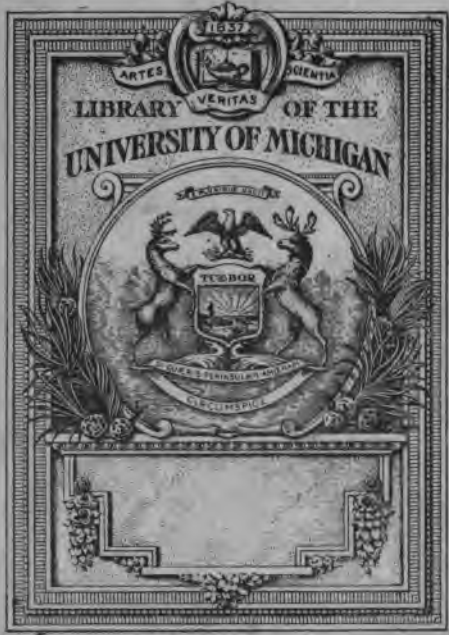
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

840
M65
L14
V.2

ŒUVRES

DE

MILLEVOYE

ŒUVRES

DE

MILLEVOYE

Édition publiée
avec des pièces nouvelles et des variantes

PAR

P. - L. JACOB
Bibliophile

7 EAUX-FORTES PAR AD. LALAUZE

TOME DEUXIÈME

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT
1880

DIALOGUES

DIALOGUE

ENTRE

LA RIME ET LA RAISON

LA RAISON.

Quel heureux sort, ma sœur, aujourd'hui nous rassemble?
On nous rencontre, hélas! si rarement ensemble!
Dans nos communs destins, quel fatal changement!
N'occupant autrefois qu'un même logement,
Chez Racine et Boileau nous vivions d'ordinaire;
Nous ne nous quittions pas: maintenant, au contraire,
Ce n'est que le hasard qui nous peut réunir.

LA RIME.

J'ai tant à faire, aussi! je n'y saurais tenir.
A toute heure, en tous lieux, on m'assiège, on m'obsède;
Aux importunités, il faut bien que je cède;
Enfin, petits et grands, chacun court après moi.
Non, je ne puis, ma sœur, suffire à mon emploi

Visiter tous les sots : la fatigue est trop grande.
Tant bien que mal pourtant il faut que je me rende
Chez nos auteurs du jour, chez mille beaux esprits,
Faisant couplets, quatrains, et bouquets à Chloris,
Petits vers anodins, madrigaux à la glace...
Ma foi ! sans vanité, j'y tiens fort bien ma place.

LA RAISON.

Régnez chez ces auteurs... Ah ! je vous le permets ;
Vous avez le champ libre, on ne m'y voit jamais.

LA RIME.

Vos beaux discours chez eux ne feraient pas fortune ;
Peut-être pourriez-vous leur paraître importune.
J'y suis, c'est bien assez ; et moi-même, entre nous,
Je ne suis pas toujours exacte au rendez-vous.
Mais, ma sœur, à présent, que faites-vous ?

LA RAISON.

J'ennuie.

LA RIME.

Pourquoi me quittiez-vous ? Le Ciel vous a punie.

LA RAISON.

C'est votre faute, hélas ! Du matin jusqu'au soir,
Lorsque je disais blanc, vous me répondiez noir ;
A chaque instant, c'étaient nouvelles brouilleries.
Un beau jour, lasse enfin de vos tracasseries,
Je partis, m'exposant aux injures des sots :
Peut-on jamais trop cher acheter le repos !

Vous courûtes le monde, en franche aventurière;
Moi, pour vous imiter, je me sentis trop fière :
Vous avez fait fortune avec quelques appas;
Mais, pour moi, je fus sage, et ne réussis pas.

LA RIME.

On vous boude partout, partout je fais merveilles;
Avec un double son je frappe les oreilles,
Et l'on dit que l'oreille est le chemin du cœur.
On vous connaît si peu, que j'en ai vu, ma sœur,
Qui me prenaient pour vous : jugez de la méprise!
Vous plaisez peu sans moi.

LA RAISON.

Sans moi, l'on vous méprise.

LA RIME.

Un peu plus de justice et point tant de mépris,
Chère sœur; comme vous, on peut avoir son prix.
Repassons nos défauts, jugeons-nous l'une et l'autre :
Vous me direz mon fait, je vous dirai le vôtre.

LA RAISON.

Parlez, je vous écoute en un calme profond.

LA RIME.

C'est vous qui commencez, je ne vais qu'en second,
C'est l'usage.

LA RAISON.

Eh bien! donc, il faut vous satisfaire.
Je parle sans aigreur, écoutez sans colère.

Dans les petits propos, vous êtes assez bien,
Mais un peu monotone en un grave entretien.
On dit aussi (peut-être a-t-on voulu médire)
Que trop souvent, ma sœur, vous parlez, sans rien dire.
Vous exprimez à peine, en vingt mots superflus,
Ce que moi je dirais en quatre tout au plus;
Et votre double son, dans sa chute pareille,
Revient incessamment tyranniser l'oreille:
Ainsi du balancier le bruit assoupissant,
A mouvements égaux, frappe l'air gémissant.
Chacun du premier mot prévoit votre pensée;
On termine aisément la phrase commencée;
Et cette phrase enfin, dût-elle me braver,
Une fois entamée, il faut bien l'achever;
Il faut absolument, pour la rendre complète,
Placer à tout hasard votre folle épithète.
Vous faites bien du mal, et sans vous en douter.

LA RIME.

Avez-vous dit, ma sœur? Voulez-vous m'écouter?
Vous avez l'air sévère, et même un peu farouche:
Ce n'est que pour gronder que vous ouvrez la bouche.
Vous parlez sèchement, avec austérité,
Et ce n'est point ainsi que plaît la vérité.
Vous êtes prude, au moins: ce ton philosophique
Est fort beau, mais peut-être un peu soporifique.
Lorsqu'elle fait bâiller, la Raison même a tort:
Que servent vos sermons? Entend-on, quand on dort?
N'est-il que des pavots à cueillir sur vos traces?
Un vieux sage l'a dit: « Sacrifiez aux Grâces. »

LA RAISON.

Vos utiles conseils, ma sœur, seront suivis.

LA RIME.

Moi, je veux profiter un jour de vos avis,
Et ma reconnaissance...

LA RAISON.

Oh ! comptez sur la mienne

Après un silence.

Malgré tous vos défauts, il faut que j'en convienne,
Je vous aimais pourtant comme une tendre sœur.

LA RIME.

Ah ! je vous chérissais aussi de tout mon cœur.

LA RAISON.

Souvent je vous ai vue, avec art balancée,
Dans les bornes du vers resserrer ma pensée,
Et dans le souvenir imprimer mes discours.

LA RIME.

Votre discernement m'était d'un grand secours.

LA RAISON.

Par vous, mon moindre mot, prenant quelque importance,
Passait de bouche en bouche, et devenait sentence.

LA RIME.

Grâces à la vigueur que chacun vous connaît,
On souffrait ma faiblesse, et l'on me pardonnait.

LA RAISON.

M'en croirez-vous, ma sœur? Oublions des vétilles.
Le trouble fit toujours le malheur des familles.
Sans la bonne union, point de prospérité.

LA RIME.

Si nous rétablissions notre communauté!
Si nous faisions dresser contrat en bonne forme!

LA RAISON.

Votre avis est fort sage : aussi, je m'y conforme.

LA RIME.

Eh bien! suivez-moi donc, ma sœur, sans plus tarder :
Allons chercher quelqu'un qui nous puisse accorder.

NOUVEAUX

DIALOGUES DES MORTS

DIALOGUE PREMIER

LUCIEN, BOILEAU.

LUCIEN.

Salut, trois fois salut au maître en l'art d'écrire [1] !

BOILEAU.

Quoi ! tu n'amènes pas nos frères en satire?

LUCIEN.

C'était chose impossible, et nous y tombons mal.
Gilbert, les yeux hagards, hurle avec Juvénal;
Perse, de mots précis, bourre un vers laconique;
Horace rit des trois.

1. Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.
(VOLT., *Temple du Goût.*)

BOILEAU.

Et Régnier le cynique?

LUCIEN.

Il est fort occupé. Travaillant de son mieux
A rendre ses écrits dignes d'honnêtes lieux,
Il relisait Macette [1], et dès lors je soupçonne
Qu'il n'aura plus le front de la lire à personne.

BOILEAU.

Que fait Aristophane?

LUCIEN.

Il devient plus civil,
Car il insulte moins; mais il est toujours vil.
Quoi qu'il en soit, parmi ses terrestres dépouilles,
Il semble avoir laissé son fiel à ses grenouilles [2].

BOILEAU.

De l'observer de près j'aurais été jaloux.

LUCIEN.

J'aime fort les méchants, tels qu'Horace et que nous :
Les autres, je les hais, et de toute mon âme.
Point de pacte, entre nous et le railleur infâme,
Près de qui mon Ménippe [3] était un vrai mouton!

1. Nom d'une satire de Régnier. (*Note de l'auteur.*)

2. Nom d'un drame satirique d'Aristophane. (*Note de l'auteur.*)

3. Cynique très frondeur, souvent mis en scène dans les *Dialogues* de Lucien. (*Note de l'auteur.*)

Il dénigra Socrate; et tu sais de quel ton
Il vouait au mépris cette Athène immortelle,
Qui riait aux éclats, lorsqu'il se moquait d'elle.

BOILEAU.

Quant à moi, je ne fus que l'effroi des rimeurs.

LUCIEN.

Tu parlas trop de vers, et point assez de mœurs;
Et ta critique enfin, plus maligne qu'austère,
Tomba plus sur l'esprit que sur le caractère.
Pour moi, laissant en paix sommeiller leurs écrits,
Je ne me brouillai point avec nos beaux esprits.
Plus hardi, je lançai mes vives apostrophes
Aux charlatans parés du nom de philosophes;
J'osai faire avanie à certains demi-dieux :
J'attaquai tour à tour les vices odieux,
Hypocrisie, orgueil, cupidité, bassesse;
Mes traits les plus aigus assaillirent sans cesse
Ces vautours attroupés auprès des testateurs,
Et qui du jour funèbre accusent les lenteurs.
Rabaissant les exploits de nos foudres de guerre,
Je pesai le néant des gloires de la terre;
Et, sans nuire à personne, en mes tableaux mouvants,
Sous le masque des morts, je peignis les vivants.

BOILEAU.

Ton siècle fut traitable, et sur lui la critique
Pouvait à pleines mains verser le sel attique :
Le mien, un peu guindé, s'en offensait encor;

Mais celui-ci, dit-on, est le vrai siècle d'or
Pour la satire.

LUCIEN.

En grand il faudrait peindre l'homme.
Tu ménageais Paris.

BOILEAU.

Toi, tu cajolais Rome.

LUCIEN.

Du nom d'adulateur, tu fus gratifié.

BOILEAU.

De juge partial, tu fus qualifié.

LUCIEN.

D'Alexandre le Grand je raccourcis la taille.

BOILEAU.

Un jour, au grand Louis prêt à livrer bataille,
J'adressai de Pyrrhus l'épisode admiré.

LUCIEN.

Louis, au fond du cœur, t'en savait fort bon gré :
Il aimait peu la guerre, et bénissait, je gage,
Sa grandeur qui toujours l'attachait au rivage [1].

1. Allusion à ce vers de Boileau, en parlant de Louis XIV:

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

(Note de l'auteur.)

BOILEAU.

Un historiographe ose à peine *in petto*
Convenir...

LUCIEN.

Tu n'as point fatigué ta Clio.

BOILEAU.

Racine y suppléa; seul il en eut la gloire.
Du débotter royal il consignait l'histoire;
Et le peuple, certain de n'être pas trompé,
Savait juste en quel bourg son prince avait soupé.
Mais un siège fameux m'ayant remis en veine,
Monté sur le trépied, j'enfantai, non sans peine,
Une ode...

LUCIEN.

Oui, je le sais, une ode sur Namur,
Qui passe pour modèle, au moins en style dur.
Le ricaneur Gilbert me l'a souvent citée.

BOILEAU.

Racine, cependant, me l'avait fort vantée.

LUCIEN.

En louant ces vers-là, c'est aux siens qu'il songeait.
Mais, dis, n'as-tu pas eu quelquefois le projet
De prêter à des morts un piquant dialogue?

BOILEAU.

Ce genre où tu brillais, de mon temps, fut en vogue.
J'y consacrai ma prose.

LUCIEN.

Il fallait des vers; car
On ne va point à pied, quand on possède un char.

BOILEAU.

Tu t'es borné toi-même à ta prose caustique.

LUCIEN.

Je n'eus point, par malheur, l'organe poétique,
Ni le divin talent dont le ciel t'a doté.

BOILEAU.

De te traduire en vers je fus souvent tenté.
Mais je crois qu'on l'essaie, et que prêt à paraître...

LUCIEN.

J'entends. Ah! l'écolier vient, à défaut du maître.

BOILEAU.

Qu'importe! on jugera son savoir-faire.

LUCIEN.

Eh bien!
Passe pour l'écolier, pourvu qu'il soit le tien.

DIALOGUE II

VOLTAIRE, FRÉDÉRIC.

VOLTAIRE.

Je ne m'abuse pas ; non, c'est mon Prussien :
D'un garde en faction l'immobile maintien,
Le dos voûté, l'œil fixe, et la tête engoncée ;
C'est lui-même.

FRÉDÉRIC.

L'œil d'aigle, et la lèvre froncée,
Le ris sardonien ; c'est Voltaire... Eh ! bonjour !
Comment vous trouvez-vous, dans ce nouveau séjour ?

VOLTAIRE.

Fort bien, car je n'y vois Patouillet ni Nonotte,
Sabatier ni Fréron : j'en ai fait prendre note ;
Ils ne troubleront point la paix qui règne ici.
Vous vous croirez toujours dans votre *Sans-Souci*.

FRÉDÉRIC.

Vous leur conservez donc un peu de haine ?

VOLTAIRE.

Aucune.
Les vivants sont haineux, les morts sont sans rancune.
J'ai tout oublié, tout, jusqu'à certains débats,
Qui nous ont refroidis quand nous étions là-bas.

FRÉDÉRIC.

Vous étiez quelquefois assez taquin, grand homme?

VOLTAIRE.

Grand ou non, ce n'est plus ainsi que l'on me nomme.
L'humaine gloire ici se pèse ric à ric;
Et Frédéric le Grand n'est plus que Frédéric.

FRÉDÉRIC.

J'en suis tout consolé. Soldat et philosophe...

VOLTAIRE.

Rapprochement heureux!

FRÉDÉRIC.

J'attendais l'apostrophe.

VOLTAIRE.

C'est au bruit du canon, dans un jour de combat,
Que le bon Frédéric, philosophe et soldat,
Philosophiquement ordonnait le carnage,
Égorgeait, massacrait, et se croyait un sage,
Flairait son makoubac avec tranquillité,
Et, tout en criant *feu*, rêvait humanité!

FRÉDÉRIC.

Vous raillez? Autrefois, c'était toute autre chose :
Vous me flattiez en vers, vous me flattiez en prose.
Fécond en madrigaux, en billets familiers,
Même de temps en temps quelque peu cavaliers,
Vous déposiez pour nous le carquois satirique,
Et cajoliez enfin jusqu'à ma sœur Ulrique.

VOLTAIRE.

Ce temps n'est plus. Fût-on prélat, pontife ou roi,
Je ne flatte personne, et commence par moi.

FRÉDÉRIC.

Établissons, dès lors, commerce de franchise;
Parlons-nous sans détour. Moi, je vous autorise
A me dire mon fait avec sincérité.
Un roi, quand il est mort, entend la vérité.
Je prendrai ma revanche.

VOLTAIRE.

Oh ! j'en serai fort aise.

FRÉDÉRIC.

Poursuivez, en ce cas, reprenez votre thèse.

VOLTAIRE.

Nous parlions de combats; c'est un fort vilain goût:
La guerre de Sept Ans ne me plaît point du tout.
J'adore tous les arts, hormis l'art de la guerre.
En vain ces batailleurs, vrais fléaux de la terre,

De la cause des rois se disent les vengeurs :
A bon droit Bossuet les nommait ravageurs.
Eh mais ! je vous y prends, monarque didactique :
Vous êtes philosophe, et rimiez la Tactique,
En pauvre style encor ! Quelques esprits pervers
Ont jugé votre cœur aussi dur que vos vers...
C'est votre faute : au lieu d'adopter mes maximes,
Vous n'avez emprunté que mes mauvaises rimes.
Colère au dernier point, j'étais né tolérant.
J'ai toujours abhorré le nom de conquérant.
Il en est un, un seul, qu'à genoux je révère :
Conquérant de son peuple, il en devint le père ;
C'est mon grand Béarnais, le sauveur de Paris,
Avec sa poule au pot et ses ventre-saint-gris.
Des pâles assiégés soutenant l'existence,
C'est pour offrir du pain, qu'il soulevait la lance.
Oui, voilà mon héros !

FRÉDÉRIC.

Moins jeune et moins pressé,
D'un pinceau plus hardi vous l'eussiez retracé.
Vous réserviez, je crois, votre verve pour Jeanne...
C'est un chef-d'œuvre ; mais les amours de votre Ane
Ont aux honnêtes gens fait soulever le cœur.
Avec quelque vergogne, à défaut de pudeur,
Vous auriez, sans regret, biffé telle autre scène,
Car l'on peut être gai, sans devenir obscène.

VOLTAIRE.

Vous parlez en roi chaste, et pour bonne raison.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je vous valais bien, dans ma jeune saison.
Si j'en crois les rapports, votre docte Uranie
N'avait à se louer que de votre génie.

VOLTAIRE.

Brisons là, s'il vous plaît. Je crains d'être insolent.

FRÉDÉRIC.

Parlons de vous; parlons de ce rare talent,
De cette renommée immense, universelle,
Que le temps consolide, accroît et renouvelle ;
A la gloire d'un siècle, elle seule eût suffi.

VOLTAIRE.

Eh quoi ! vous me louez ! Serait-ce par défi ?
Certes, je pourrais bien, sans trahir ma pensée,
Vanter votre raison, votre tête sensée,
Prompte à saisir au loin des rapports libéraux :
Non, vous n'étiez pas né pour n'être qu'un héros.

FRÉDÉRIC.

Je n'eus jamais d'un roi les goûts, ni les manières.
De Mars, dès mon printemps, j'escortai les bannières ;
Mais la philosophie, Apollon et les arts
Ont suivi ma fortune au milieu des hasards.
Je n'ai point pris les mœurs des conquérants farouches :
Je relisais Voltaire, entre deux escarmouches.
Depuis, vous le savez, on a vu tour à tour
Les talents de notre âge accueillis à ma cour.

VOLTAIRE.

Fort bien. Mais quels talents choisissiez-vous encore ?
Un d'Arnaud Baculard, qui fut à son aurore [1],
Quand votre serviteur touchait à son déclin !

FRÉDÉRIC.

De grâce, épargnez-moi ce souvenir malin.

VOLTAIRE.

Je suis, je l'avoûrai, friand sur la louange ;
J'ai le goût dédaigneux : les mets dont chacun mange
Sont pour moi sans saveur ; et, fût-il hypocras,
Je ne bois pas du vin qu'on verse à des goujats.

FRÉDÉRIC.

C'était pur compliment. Vous n'en étiez point chiche
Vous qui frondez. Par vous, dans plus d'un hémistiche,
Comme votre héritier, plus d'un sot fut nommé.
Ces messieurs sont discrets : ils n'ont rien réclamé.
Seulement quelquefois, pour témoin véridique,
Ils montrent à huis clos la pièce juridique.

VOLTAIRE.

De ces petites gens que je comblais d'honneurs,
Avec un madrigal je faisais des prôneurs.

1. Allusion à ces vers de Frédéric à d'Arnaud :

Mais Voltaire est à son déclin,
Et vous êtes à votre aurore.

(*Note de l'auteur.*)

FRÉDÉRIC.

Votre aveu prouve, au moins, une franchise austère.

VOLTAIRE.

« Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire »,
S'écriait Cicéron dans mon *Catilina*.
Pourquoi cacher l'orgueil, quand tout le monde en a?

FRÉDÉRIC.

Vous avez sur la gloire une belle hypothèque.
Vous formez à vous seul une bibliothèque;
Seul, vous réunissez, en prose comme en vers,
La réputation de trente auteurs divers.
Peut-être, toutefois, fleuve inondant l'espace,
Qui perd en profondeur ce qu'il gagne en surface,
Prodiguant de vos flots le tribut généreux,
Avez-vous abreuvé des canaux trop nombreux.
N'abuse pas qui veut; et tel auteur vulgaire,
De votre superflu, ferait son nécessaire.
Mais ce que j'aime en vous, c'est ce fonds d'équité,
Ce zèle infatigable envers l'humanité :
C'est Calas défendu; c'est le jeune La Barre,
Vengé d'un jugement fanatique et barbare :
C'est un peuple nouveau, par vos soins rassemblé,
S'augmentant chaque jour, de vos bienfaits comblé;
Florissante peuplade, heureuse colonie,
Que fondait à Ferney le repos du génie!
Vous leur donniez les champs cultivés de leur main;
Le malade eut des soins, et l'indigent du pain.
Les vieillards secourus, les veuves assistées,

Les orphelins nourris, et les filles dotées :
Fut-il un passe-temps plus noble et plus moral?
Voltaire était un roi ; j'étais un caporal.

VOLTAIRE.

Jugez-vous mieux : « sera relevé, qui s'abaisse »,
Comme certain verset le dit avec sagesse.
Honneur à vous ! honneur aux princes éclairés !
Le Welche n'est pas fort en monarques lettrés.
Louis le quatorzième, encor qu'en gros volumes
On vienne d'imprimer ses ouvrages posthumes,
Écrivait mal en prose, et point du tout en vers,
Et s'il jugeait, parfois il jugeait de travers.
Tant d'autres souverains, d'ignorance profonde...

FRÉDÉRIC.

Je voudrais bien savoir ce que l'on fait au monde,
Ce que nous y ferions nous-mêmes, si le sort,
Obtenait pour nous deux un congé de la mort?

VOLTAIRE.

Ce que nous y faisions. Revenu sur la terre,
Vous chanteriez encor le bel *Art de la guerre* ;
Vous vous plairiez encore à battre les Pandours ;
Vous iriez rimaillant et les nuits et les jours ;
Vous liriez Baculard, selon votre coutume ;
Vous me feriez passer, volume par volume,
De vos vers prussiens le fatras ennuyeux ;
Je les corrigerais : ils n'en vaudraient pas mieux.

FRÉDÉRIC.

Et, vous, toujours fidèle à vos humeurs quinteuses,
Vous recommenceriez vos querelles honteuses :
Vous traiteriez toujours Desfontaine et Fréron,
L'un de cuistre fieffé, l'autre d'Aliboron ;
Et, du cousin Vadé prenant les termes sales,
Vous seriez de nouveau plagiaire des halles :
Vous garderiez encor les travers d'un vieillard,
Qui commença trop tôt et qui finit trop tard ;
Vous feriez *Sophonisbe,* et *Minos,* et les *Guèbres ;*
Heureux de dérober, sous vos palmes célèbres,
La ronce et les pavots qu'on vous a vu cueillir !
Heureux d'avoir acquis le beau droit de faillir !

Je n'en bénis pas moins le sort qui nous rassemble.
Au fleuve où tout s'oublie, allons trinquer ensemble.
Nous avons été francs ; nous nous l'étions promis :
Nous voici désormais quittes et bons amis.

DIALOGUE III

BUFFON, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

BERNARDIN.

Hommage au grand Buffon ! Puis-je le méconnaître ?
Mon céleste homonyme a renié son maître :
Le Saint-Pierre mortel n'aura point pareil tort.

BUFFON.

Quoi ! c'est vous !... Oh ! parbleu, je m'en réjouis fort.
J'aime votre *Chaumière* et votre *Virginie:*
Talent, esprit, raison, grâce, force, harmonie,
Tout est là. Vous m'avez longtemps étudié.

BERNARDIN.

Assez d'imitateurs vous ont parodié.
J'en sais plus d'un encor, dont l'esprit s'alambique,
Pour faire d'un mémoire un chant dithyrambique.

BUFFON.

Justesse et vérité, c'est le secret de l'art;
Ce fut le mien.

BERNARDIN, à part.

Toujours ici, comme à Montbard !

BUFFON.

Mais le style, avant tout ! Le style, c'est tout l'homme.
Dans mes divers écrits qu'est-ce que l'on renomme?
Le style. Ma science était légère, au fond.
J'étais un ignorant.

BERNARDIN.

Tous vos savants le sont :
J'entends ceux d'autrefois. Ils ont passé de mode;
La méthode nouvelle a tué leur méthode.
Leurs systèmes vieillis ne sont que préjugés;
Les définitions, les termes sont changés;
Et, pour comprendre un mot au moindre protocole,
Il leur faudrait, six mois, retourner à l'école.
Delambre, l'autre jour, avec beaucoup de mal,
Enseignait à Bossut le calcul décimal;
Brisson, déjà fort vieux, laissant son vieux système,
Rapprenait à Nollet ce qu'il rapprit lui-même;
Le modeste Bichat, aux progrès de son art,
Richerand à la main, initiait Bouvard;
Guibert, sur Jomini, raccommodait son œuvre,
Et d'Auvergne à Vauban démontrait la manœuvre.

BUFFON.

Avant moi, les savants n'écrivaient pas trop bien;
Leur science n'est plus : que leur reste-t-il? Rien.
Le renom passager fut gravé sur le sable.

Le style, Bernardin ! Il est impérissable.

Une nuit, je dormais tranquille, en mon château :
J'eus un songe, et jamais songe ne fut plus beau :
Il faut, à vous rêveur, que je vous le raconte :
La Gloire m'apparut, et dit : « Monsieur le comte... »
Quoi ! vous riez !

BERNARDIN.

Je ris, peut-être avec raison,
D'ouïr parler la Gloire en termes de blason.

BUFFON.

Elle parlait au mieux. « Pour vous, ajouta-t-elle,
Je descends tout exprès de la voûte immortelle :
Je viens vous proposer le choix de vos destins,
La palme hasardeuse, ou les lauriers certains.
Dans son prudent essor, escortez Uranie,
Ou parcourez les cieux sur le char du génie. »
Le dernier fut choisi.

BERNARDIN.

Vous nous l'avez prouvé.

BUFFON.

Je me suis de ce choix passablement trouvé.

BERNARDIN.

Vous étiez du bon siècle. On avait des libraires,
Des lecteurs... Mais les temps ne sont plus littéraires ;
On ne lit vers ni prose.

BUFFON.

Ah ! pour les vers, d'accord.

BERNARDIN.

Vous les détestiez.

BUFFON.

Non : même ils m'enchantaient fort,
Quand ils me célébraient. Un jour, dans son délire,
Le Brun prit un crayon, qu'il appelait sa lyre,
Et fit en mon honneur une ode qui me plut.
Hors de là, pour les vers, chez moi, point de salut !
Sans en pouvoir faire un, j'ai vu la cinquantaine.

BERNARDIN.

Voilà ce qui peut-être allume votre haine.
Fénelon les fit mal, Bossuet pis encor;
Montesquieu vainement voulut prendre l'essor;
Rousseau rangea des mots, sous sa douce musique,
Et Massillon, je crois, fit un couplet bachique.
Moi-même, j'ai rimé des vers assez mauvais;
Mais je les aime, alors qu'ils sont bons et bien faits.
D'éléments variés le talent se compose :
Tel auteur pense en vers, tel auteur pense en prose,
Tel autre point du tout. La nature a ses lots :
Elle n'a du partage excepté que les sots,
Et dote également de sa flamme divine
Et Buffon et Voltaire, et Newton et Racine.

BUFFON.

Vous plaidez cette cause avec trop de chaleur.

Du langage rimé, quelle est donc la valeur?
Symétriser sa phrase un peu plus cadencée,
Et dans six pieds d'espace enfermer sa pensée;
Balancer en deux parts un sens assujetti,
Chargé d'un double son, dont on est averti...
Non, des vers, j'en conviens, je ne suis point l'apôtre
Parlez-moi de la prose, et surtout de la nôtre.

DIALOGUE IV

FABRE D'ÉGLANTINE, COLLIN D'HARLEVILLE, CAILHAVA.

COLLIN.

Eh ! c'est ce pauvre Fabre ! Il m'a bien maltraité ;
Mais il fut malheureux, et j'ai bu du Léthé.
Sans rancune, confrère !

FABRE.

Enfin, viens-tu me rendre
Mes *Châteaux en Espagne*[1], ou comptes-tu me prendre
Quelque nouveau sujet, quelque plan ?

COLLIN.

Mon Dieu, non.
Je n'ai jamais rien pris, pas même à du Buisson[2].
Mais je n'osais compter sur ce tendre langage :
Tutoiement d'amitié !

1. Fabre prétendait, sans aucune preuve, que Collin lui avait dérobé ce sujet. (*Note de l'auteur.*)

2. Auteur d'une comédie intitulée *le Vieux Garçon*. (*Note de l'auteur.*)

FABRE.

Ce n'en est pas le gage.

COLLIN.

Pour vous, cette formule est, à ce que j'entends,
Un heureux souvenir, un reste du bon temps.

FABRE.

Du moins, à moi tout seul, j'ai fait des comédies
Écrites chaudement, chaudement applaudies;
Je n'ai point d'Andrieux emprunté les secours.

COLLIN.

Ah! vous me rappelez les plus beaux de mes jours.
Commerce utile et doux! Souvent son redevable,
Je cherchais à ne point demeurer insolvable.
Cher Andrieux!... Jamais le reproche jaloux,
Que vous m'adressez là, ne tombera sur vous,
D'Églantine.

FABRE.

Eh bien! donc, qu'est-ce que tu m'allègues?

COLLIN.

Vous n'eûtes point d'amis : vous aviez des collègues.

FABRE.

J'ai fait *le Philinte.*

COLLIN.

Oh! parlez-moi de cela.

FABRE.

Les Précepteurs.

COLLIN.

Encor.

FABRE.

L'Intrigue...

COLLIN.

Halte-là.
Il faut la renvoyer, avec *Être et paraître*[1],
Dans le petit castel dont *de Crac*[2] est le maître.
Votre Sancho femelle est un rôle calqué,
Et votre barbouilleur n'est qu'un Pierrot manqué.

FABRE.

Je veux bien me réduire aux deux autres chefs-d'œuvres :
Ceux-là vous auront fait avaler des couleuvres,
Convenez...

COLLIN,

Point du tout. Charmé de vos succès,
Comme si vous m'aimiez, je vous applaudissais.

FABRE.

Le trait est généreux.

COLLIN.

Cependant votre plume,

1. Pièce de Collin d'Harleville. (*Note de l'auteur.*)
2. Autre pièce du même auteur. (*Note de l'auteur.*)

Répandant contre moi des torrents d'amertume,
Informait le public de vos secrets dépits.
Je vous rends grâce encor : vous pouviez faire pis.

FABRE.

Vous m'accordez un point : c'est que ma dictature
Ne s'étendit jamais sur la littérature.
Pour mes délassements, je n'eus le temps, au plus,
Que de débaptiser les enfants de Janus.

COLLIN.

N'est-ce pas vous, aussi, qui, frondant nos coutumes,
Changiez le nom des saints, en celui des légumes?

FABRE.

J'y suis pour quelque chose. Où je fus sans égal,
C'est dans le nom des mois en *ose*, en *or*, en *al*.

COLLIN.

Voilà pourquoi vos vers ont si peu d'harmonie :
Vous gardiez, pour les mois, toute votre euphonie.

FABRE.

Ne préférez-vous pas vos vers mal agencés,
Et vos enjambements l'un sur l'autre entassés,
Et votre poésie à la prose pareille ?

COLLIN.

Cette prose, du moins, ne blesse pas l'oreille.
Mais, tenez, j'aperçois Cailhava d'Estandoux :
Il est homme de l'art : qu'il décide entre nous !

FABRE.

Soit en brumaire an neuf, soit en vendémiaire,
Ne publia-t-il pas un livre sur Molière?
Le style lapidaire y domine, je crois:
Le lecteur y retrouve, à plus de vingt endroits,
Ces mots: LISEZ MOLIÈRE, en grandes majuscules.

COLLIN.

Eh! chacun n'a-t-il pas ses petits ridicules?
Il est bon jugé au fond. Voulez-vous le choisir?

FABRE.

Soit.

COLLIN.

Avez-vous, confrère, un instant de loisir?

CAILHAVA.

Tout à vous. Mais à quoi puis-je vous être utile?

COLLIN.

A nous juger. Lequel préférez-vous d'un style
Ou diffus, mais coulant, ou ferme et rocailleux?

CAILHAVA.

Je voudrais qu'il fût ferme et fût harmonieux,
Que Collin prît à Fabre un peu de sa rudesse,
Et parfois lui prêtât son aimable mollesse.
Tout serait pour le mieux.

FABRE.

Tout est déjà fort bien.

CAILHAVA, à part.

Il est modeste : on voit qu'il fut comédien.

FABRE.

Je m'en tiens à mon lot. Chacun a sa manière.

CAILHAVA.

Oui, monsieur, et la bonne est celle de Molière.

COLLIN.

Il dit vrai. Quelques dons nous furent départis,
Mais nous ne sommes grands qu'au milieu des petits.
Enfin, quelles que soient là-bas nos renommées,
Auprès de ce géant, nous semblons des pygmées.

FABRE.

Ne parlez, s'il vous plaît, que pour vous seulement.
Vous faites les honneurs un peu trop largement.
Souvent la modestie en abus dégénère.

COLLIN.

Non pas chez vous, vraiment, très honoré confrère.

FABRE.

Je m'estime à mon prix. Mais qui se dit un sot,
Court un petit danger, c'est d'être pris au mot.

CAILHAVA.

Seriez-vous du pays? Vous méritez d'en être.
De l'églantine d'or, qui vous y fit connaître,

Vous avez pris le nom : il est mélodieux;
Vous l'eussiez composé, qu'il ne serait pas mieux.

FABRE.

Je l'ai rendu célèbre...

CAILHAVA.

En plus d'une carrière.

FABRE.

Et vous, qu'avez-vous fait?

CAILHAVA.

Moi? J'ai relu Molière.

DIALOGUE V

LA FONTAINE, L'ABBÉ AUBERT.

L'abbé Aubert regarde venir La Fontaine,
qui le heurte sans l'avoir aperçu.

LA FONTAINE.

Je ne vous voyais point !... Pardon, je vous supplie.

AUBERT.

Il arrive parfois qu'un grand homme s'oublie.

LA FONTAINE.

Moi, grand homme !

AUBERT.

Eh mais, oui : c'est votre nom chez nous.

LA FONTAINE.

Tenez, je ne suis pas plus grand homme que vous.
Je suis Jean La Fontaine, et c'est toute l'histoire.

AUBERT.

Vous n'avez donc jamais travaillé pour la gloire ?

LA FONTAINE.

Pour la gloire? Pas trop, je pense. Oh! ma foi, si:
J'ai fait un opéra, qui n'a point réussi.
Çà, nous nous sommes vus. N'ai-je pas d'aventure,
Avec vous, certain jour, causé littérature?

AUBERT.

Il est vrai.

LA FONTAINE.

J'eus toujours le malheur d'oublier.
Fûtes-vous fabuliste?

AUBERT.

Oui, divin fablier.
De plus, je fus abbé; c'est Aubert qu'on me nomme.

LA FONTAINE.

J'en suis ravi. De vous, il parut plus d'un tome,
Dont Voltaire parlait hier, et pas plus tard.

AUBERT.

Me donne-t-il encore à souper chez Moutard[1]?

LA FONTAINE.

Allons, vous vous moquez. Est-ce qu'une ombre soupe?
Il citait, vous disais-je, à la rimante troupe,
Vos fables, et surtout Colas avec Fanfan.

1. Allez, Aubert, et soupez chez Moutard. (VOLT.)

Nous avions là Dorat, La Mothe, Florian,
Imbert et Le Monnier, encore quelques autres :
Ils préféraient les leurs, mais ils vantaient les vôtres.

AUBERT.

Pour moi, le meilleur juge est celui que voilà.

LA FONTAINE.

Oh ! je lirai vos vers, je finirai par là.

AUBERT.

Ces messieurs voudraient tous être Jean La Fontaine.

LA FONTAINE.

Quelques-uns y perdraient, et la chose est certaine.
Florian me vaut bien.

AUBERT.

Si vous étiez là-bas,
A l'envers aujourd'hui vous auriez mis vos bas,
Bon homme !

LA FONTAINE.

Vous croyez ? Vous me flattez peut-être.

AUBERT.

Non, je hais tout flatteur : qui dit flatteur dit traître.
Vrai, quoique journaliste, et hardi comme abbé,
Dans ce vice odieux je ne suis point tombé;
Et jamais la faveur, payant mes sacrifices,
Ne déploya pour moi la feuille aux bénéfices.

LA FONTAINE.

C'est penser comme il faut. J'aime les bons esprits
Les bons cœurs.

AUBERT.

Vous devez en sentir tout le prix :
De Fouquet défendu nous gardons la mémoire.

LA FONTAINE.

Est-ce qu'on parle encor de cette vieille histoire?

AUBERT.

On fait plus, on l'admire.

LA FONTAINE.

Hélas! j'en suis fâché.
Votre siècle s'est-il à ce point relâché!
Pour un simple devoir, quoi! l'on vous y renomme!
On est donc bien surpris de voir un honnête homme?

AUBERT.

L'honnête homme, c'est vous.

LA FONTAINE.

J'eus aussi mes défauts.
Je n'étais envieux, ni médisant, ni faux;
N'ayant rien, je n'étais avare, ni prodigue;
Je détestais surtout le mensonge et l'intrigue :
Voilà mon beau côté. Voici l'autre : je fus
Paresseux et gourmand (vous m'en voyez confus),
Insipide à l'excès; mais ce dont je me blâme,

C'est d'avoir oublié que j'avais une femme.
Étiez-vous marié?

AUBERT.

Mon cher maître, avez-vous
Connu, de votre temps, beaucoup d'abbés époux?

LA FONTAINE.

Mon Dieu! non. J'ai vraiment la plus pauvre des têtes;
Sans doute j'ai gardé mon esprit pour mes bêtes.
Bonne La Sablière! ah! quand tu me mettais
Au niveau de ton chien, d'honneur, tu me flattais.
J'allais mettre en oubli ma faute capitale,
Mes contes, qui, dit-on, firent certain scandale.

AUBERT.

Je prendrais bien sur moi les hasards du péché.

LA FONTAINE.

Je crois qu'au demeurant j'aime mieux ma *Psyché*.

AUBERT.

Je l'ai traduite en vers ou du moins imitée.

LA FONTAINE.

A quoi bon? Parions que vous l'avez gâtée.

AUBERT.

C'est possible. Au surplus, vous en jugerez mieux,
En lisant l'ouvrage.

LA FONTAINE.

Oui, s'il n'est trop ennuyeux ;
Car mon attention est bientôt endormie.
Vous étiez, je suppose, un de l'Académie ?

AUBERT.

Je n'eus pas cet honneur.

LA FONTAINE.

Pourquoi ? J'en étais bien !

AUBERT.

Allez-vous comparer votre esprit et le mien ?
L'artiste, et l'ouvrier qui vernit un carrosse,
Tous deux ont des pinceaux ; l'un peint, et l'autre brosse.

LA FONTAINE.

Ce docte corps est donc d'un difficile accès ?

AUBERT.

Point du tout. Il s'agit d'arranger son succès.
J'en ai vu quelques-uns obtenir plein suffrage,
A qui l'on ne pouvait reprocher un ouvrage.
A défaut de talent, l'intrigue les secourt :
Vous preniez le plus long, ils prennent le plus court.

LA FONTAINE.

Si nous pouvions quitter cet éternel empire,
Quels sujets pour la fable !...

AUBERT.

Et la haute satire.

LA FONTAINE.

Non. La fable vaut mieux; c'est un genre plus gai :
On rit du trait malin qui n'est pas prodigué.

AUBERT.

Ne saurions-nous rimer ici de compagnie?

LA FONTAINE.

Pour mon compte, des vers j'ai perdu la manie.
On ne les lirait pas, d'ailleurs, fussent-ils bons.

AUBERT.

C'est comme sur la terre, à l'heure où nous parlons.

DIALOGUE VI

DAGOBERT, ÉLOI, CHARLEMAGNE, ÉGINHARD.

CHARLEMAGNE.

Eginhard, fais ranger? Que librement je passe!

DAGOBERT.

Quelque grand que tu sois, tiens-tu donc tant d'espace?
La route est assez large.

CHARLEMAGNE.

Allons, cède le pas.

DAGOBERT.

Je suis ton doyen d'âge, et je ne bouge pas.

CHARLEMAGNE, s'approchant.

Audacieux!... Eh mais, c'est, si je ne me trompe,
Le bon roi Dagobert! Je reconnais sa trompe,
Et sa veste de chasse, et son ministre Éloi.
Touchez là, mon féal.

DAGOBERT.

D'accord; mais permets-moi

De quitter ces grands airs et ce ton de conquête.
C'est peu que l'on soit mort, il faut qu'on soit honnête.
Tu ne dois pas ici, fils de Pépin le Bref,
Des leudes et des preux te croire encore le chef;
Tu dois te souvenir que ton sort est le nôtre :
Un empereur et roi n'est qu'un mort comme un autre.

CHARLEMAGNE.

Mais, mon vieux devancier, je vous fais compliment;
Vous vous êtes formé prodigieusement :
Je ne vous aurais pas supposé tant d'étoffe.
Vous voici, de piqueur, devenu philosophe;
Qui s'en serait douté, lorsqu'à défaut des siens,
Dagobert racontait les exploits de ses chiens?

DAGOBERT, soupirant.

J'ai laissé, sur la terre, une meute si rare...
Si bons amis qu'on soit, il faut qu'on se sépare.

CHARLEMAGNE.

De touchants souvenirs vous suivent chez les morts.

DAGOBERT.

Mes souvenirs du moins ne sont pas des remords.
Au domaine des bois j'ai borné mes conquêtes :
Tu fis la guerre aux gens, je ne la fis qu'aux bêtes;
J'ai tué des chevreuils et non pas des Saxons.

CHARLEMAGNE.

On gagne de l'esprit à battre les buissons;
Je le vois.

DAGOBERT.

J'eus l'esprit de ne nuire à personne.
N'était que je n'ai pas la mémoire très bonne,
Je voudrais à loisir dénombrer tous tes faits?

CHARLEMAGNE.

Peut-être aimez-vous mieux mes travaux dans la paix

DAGOBERT.

Prends la parole, Éloi.

ÉLOI.

Vous avez eu la gloire
De donner au lutrin le plain-chant de Grégoire.
Sous votre règne, encor tout grossier que l'on fût,
Vous eûtes des savants et même un Institut.
Éginhard que voici fut nommé secrétaire
Perpétuel. On croit que d'un dictionnaire
Vous possédiez déjà le plan tout détaillé,
Lorsque, las du fauteuil, vous avez bataillé :
Le président partit, pour rejoindre l'armée.
La lettre A seulement ne fut pas entamée.
Eh ! que ne restiez-vous académicien?
Mais vous aimiez le sang, monarque très chrétien.
Des Germains par trois fois désolant la patrie,
Vous avez des Saxons fait une boucherie.
Le farouche Irminsul, le plus sanglant des dieux,
Semblait, auprès de vous, miséricordieux :
Il ne demandait pas trente mille victimes.

CHARLEMAGNE.

De semblables rigueurs sont parfois légitimes.

DAGOBERT.

Jamais. Je m'en rapporte à votre historien.

CHARLEMAGNE.

Et qu'en pense Éginhard ?

ÉGINHARD.

Moi ! je n'en pense rien.

CHARLEMAGNE.

Pensez : je le permets, je l'ordonne.

ÉGINHARD.

Eh bien ! sire,
Je n'estime pas trop, puisqu'il faut vous le dire,
Ces monceaux de lauriers, dans le sang moissonnés :
J'ai menti quelquefois, quand je les ai prônés.
La plume trop souvent fléchit devant l'épée.
Mais je vais me servir d'une prosopopée :
Si l'austère Équité, souveraine des rois,
Des nôtres, quelque jour, venait peser les droits,
Et gardait à l'un d'eux une palme immortelle,
Dites-moi, je vous prie, à qui l'offrirait-elle ?
Serait-ce au conquérant, terreur des nations,
Qui traîne après son char les malédictions ?
« Non, dirait-elle, il faut qu'en un règne plus calme
J'aille chercher un roi plus digne de ma palme,
Un roi qui, pour agir, daigne me consulter,

Un roi qui, sans avoir l'orgueil de tout dompter,
N'attaque point, mais sache à propos se défendre... »

CHARLEMAGNE.

Votre Équité ne sait ce qu'elle dit, mon gendre.

Montrant Dagobert.

Je vois qu'entre nous deux le concours est ouvert,
Et que vous destinez la palme à Dagobert.
C'est un grand roi. Dormir, chasser, manger et boire :
En quatre mots, tel est le fonds de son histoire.

DAGOBERT.

En moins de mots encor, je pourrais te montrer
La tienne tout entière : envahir, massacrer,
Voilà tout.

ÉLOI.

Éginhard s'est piqué de franchise.
Avec la liberté que mon roi m'a permise,
Je vais parler de lui : c'est un digne seigneur,
Un cœur du bon vieux temps, plein de foi, plein d'honneur,
Franc, juste, et valeureux, sans que cela paraisse.
Son unique péché fut péché de paresse.
Ce tort, chez le vulgaire, est pardonnable en soi ;
Mais le tort d'un sujet est le crime d'un roi.
Le repos est fort bon, dans les lieux où nous sommes,
Mais il faut du travail pour gouverner les hommes.
Défions-nous d'un roi, courant toujours les bois :
Quand le cerf est forcé, le peuple est aux abois.

DAGOBERT.

L'arrêt est rigoureux : établissant pour règle

Qu'un prince fainéant n'est pas toujours un aigle,
On ne fait point de mal alors qu'on ne fait rien.

ÉLOI.

Cela n'est point assez : il faut faire le bien.

DAGOBERT.

Je te trouve aujourd'hui bien dur dans tes reproches.
Hélas ! on n'est jamais trahi que par ses proches.
Quel roi te faut-il donc ? En est-il de parfaits ?

ÉLOI.

Je le veux courageux, capable de hauts faits,
Mais avare de sang, affable, populaire ;
L'appui des malheureux, leur ange tutélaire ;
L'ami de la justice et de la vérité,
Unissant la clémence à la sévérité ;
L'ennemi du mensonge et de la basse intrigue...

A part.

J'aperçois justement le vainqueur de la Ligue.

CHARLEMAGNE.

Sur terre il est un roi qui ressemble à cela[1],
Dit-on ; mais, en ces lieux, néant.

ÉLOI, montrant Henri IV.

Eh ! celui-là ?

1. Il est visible que Millevoye venait de terminer ces dialogues peu de temps après les événements de 1814. (*Note de l'édition de 1822.*)

VARIANTES

DIALOGUE
ENTRE LA RIME ET LA RAISON

Ce Dialogue a paru pour la première fois dans la *Décade philosophique* (n° 26, 20 prairial an X). Nous y relevons quelques variantes :

LA RAISON.

. . . . . Maintenant, au contraire,
Si nous nous retrouvons encore cinq à six
De nos vrais partisans, de nos communs amis...

LA RIME.

Oh ! c'est bien vrai ! Mais j'ai tant d'occupations...
Et, chaque jour, pourtant, il faut que je me rende,
Tant bien que mal, auprès de mille beaux esprits...
Repassons nos défauts, faisons comme tant d'autres...

LA RAISON.

Vos façons de parler, ajoute-t-on ensuite...
Que de froids lieux communs usés et rebattus,
Vagues ou languissants, et parfois si connus...
Par vous, de mes leçons, le mot le moins superbe
Passait de bouche en bouche et devenait proverbe...

LA RIME.

Grâces à votre force, et je l'avouerai net...

LA RAISON.

Puisque c'est votre avis, pour moi, je m'y conforme...

LA RIME.

Suivez-moi donc, ma sœur, et sans plus retarder...

POÈMES

DIDACTIQUES

A MONSIEUR D**** [1]

MON GUIDE ET MON AMI

Philosophe modeste, ami sincère et tendre,
Qui méritez la gloire et n'osez y prétendre,
Ariste, recevez ce fruit de mes loisirs.
De l'étude, par vous, j'ai goûté les plaisirs :
C'est vous qui, le premier, par des avis sévères,
Daignâtes corriger mes rimes trop légères ;
Qui, le premier, du goût m'enseignâtes les lois,
Et de l'expression la noblesse et le choix.
Vos leçons m'ont formé : mes vers sont votre ouvrage ;
Vous ne pouvez, Ariste, en dédaigner l'hommage.
Jamais dans mes tableaux l'obscène nudité

1. C'est Jean Dumas, professeur de belles-lettres à l'École centrale des *Quatre-Nations*, lequel fut un des éditeurs des Œuvres de Millevoye, publiées en 1822.

Ne vient effaroucher la pudique beauté :
Jamais surtout mon vers, qu'aucun fiel n'envenime,
N'immole un honnête homme au besoin d'une rime.
Je hais le satirique et son rire moqueur :
Il brille par l'esprit, mais aux dépens du cœur.
Oh ! si le dieu des vers, protégeant ma jeunesse,
Et me guidant lui-même aux rives du Permesse,
Daigne, un jour, à mes vœux accorder ses présents,
J'ornerai votre front de mes lauriers naissants.
Mais si la noire envie, à nuire toujours prête,
S'agite et fait siffler ses serpents sur ma tête,
Si Zoïle affamé déchire mes écrits,
Cherchant, pour l'oublier, vos entretiens chéris,
Au sein de l'amitié touchant en paix ma lyre,
Je me consolerai des traits de la satire.

LES PLAISIRS DU POÈTE

OU

LE POUVOIR DE LA POÉSIE

Jadis il fut des jours, favorisés du ciel,
Où des ruisseaux de lait, où des fleuves de miel
Mollement épanchés aux vallons d'Aonie,
Du poète naissant abreuvaient le génie.
Les nymphes d'Hélicon, sur le double coteau,
Le soir, dansaient en chœur autour de son berceau,
Lui versaient l'ambroisie, et, sous leur vert bocage,
Au doux bruit des concerts, élevaient son jeune âge.

Ces prodiges, pour toi, semblent renaître encor,
Fils d'Apollon! Pour toi, touchant la lyre d'or
Des chantres renommés les ombres immortelles
Balancent sur ton front leurs poétiques ailes.
Tu les vois, les entends : et, le jour et la nuit,
L'éclat de leurs grands noms t'assiège, te poursuit;
Tu t'endors, pour rêver aux travaux de la veille;
Et le cri de la gloire en sursaut te réveille.

Le poète a parlé : tous les temps, tous les lieux,
Évoqués à la fois, s'assemblent sous ses yeux.

Il honore ou flétrit, accuse ou divinise ;
A sa voix, la vertu triomphe et s'éternise ;
Au tribunal du monde il cite les pervers,
Il condamne leurs noms à vivre dans ses vers :
La vertueuse horreur de sa muse irritée
Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée ;
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.

Il est de ces instants, où sa tête lassée
Supporte avec effort le poids de la pensée ;
A lui-même importun dans sa vague langueur,
Il semble avoir perdu sa féconde vigueur.
Sa veine est desséchée, et sa voix est muette.
C'est en vain qu'en lui-même il cherche le poète.
Il succombe, accablé de travaux assidus ;
Mais il retrouve aux champs les dons qu'il a perdus :
Tout l'inspire et l'émeut, dans toute la nature.
L'aquilon qui rugit, le ruisseau qui murmure,
La chanson du matin et la cloche du soir,
Et l'ombrage où le pâtre à midi vient s'asseoir,
Et tous ces vieux récits, charme de la veillée,
Agitent tour à tour son âme émerveillée.
Il semble que pour lui l'art magique des vers
Peuple d'illusions un nouvel univers :
Cet oiseau dont la voix gémit désespérée,
C'est Philomèle encor qui se plaint de Térée ;
Dans les balancements du lugubre cyprès,
Du triste Cyparisse il entend les regrets ;
Le fruit de ce mûrier rappelle à sa mémoire

De Pyrame et Thisbé la douloureuse histoire ;
Dans l'air mille couleurs frappent ses yeux surpris :
Ce n'est plus l'arc-en-ciel, c'est l'écharpe d'Iris ;
Et lorsque des bienfaits de l'humide rosée,
Au retour du matin, la terre est arrosée,
Il croit que de Tithon la jeune épouse en pleurs
Rajeunit la nature et fait naître les fleurs.
Pour lui, point de revers : tranquille, inébranlable,
Il doit ses plus beaux chants au malheur qui l'accable.
S'il chante la lumière éclipsée à ses yeux,
Milton jouit encor de la clarté des cieux.
Sans espoir de retour, au fond de la Scythie,
Traînant de ses destins la chaîne appesantie,
Ovide gémissait, loin de Rome exilé,
Mais il touche sa lyre, et renaît consolé.

Art sublime ! à tes lois tu soumets la mort même
A l'insensible tombe arrachant ce qu'il aime,
Young, enseveli dans son chagrin profond,
Interroge la Mort, et la Mort lui répond.

Que ne peut le génie ! Il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.
Mais d'un exemple auguste animons nos récits.

Sophocle eut des enfants, dont les cœurs endurcis,
Empressés d'envahir sa tardive richesse,
Comptaient les jours trop lents de sa longue vieillesse.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard,

Et que de sa raison, par les ans affaiblie,
Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie :
Sophocle est accusé par ses enfants ingrats,
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme, parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance, escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge ; alors, levant avec fierté
Un front où luit déjà son immortalité :
« Entre mes fils et moi, que l'équité prononce !
« Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits ;
Il lit *Œdipe !* Il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe, un instant, des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée ;
Le juge est attendri, la foule est enivrée ;
Ses fils même, ses fils tombent à ses genoux :
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

Tout s'émeut, tout s'enflamme, aux accents du génie.
Sur les sauvages monts de la Calédonie,
Sa harpe en main, le barde, aux vents mêlant sa voix,
Des guerriers de Morven présage les exploits.
Il ouvre l'avenir au brave qui succombe,
Et d'un hymne de gloire il réjouit sa tombe.

Les belles actions ont besoin des beaux vers.
Alexandre vainqueur, maître de l'univers,

Dans les nobles transports d'une douleur amère,
Se plaint aux dieux jaloux qui l'ont privé d'Homère;
Et l'Homère thébain voit son toit respecté,
Comme un temple autrefois par les dieux habité.

Eh! pourquoi s'étonner que du sublime Orphée
La lyre ait attendri les rochers du Riphée?
L'art des vers a fait plus. Son charme souverain
A même des tyrans fléchi les cœurs d'airain.
J'en atteste Amurat. Sa sombre frénésie,
De conquête en conquête, a traversé l'Asie;
Vingt mille citoyens, dans les murs de Bagdad,
Vont périr, en un jour, sous les yeux d'Amurat;
De la tombe déjà règne l'affreux silence.
Aux genoux du vainqueur, un inconnu s'élance;
C'est l'illustre Almozar, le Linus des Persans!
Un trouble prophétique agite tous ses sens.
Le carnage s'arrête; on écoute : il commence
Un chant majestueux de gloire et de clémence,
Fait parler de Bagdad les malheureux débris...
Le farouche Ottoman, de sa pitié surpris,
Croit voir déjà son crime effacer sa victoire,
Et le sang des vaincus rejaillir sur sa gloire.
Interdit et frappé de cette auguste voix,
Amurat a pleuré, pour la première fois :
« Tu triomphes, dit-il, et Mahomet t'inspire.
« Sur mon âme, ô Persan, quel est donc ton empire!
« Pour régner et combattre, Amurat a vécu;
« J'ai vaincu l'univers, et ton art m'a vaincu. »
Il ordonne, et soudain, dans la ville alarmée,

Des pâles citoyens la grâce est proclamée;
Tous les fers sont rompus, tous les pleurs essuyés.
Almozar voit tomber tout Bagdad à ses pieds;
Le peuple transporté le bénit, et s'écrie :
« La lyre du poète a sauvé la patrie ! »

L'INDÉPENDANCE

DE L'HOMME DE LETTRES

Pièce qui a remporté le prix décerné par l'Institut national (classe de la langue et de la littérature françaises) dans sa séance publique du 2 janvier 1806.

Libertate opus est.
PERS., *Sat.* v.

La noble indépendance est l'âme des talents;
Rien ne peut du génie enchaîner les élans :
Ce n'est point pour ramper qu'il a reçu des ailes.
Le sage, en ses écrits, au vrai toujours fidèles,
A des succès honteux n'immole point ses mœurs.
Éloigné des partis et sourd à leurs clameurs,
D'un tardif repentir s'épargnant l'amertume,
Il ne vendit jamais ni son cœur, ni sa plume.
On ne le verra point, au prix de ses vertus,
Acheter les faveurs du stupide Plutus;
User son avenir en des cercles frivoles,
Et d'un monde profane encenser les idoles.

Le front ceint des lauriers qu'il venait de cueillir,
Despréaux, dans Auteuil, allait se recueillir;
Au fond de ses berceaux, assis près de Molière,
Il confiait ses chants à l'ombre hospitalière;
Et, d'un éclat menteur trop longtemps éblouis,
Ses yeux se reposaient du faste de Louis.
Rousseau, riche d'une âme indépendante et fière,
Transfuge des châteaux, revole à sa chaumière :
Les honneurs, les trésors en vain lui sont offerts;
Pour lui, des fers brillants n'en sont pas moins des fers.
De l'orgueilleux bienfait il repousse l'outrage;
Il fuit enveloppé de sa vertu sauvage,
Et porte, au sein des bois, sur la cime des monts,
Sa longue rêverie et ses pensers profonds.

Trop heureux l'écrivain, qui, dans la solitude,
Amasse lentement les trésors de l'étude;
Qui, préparant de loin ses destins éclatants,
Épure ses travaux dans le creuset du temps!
Comme il dédaigne alors tant de vils adversaires,
Tant de combats grossiers, pugilats littéraires,
Tant de rivaux jaloux qui, pour mieux le flétrir,
Du mépris qu'on fait d'eux cherchent à le couvrir!
Descartes, que noircit l'impure calomnie,
Dans les champs du Batave exile son génie,
Recommande sa gloire à la postérité,
Et sur des bords lointains poursuit la vérité.

C'est ainsi que le sage en lui se réfugie.
Son adversité même accroît son énergie.

Athlète infatigable, au jour de la douleur,
Il soutient, sans fléchir, la lutte du malheur;
Il l'affronte, et, de près l'observant sans le craindre,
Semble lui demander des couleurs pour le peindre.
Sur son vaisseau brisé, tel Vernet, sans pâlir,
Étudiait le flot prêt à l'ensevelir.

C'est peu que l'écrivain, armé de ses ouvrages,
Des destins ennemis affronte les outrages;
C'est peu que sa vertu brave l'adversité:
Elle résiste encore à la prospérité.
Libre au palais des rois, sans hauteur, sans bassesse,
Parfois il se soumet, jamais il ne s'abaisse.
D'un généreux transport son grand cœur animé,
Quel que soit l'oppresseur, protège l'opprimé;
Et, demeurant fidèle au parti qu'il embrasse,
Partage noblement une noble disgrâce.
Quand Fouquet, de Louis, eut perdu la faveur,
La Fontaine resta l'ami de son malheur.
D'un cœur naïf et pur déployant l'énergie,
Il fit, sur son destin, soupirer l'élégie;
Et, laissant les flatteurs à leur vulgaire effroi,
Il chanta son ami, même devant son roi.
Dévoûment vertueux! témérité sublime!
Tel est du vrai talent l'abandon magnanime.
La tyrannie en vain prétend l'anéantir;
En vain de son exil l'arrêt va retentir:
Il n'est point de déserts, point d'exil pour le sage.
Ces sables dévorants, ces plaines sans ombrage,
Ces antres, ces rochers, n'ont pour lui rien d'affreux;

Seul, errant et proscrit, il n'est point malheureux :
L'étude, objet constant de son idolâtrie,
Au bout de l'univers lui fonde une patrie.

Mais, pour l'ensevelir, les cachots sont ouverts ;
Il y descend, courbé sous le poids de ses fers.
Calme, il répète encore à l'oppresseur qu'il brave :
« Je ne suis qu'enchaîné, je ne suis point esclave. »
Au fond de sa pensée, il a déjà fini
La page vigoureuse où le crime est puni.
Sa prison désormais n'est plus qu'une retraite ;
Si le Ciel l'a doté des talents du poète,
Il chante, et sur ce mur, son muet confident,
Il trace avec sa chaîne un vers indépendant.

Qu'un servile mortel à plaisir s'humilie,
Qu'au parti du vainqueur son effroi se rallie ;
De vingt maîtres divers adulateur banal,
Que pour oser penser il attende un signal ;
Le sage en tous les temps garde son caractère :
Tyrans ! il vous poursuit de sa franchise austère ;
Et, libre sous le poids de votre autorité,
En présence du glaive il dit la vérité.
Cicéron, qu'un despote honore de sa haine,
Va rejoindre au tombeau la liberté romaine.
Démosthène, épuisant la coupe de la mort,
De son dernier sommeil tranquillement s'endort.
L'homme obscur peut frémir ; tout entier il succombe,
Et l'éternel oubli vient peser sur sa tombe.
Le sage ne meurt point. Sous la main des bourreaux,

Il défend à la Mort d'effacer ses travaux;
Il la voit, il l'attend, sans pâlir d'épouvante:
Le grand homme n'est plus, mais sa gloire est vivante,

De ses persécuteurs s'il trompe les poignards,
Nous révérons en lui le Nestor des beaux-arts.
Son âme tout entière en ses écrits respire;
Ses actions jamais n'ont démenti sa lyre;
Il se conserva pur, au milieu des méchants:
Il meurt, et la vertu reçoit ses derniers chants.
Tel l'oiseau du Méandre, ornement du rivage,
Au noir limon des eaux dérobe son plumage,
Et, saluant la mort de sons mélodieux,
D'une voix plus touchante exhale ses adieux.

L'INVENTION POÉTIQUE

Pièce couronnée par la Société littéraire d'Agen dans sa séance de floréal an XIII.

Loin le fils de Japet et sa fable vantée !
Le talent créateur fut le seul Prométhée :
De ses brûlantes mains jaillit le feu sacré ;
Il dit, et du néant l'univers fut tiré.
Féconde Invention ! à ta noble imposture,
Jupiter dut sa foudre et Vénus sa ceinture ;
Et l'Amour, dont toi-même as tissu le bandeau,
A ton flambeau magique alluma son flambeau.

De ces illusions qu'enfanta le poète,
Le poète à son tour enrichit sa palette,
Dispose ses couleurs, les fond, les assortit,
S'empare du pinceau, dès qu'un dieu l'avertit,
Et, toujours créateur, même alors qu'il imite,
De son art étonné recule la limite.

Vaste Homère ! tel fut ton destin glorieux.
Plus fier que tes héros et plus grand que tes dieux,

Tu triomphes du temps et de l'obscur Zoïle;
Ton colosse est debout sur la tombe d'Achille.

De ce chantre immortel émule harmonieux!
D'un plus modeste éclat tu viens frapper mes yeux;
Ton langage est plus pur, ta lyre plus savante,
Et tu sais embellir tout ce qu'Homère invente;
Mais, au Parnasse antique, il parut le premier.
S'élevant comme un cèdre au-dessus du palmier,
Homère t'a vaincu. Du dieu de l'harmonie,
Il n'a point reçu l'art : son art est le génie.

Le génie! A sa voix, l'inventeur s'enhardit;
Son sujet, sous ses yeux, se déploie et grandit;
Tel, au réveil du jour, quand l'aube matinale
Entr'ouvre par degrés la porte orientale,
Un point brille, il s'étend, et bientôt sa clarté
Des champs aériens dore l'immensité.
Voyez l'ardent Milton, incorrect et sublime,
S'élancer dans les cieux, ou plonger dans l'abîme:
Du goût, à ses regards, le flambeau n'a point lui.
Mais, comme ses défauts, ses beautés sont à lui.
Arioste, à son tour, sylphe heureux du Parnasse,
Souple et nerveux, unit et l'adresse et l'audace:
Du pays des erreurs ce magique habitant
Reproduit l'univers dans son prisme éclatant.
L'habile Torquato vole, d'une aile agile,
D'Arioste à Milton, et d'Homère à Virgile:
Sous mille aspects nouveaux son art les réfléchit,
Et de leur pur éclat se pare et s'enrichit.

Chantre navigateur, cher aux nymphes du Tage,
Les neuf Sœurs te gardaient un moins riche partage,
Mais, à travers les pleurs qu'Inès obtient encor,
Nous admirons les traits de ton Adamastor.

A votre vers heureux, qu'inspira Polymnie,
Voulez-vous imprimer le cachet du génie?
D'une autre Invention, connaissez le secret:
Le bon goût en prescrit l'emploi sage et discret.
Du talent exercé l'habile main rassemble
Ces termes, qui, surpris et charmés d'être ensemble,
D'un hymen favorable empruntant le secours,
Fécondent la pensée, animent le discours.
Mais, de mots nouveau-nés moins prodigue qu'avare,
Pour paraître hardi, ne soyez point bizarre:
L'abus des beautés même enfante la langueur;
C'est la sobriété qui nourrit la vigueur.
N'allez pas étaler l'effronté barbarisme,
Ni l'absurde jargon du froid néologisme;
N'allez pas, au mépris du bon sens et de l'art,
Accorder votre lyre aux pipeaux de Ronsard.

Variez vos sujets, parcourez d'autres rives;
Demandez au désert des scènes primitives;
Trouvez, loin de Paris et loin de vos rivaux,
De nouvelles couleurs et des objets nouveaux.
Sommes-nous exilés de l'épopée antique?
N'est-il plus de lauriers pour le chant didactique?
Le temps a-t-il brisé le tragique poignard?
Le cercueil de Molière enferme-t-il son art?

Où donc est de Boileau l'implacable férule ?
Où sont ses traits sanglants, effroi du ridicule ?
Saisissez-les ; frappez d'un implacable vers
Et le crime hideux et le vice pervers.
La gloire attend les sons de vos lyres muettes :
Le siècle des héros est celui des poètes.
Homère ! ton génie est-il mort tout entier ?
Toi seul, d'un pied hardi te frayant un sentier,
De l'art confus encor traversas les ténèbres ;
Et, nous, qu'ont devancés tant de guides célèbres,
Nous n'osons qu'en tremblant, de leur gloire éclairés,
Imprimer sur leurs pas nos pas mal assurés !
L'ardent navigateur [1], dont la course lointaine
Conquit à l'univers la rive américaine,
Trembla-t-il d'un projet par lui seul entrepris ?
De son heureuse audace un monde fut le prix.
Il est, il est encor des îles inconnues
Où les lois d'Apollon ne sont point parvenues.
Sur l'océan des arts embarqués les derniers,
Ne quittons point la rame, assidus nautoniers ;
Et sachons préférer, en dépit de l'orage,
Au long calme du port, les dangers du naufrage.

1. Christophe Colomb.

LE VOYAGEUR

Pièce qui a remporté
le prix décerné par l'Académie française,
dans sa séance du 1er avril 1807.

Honneur à ce mortel que la soif de connaître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître,
Et qui, pour des déserts ou des peuples cruels,
Fuit la douce patrie et les bras paternels!
Quels que soient les dangers, son grand cœur les surmonte;
L'obstacle, il le soumet; le trépas, il l'affronte;
Et sillonnant au loin les orageuses mers,
Ne s'arrête pas même où finit l'univers.

Tel ce hardi Génois, l'œil attaché sur l'onde,
Reculait en espoir la limite du monde.
Huit ans, rois de la terre! il courut vous offrir
Ce monde inattendu, qu'il allait conquérir;
Huit ans, il dévora le refus et l'outrage!
Cependant Isabelle accueille son courage;
Les mers qui l'attendaient s'ouvrent à ses vaisseaux.

Mais quels périls soudains l'assiègent sur les eaux?
Quel bruit sourd a mugi? C'est la trombe rapide,
Qui roule en tourbillon, qui monte en pyramide.
Une flamme sinistre aux mâts vient s'attacher.
O comble de terreur! l'oracle du nocher,
La boussole est muette, et l'aiguille infidèle
S'éloigne, en tournoyant, du pôle qui l'appelle.
Déjà les Castillans, entourés de la mort,
De Palos à grands cris redemandaient le port :
Seul contre tous, Colomb les soutient, les console,
Et pour eux son génie est une autre boussole.
Un monde est sa conquête : il revient... O revers!
Je cherche la couronne, et ne vois que les fers.

Plus heureux, admiré même durant sa vie,
Cook, respecté dix ans des rois et de l'envie,
Semble des flots du Sud le monarque et le dieu ;
La gloire de son nom le protège en tout lieu ;
Ses pavillons sans foudre, honorés des deux mondes,
Voguent indépendants sur l'empire des ondes.

De l'Océan d'Atlas sortant de toutes parts,
Des îles tout à coup invitent ses regards ;
Et ces filles des eaux, vierges encor naïves,
Étalent sous ses yeux leurs grâces primitives.
Aimable Otaïti, sauvage Sybaris,
Où la seule candeur sert de voile à Cypris!
Un autre Bougainville achève ta culture :
Aux lois de l'industrie il soumet la nature ;
D'un germe libéral il dote tes guérets.

Et sa voix te révèle et Pomone et Cérès.
Bientôt il court chercher, sous un pôle de glace,
Un autre continent promis à son audace.
De son art incertain il hâte les progrès ;
Du temple d'Épidaure il ravit les secrets,
Et, soumise elle-même à tant de vigilance,
La Mort baisse sa faux et s'éloigne en silence.

Trop heureuse Albion ! quels furent tes transports,
Quand le bronze tonnant l'annonça dans tes ports !
Que l'Europe, homme illustre, un moment te possède ;
Qu'à tes rudes travaux le doux repos succède...
Le repos ! en est-il pour ce génie ardent ?
D'un besoin curieux l'invincible ascendant,
Lorsqu'à peine il respire, échappé des naufrages,
Rend sa vie aux dangers, et sa flotte aux orages.

L'Angleterre avait dit : « Quel mortel le premier,
Entre deux océans se frayant un sentier,
Osera soulever cette barrière antique
Qui repousse du Nord les flots de l'Atlantique ! »
Tout se tait... Cook, lui seul, sent son cœur palpiter ;
Il se lève : « C'est moi qui l'oserai tenter.
Des vaisseaux, et je pars ! » L'astre du jour à peine
Blanchit le sombre azur de la profonde plaine,
Que déjà le héros, debout sur les rochers,
Accuse, impatient, la lenteur des nochers.
Il part. Les jours ont fui : Cook a revu les îles
Dont il fertilisa les rivages stériles.
Ces lieux, à son aspect, semblent se réjouir,

L'arbuste s'incliner, la fleur s'épanouir.
D'un avide regard, il contemple en silence
Ces champs où, frêle encor, l'humble épi se balance.
Avec moins de transport, un père, à son retour,
Sourit aux doux progrès des fils de son amour.

Ah! les touchants bienfaits de sa main tutélaire
Revivront, d'âge en âge, au cœur de l'insulaire;
Et tandis que, s'armant de reproches vengeurs,
L'univers poursuivra ces tyrans voyageurs,
Ces brigands tout souillés d'une homicide gloire,
La voix du monde entier bénira sa mémoire.

Toi, qui suivis ses pas, et que nos longs regrets
Demandèrent quinze ans aux abîmes muets,
Tu m'apparais, couvert d'un voile triste et sombre...
Est-ce toi, La Pérouse?... ou n'est-ce que ton ombre?

Nobles martyrs, salut à vos noms immortels!
Le premier voyageur mérita des autels.
Par des mers séparés, sur les diverses plages,
Les peuples languissaient, nus, grossiers et sauvages.
Le voyageur paraît... Les flots sont aplanis;
Par le nœud des besoins, les hommes sont unis.
Le commerce, bientôt, rapprochant les distances,
De l'un à l'autre pôle étend ses bras immenses,
Du fertile Yémen recueille le nectar,
L'opulente toison des troupeaux de Cédar,
De Chypre et de Naxos la liqueur parfumée,
Et la pourpre de Tyr, et l'encens d'Idumée;

Les marbres de Paros, les tissus d'Ispahan,
Sous leurs poids précieux, font gémir l'Océan;
Le rubis, que l'aurore avec amour étale,
Quitte pour l'occident la rive orientale;
Et le Japon, du creux de ses rochers lointains,
De son luxe fragile enrichit nos festins.

De nouvelles cités s'élèvent et fleurissent;
La raison s'agrandit et les mœurs se polissent:
Le désert a des lois, des vertus et des arts.
Monarques! demandez, au plus fameux des Czars,
Par quels puissants ressorts son active sagesse
A su du fier Tartare adoucir la rudesse,
Transformer en cité de stériles roseaux,
Et fonder un empire où croupissaient des eaux.
Pierre vous répondra: « Je parcourus la terre;
Je visitai les ports de la riche Angleterre;
Mais d'un peuple poli les arts au loin vantés
Attachèrent surtout mes regards enchantés,
Et j'admirai longtemps, aux rives de la Seine,
La douce urbanité de la moderne Athène.
Sous les rochers du Nord descendu sans pâlir,
Au séjour des métaux j'osai m'ensevelir;
Des chantiers de Sardam, ma main laborieuse
Saisit avec orgueil la hache industrieuse.
Je reparus enfin, digne du rang des rois;
Et l'empire des Czars s'étendit à ma voix. »

En des jours plus lointains, le flambeau des voyages,
Tel qu'un astre éclatant, perça la nuit des âges:

Pythagore, Solon, Thalès, Anacharsis,
Moissonnaient la sagesse aux campagnes d'Isis;
La Grèce, s'élançant dans l'Égypte féconde,
Allait chercher des lois pour en donner au monde.

O rives de l'Asie! ô terre des beaux-arts!
Nous révérons encor vos monuments épars.
D'un œil religieux, le voyageur admire
Ilion, Babylone, Ecbatane et Palmyre;
Des palais fastueux, des temples solennels,
Il dispute au néant les débris éternels.
Seul, assis au milieu des antiques décombres,
Des siècles expirés il évoque les ombres,
Cherche des temps fameux le vestige effacé,
Et prête au loin l'oreille aux leçons du passé.

Rien pour l'observateur n'est muet sur la terre;
L'univers étonné devient son tributaire.
S'élancer au hasard, tout voir, sans rien juger,
C'est parcourir le monde et non pas voyager;
L'œil du sage lui seul voit, distingue, mesure,
Surprend l'homme échappant aux mains de la nature,
Compare sa rudesse à nos goûts amollis,
Et ses brutes vertus à nos vices polis;
Des diverses humeurs observe la nuance,
Et des climats divers la secrète influence;
Oppose au lent progrès des empires naissants
Le rapide déclin des États vieillissants;
Rapproche ces tableaux si féconds et si vastes,
Et de la terre entière interroge les fastes.

Où courent à la fois ces doctes conquérants?
L'un suit le char pompeux de ces astres errants;
L'autre poursuit Hermès dans le sein de Cybèle,
Ou rend à Triptolème un sol longtemps rebelle.
La Condamine, encor s'élançant plus loin qu'eux,
Visite l'Amazone et ses flots belliqueux;
Anquetil redemande à l'indien rivage
La loi de Zoroastre et les écrits du Mage;
Et Jussieu, de son art ordonnant les progrès,
Aux plantes du désert dérobe leurs secrets.
Bientôt ils reviendront, aux pieds de la Science,
Déposer le flambeau de leur expérience,
Épancher des trésors lentement amassés,
Et charmer leurs rivaux fiers d'être surpassés.
Tel autrefois Platon, après ses longs voyages,
Aux bosquets d'Académe entretenait les sages,
Et tranquille, près d'eux, sous le platane assis,
Les attachait longtemps à ses nobles récits.

LES JALOUSIES LITTÉRAIRES.

Ce sujet, malheureusement trop vaste, était susceptible de beaucoup plus de développement. Je me suis arrêté aux principaux traits, et j'ai circonscrit dans les bornes d'une courte épître la matière d'une longue satire.

Quoi ! le Parnasse même a ses guerres civiles !
Quoi ! d'un chétif orgueil esclaves trop serviles,
Pour un frêle laurier, les enfants d'Apollon
Transforment en champ clos l'harmonieux vallon !
Pâles, et dévorés d'une envieuse rage,
L'éloge d'un rival est pour eux un outrage !
L'un, morose auditeur, en un cercle nombreux,
D'un vague et froid sourire accueille un vers heureux.
Tout applaudit : lui seul, immobile à sa place,
Garde, non sans dessein, un silence de glace ;
Aux applaudissements il ne peut consentir,
Et son flegme obstiné cherche à les démentir.
L'autre, plus lâche encore, Tartufe littéraire,
Cache sa fausseté sous un front débonnaire :
Si vous lui confiez, par ses dehors séduit,

L'écrit que récemment votre verve a produit,
Ardent à censurer les beautés qu'il redoute,
Sur tel mot énergique il sème un léger doute.
Votre style est serré, plein, nerveux et précis?
« Prenez garde; ce sens me paraît indécis.
Le sublime est souvent voisin du ridicule.
Sur ce tour trop hardi j'aurais quelque scrupule.
De ce morceau brillant il faut vous défier;
Vous feriez mieux, je crois, de le sacrifier.
Je vous parle en ami, je suis franc... » Le perfide!
Cet autre, prodiguant sa louange insipide,
Flatte pour mieux tromper, sait d'un coupable miel
De ses intentions envelopper le fiel,
Et, tandis qu'il m'assied au trône de Racine,
Aiguise contre moi l'épigramme assassine :
Il me prédit, le traître, un succès éclatant,
Et sourit, par avance, au revers qui m'attend.
Qui sait si contre moi sa rage prévoyante
N'ira point ameuter la cabale bruyante,
Et, de mes déplaisirs s'enivrant en espoir,
Acheter le matin ma ruine du soir?

Le Cid en main, Corneille, arrivé de Neustrie,
Vit les sots contre lui déchaîner leur furie.
Sous la brutale injure et le brocard sanglant,
L'harmonieux Racine expia son talent,
Quand, loin de ses moutons, une docte bergère[1]
Quitta pour le sifflet sa musette légère;

1. Mme Deshoulières.

Et lorsque Sévigné, dans son style enchanteur,
Réjouit les Cotins d'un oracle menteur.
Hué chez Melpomène et tombé chez Thalie,
Voyez ce vieux rimeur, à la face pâlie,
Mordre sa lèvre altière, et subir en grondant
Ce concert de bravos, pour lui seul discordant;
Si le malin plaisir en ses yeux étincelle,
Malheur, trois fois malheur à la muse nouvelle!
Mais, si son œil est terne et son front obscurci,
Apollon soit loué! L'ouvrage a réussi.

Que risible est l'orgueil du poète qui s'aime!
Dans la nature entière, il ne voit que lui-même;
Tout est lui. Parle-t-il? Le MOI retentissant,
Dans sa bouche, en une heure, est cent fois renaissant.
Écrit-il? Dans ses vers, c'est lui qui se proclame :
Lui seul enfin, lui seul remplit toute son âme.
D'une docte amitié dédaignant les douceurs,
Il ne se souvient pas que les muses sont sœurs;
Il n'a goûté jamais la volupté suprême
De s'entendre applaudir dans un autre soi-même;
Et, ses vers exceptés, n'aimant rien qu'à demi...
Malheureux! vingt succès valent-ils un ami?

O Racine! ô Boileau! véritables modèles
Des rares écrivains et des amis fidèles!
L'un à l'autre enchaînés jusque dans l'avenir,
Vos deux noms fraternels n'ont pu se désunir.
La mort seule brisa votre chaîne invincible.
Quand l'un de vous, trop faible, hélas! et trop sensible,

Disgracié d'un roi dont il blessa l'orgueil,
Va payer de sa mort le refus d'un coup d'œil,
Avec un long effort, près de la dernière heure,
Sa voix éteinte adresse à l'ami qui le pleure
Un seul mot, où son cœur s'exhale tout entier :
« Je meurs heureux, dit-il, car je meurs le premier. »

Prétendez-vous, comme eux, vivre dans la mémoire ?
Égalez leurs vertus pour atteindre à leur gloire.
Un génie obscurci d'envieuses vapeurs
Ne jette qu'un feu pâle et des éclairs trompeurs.
Accablez de ses torts celui qui vous irrite,
Mais ne déguisez point l'éloge qu'il mérite.
Par des mortels jaloux vous êtes outragés ?
Soyez justes pour eux, et vous serez vengés.

Imprudents ennemis ! n'allez point, dans la lice,
Des sots toujours ligués réjouir la malice :
L'un à l'autre plutôt servez-vous de soutiens.
Qu'ils renaissent pour vous, ces heureux entretiens,
Où s'échauffe l'esprit, où l'âme se réveille,
Où le choc fait jaillir la flamme qui sommeille,
Où le goût, rallumant son antique flambeau,
Avertit l'écrivain des nuances du beau !
Songez-y ; les enfants divisés par la haine
Appauvrissent bientôt le paternel domaine :
N'immolez point le vôtre à de fougueux débats.
Disputez-vous la palme, et ne la brisez pas.

L'AMOUR MATERNEL

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1]

Ce petit poème n'était d'abord qu'une épître de peu d'étendue[1] *adressée à ma mère. Je présentai cette épître au dernier concours de l'Académie française, qui, me décernant le prix de poésie, daigna m'accorder sa première mention honorable. Dans un Rapport lu à la séance publique de nivôse an XIII, M. Collin d'Harleville rendit compte de ma pièce avec autant de grâce que de bienveillance*[2].

Je dois juger très favorable une circonstance qui m'a mis en relation avec des hommes aussi estimables par leurs qualités personnelles que distingués par leurs talents. L'accueil dont ils m'ont honoré a échauffé mon

1. De l'imprimerie de Crapelet, à Paris, chez Lefèvre, libraire, rue Hautefeuille, an XIII (1805), in-12.

2. Parmi plusieurs autres poésies mentionnées dans ce Rapport, M. Collin d'Harleville a appelé plus particulièrement l'attention sur l'*Épître d'un habitant de la campagne à un habitant de la ville;* il en a cité des morceaux qui ont recueilli de justes applaudissements. (*Note de l'auteur.*)

zèle et m'a engagé à donner plus de développement au sujet que j'avais choisi.

C'est sans doute un sujet heureux, puisqu'il intéresse tous les cœurs. Peut-on se rappeler sans attendrissement celle qui, enfants, nous prodigue son lait et ses caresses; jeunes, nous ramène de nos erreurs; heureux, double nos plaisirs; malheureux, partage nos peines; celle enfin qui nous fait le sacrifice de toute sa vie pour embellir la nôtre, et qui, souvent payée d'une cruelle ingratitude, ne se venge qu'en nous aimant davantage?

J'ai eu le bonheur de m'occuper de mon épître, aux lieux les plus capables de m'inspirer. Elle fut faite d'un jet et envoyée au concours avec ses incorrections, mais je l'avais composée près de ma mère, sous le ciel de ma patrie, et, si j'ose m'exprimer ainsi, en présence du tombeau de mon père. Entouré de souvenirs à la fois tristes et doux, les émotions ne me laissaient pas le temps de juger et de réfléchir: il est difficile de distinguer les fautes avec des yeux baignés de larmes. Je n'en ai pas moins gardé la douceur d'une double inspiration. Heureux le travail qui porte avec lui sa récompense! Heureux l'auteur qui laisse tomber de sa plume des vers faits par son cœur! Quand il a cessé d'écrire, il ne croit pas avoir écrit, il croit sortir d'un entretien plein de charmes avec les objets aimés qui lui restent, même avec ceux qu'il a perdus.

On n'a pas encore établi de classes distinctives pour les poèmes qui, comme celui-ci, n'ont d'autre action que les épisodes, d'autres héros qu'un sentiment. Le nom qui leur conviendrait le mieux serait peut-être celui de

poème moral. *Cette source de beaux vers est facile à s'épuiser. Des épisodes et des tableaux ne peuvent pas, seuls, soutenir longtemps l'intérêt. Sans doute, il y a loin de ces peintures circonscrites à celles d'un poème d'action. C'est là que l'on peut parler en même temps à l'imagination, à l'esprit, à l'âme, et que la poésie prend tout son essor.*

L'origine du poème moral *n'est pas très reculée. Feutry en avait donné l'idée, dans* les Tombeaux *et* les Ruines, *mais plusieurs beaux vers ne forment pas un ouvrage. Un de nos poètes modernes* [1] *a été plus heureux, dans* les Souvenirs, la Mélancolie, la Sépulture, *et plus récemment* le Mérite des femmes. *Il compte quelques imitateurs. On lit avec intérêt le poème de* l'Espérance [2], *écrit avec autant d'élégance que de pureté, et où l'on distingue le touchant épisode de Nina.*

Sans prétendre atteindre les auteurs qui m'ont précédé dans cette carrière, j'ai cherché seulement à les suivre.

Je me présente, non sans quelque défiance, devant le même public qui a bien voulu accueillir avec indulgence mes premiers essais [3]*: j'ai travaillé avec soin l'ouvrage que je lui présente aujourd'hui; j'ai refondu même*

1. Legouvé.

2. L'auteur de ce poème est Bins de Saint-Victor.

3. *Les Plaisirs du Poète*, poème suivi de la satire des Romans du jour et de quelques autres poésies, par Charles Millevoye (1 vol. in-12, *à Paris, chez Capelle et Renaud*, libraires-commissionnaires, rue Jean-Jacques Rousseau, vis-à-vis l'hôtel Bullion).

quelques-uns des morceaux lus à la séance publique de l'Académie, et cités ensuite dans les journaux.

Lorsque l'on a déjà publié quelques vers et que l'on se condamne à écrire une préface, il est d'usage de dire beaucoup de mal des critiques. Je n'en dirai pas. En effet, je n'ai point à m'en plaindre : je dois même avouer que j'ai recueilli, dans le compte rendu de mes opuscules, des observations précieuses dont je me suis efforcé de profiter dans cette nouvelle production.

J'ai tenté de prévenir quelquefois la sévérité du public par la mienne. J'ai rejeté dans les notes ou supprimé entièrement les morceaux parasites qui jetaient de la langueur et de l'embarras sur l'ensemble du poème.

Je ne me flatte pas d'avoir toujours évité la monotonie attachée à de pareils sujets. Je souhaite du moins avoir réussi à la faire oublier par la brièveté, en me rappelant ce vers proverbe :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

A MA MÈRE

De la tendresse maternelle
Quand j'esquissai les traits, moins poète que fils,
A tes côtés j'étais assis;
Mes yeux charmés erraient de l'image au modèle.
Sans doute un austère censeur
Va de plus d'un défaut accuser mon ouvrage;
Mais tes pleurs l'ont mouillé : de ce muet suffrage,
Qui peut me ravir la douceur?
Des doctes filles de Mémoire
Si j'obtenais un jour le sourire flatteur,
Ah ! crois-moi, je voudrais retrancher de ma gloire,
Pour ajouter à ton bonheur.

L'AMOUR MATERNEL

De ma veine docile échappés au hasard,
Coulez, mes vers, coulez sans effort et sans art!
Une mère, un enfant, voilà votre modèle :
Soyez purs comme lui, soyez tendres comme elle.
Puisse un jour cette mère, au berceau de son fils,
Pensive, quelquefois parcourir mes récits;
Et reposant ses yeux sur l'enfant qu'elle adore,
Suspendre sa lecture et la reprendre encore!
Ce maternel amour, par des charmes secrets,
Émeut la brute même au fond de ses forêts.
L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère,
Sous leur farouche aspect, cachent un cœur de mère.
Terrible en sa douleur, par de lugubres cris,
La lionne au désert redemande ses fils.
Lorsque du doux printemps la présence féconde,
Au souffle des zéphyrs, ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux,
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants qui ne sont pas encore.
Philomèle, en nos bois, suspend l'hymne d'amour;
En vain elle voit naître et voit mourir le jour :

A. Laluse sc. Imp A. Quantin

LA MÈRE

L'écho ne redit plus sa finale légère;
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère.
Mais d'un devoir si doux, d'un si pur sentiment,
Femme! qui mieux que toi connaît l'enchantement!
Quand d'un souffle immortel Dieu même t'eut formée,
Tu naquis pour aimer, comme pour être aimée.
En vain ce Dieu t'impose un long tribut de pleurs;
Ton courage redouble, au sein de tes douleurs:
La mère, qui pour nous a souffert sans faiblesse,
Avec moins de tourments aurait moins de tendresse.
Malheureux le mortel, dont le cœur isolé
Par le doux nom de fils ne fut point consolé!
Il cherche tristement un appui sur la terre,
Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire.
Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu:
Hélas! il a vieilli, mais il n'a point vécu.
Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grâce entourée!
L'un assiège son front, d'autres pressent sa main;
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire,
Gravit jusqu'à la bouche où l'appelle un sourire.
Mais, par l'heure averti moins que par son amour,
Leur père impatient est déjà de retour.
Il entre... Quelle image! et quel moment de fête!
Immobile et charmé, sur le seuil, il s'arrête.
Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit;
Sous son feutre à longs bords, son front s'épanouit;
Dans ses yeux paternels la joie éclate et brille,
Et du fond de son âme il bénit sa famille.

Un père toutefois, avec austérité,
Tempère son amour par la sévérité;
Il étend sur ses fils sa longue prévoyance:
La mère sait aimer, c'est toute sa science.
J'en atteste un seul mot, par le cœur inspiré.
Une mère perdit son enfant adoré;
Son digne et vieux pasteur, sur sa vive souffrance,
Versait le baume heureux d'une douce éloquence:
« Ranimez, disait-il, ce courage abattu;
Du pieux Abraham imitez la vertu.
Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père...
— Ah! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère! »
Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants!
Et comment exprimer ces transports si touchants,
Qu'à l'âme d'une mère un tendre amour inspire?
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Quand ce gage chéri, si longtemps imploré,
S'échappe, avec effort, de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie!
Heureuse de souffrir, on la voit tout à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.
Ah! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit: elle est deux fois sa mère.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil;
Par un souffle, elle craint de hâter son réveil.
Elle entoure de soins sa fragile existence;
Avec celle d'un fils, la sienne recommence;
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.

Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire, elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère!
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours,
Toujours interrogée, elle répond toujours.
Quelquefois une histoire abrège la veillée :
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée;
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gessner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale;
Il s'amuse et s'instruit : par un mélange heureux,
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.
La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère! Déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin luit la journée où le rhéteur antique,
D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
Dépouillant de son front la morne austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence, on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie...
Cet enfant, c'est le tien : un cri part; le vainqueur,
Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

Il échappe à l'enfance, et ses nouveaux destins
L'appellent désormais vers les pays lointains :
Ton âme se déchire à cet adieu funeste...
Mais, du moins, s'il s'éloigne, une fille te reste;
Ta fille caressante, attachée à tes pas,
Semble te dire : « Moi, je ne partirai pas. »
Moins changeante en ses goûts, en ses jeux plus paisible,
Son esprit est plus souple, et son cœur plus sensible :
Comme l'aube promet le jour à l'horizon,
Elle te fait déjà pressentir sa raison;
Et, d'un devoir futur déjà préoccupée,
Rêve le nom de mère en berçant sa poupée.
Oh ! comme avec orgueil ton regard enchanté
Voit sa beauté naissante éclipser ta beauté !
Quand le trouble inconnu d'une première flamme,
De ses quinze printemps, vient avertir son âme,
Ton silence attentif interroge ses vœux,
Et sa plus tendre amie a ses plus doux aveux.
Mais il se lève enfin, le jour où ta tendresse,
Aux vertus d'un époux confiant sa jeunesse,
Attache, en soupirant, sur ce front virginal
La guirlande et le lin du bandeau nuptial !
Ta parure importune est en vain préparée;
Du bonheur de sa fille une mère est parée.
Parmi les flots pressés d'un peuple curieux,
Tu t'avances; la joie étincelle en tes yeux.
La voilà, cette enceinte où jadis ta famille
Unit ta destinée au père de ta fille !
La majesté du lieu, l'orgue et ses longs accents,
Ces parfums solennels, ces nuages d'encens,

Des divines clartés ce pur dépositaire
Qui grave dans les cieux les serments de la terre,
Le livre, les flambeaux, les vases consacrés,
De la religion symboles révérés,
L'autel, les deux époux, le voile d'hyménée,
Qui s'étend, soutenu sur leur tête inclinée,
Tout émeut, tout inspire un saint recueillement.
La mère est immobile et sourit tristement :
Elle écoute, muette et l'oreille captive,
Ce seul mot que prononce une bouche craintive;
Et le trouble touchant de son cœur maternel
Est encore une offrande aux yeux de l'Éternel.
Charme consolateur, la bonté d'une mère,,
De la bonté céleste image auguste et chère,
Trésor de tous les temps et de tous les climats,
A devancé la vie et survit au trépas.
Que des Canadiens j'aime l'antique usage !
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
Leur âme se nourrit du charme des douleurs;
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche, avec lenteur, de l'étroit mausolée,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri !
De son fils qui n'est plus, la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne...

Mais le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil :
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
De l'érable docile agite le rameau...
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau !
O de Madagascar gémissante insulaire !
Ton fils, qu'a réclamé la fatale colère,
Ton fils est en naissant arraché de tes bras ;
Un inflexible dieu le condamne au trépas.
Ta voix se mêle au bruit des vagues du rivage ;
Elle attendrit l'écho de ta grotte sauvage :
« Dieu de pleurs et de sang ! qu'exiges-tu de moi ?
Dieu cruel ! quelle est donc ta sanguinaire loi ?
Hélas ! pour t'obéir, faut-il à l'innocence
Donner en même temps et ravir l'existence ?
Mais, si mon fils échappe aux flots du noir torrent,
Comme un spectre hideux, dans le désert errant,
Chargé d'une langueur que chaque jour augmente,
Pâle et triste, insensible au baiser d'une amante,
Accablé de lui-même, et vieux avant le temps,
Malheureux, il vivra, pour mourir plus longtemps.
Qu'il meure... Qu'ai-je dit, cruelle ? et je suis mère !...
Non, mon fils, tu vivras. S'il faut te satisfaire,
Redoutable Nyang ! frappe, je t'appartiens.
Me voici : prends mes jours, mais épargne les siens ! »
Si de l'antiquité nous cherchons les vestiges
Aux poétiques lieux si féconds en prestiges,
Que de mouvants tableaux se pressent sous nos yeux !
Clytemnestre dispute Iphigénie aux dieux.

Aux bords du Simoïs, sur les débris de Troie,
Andromaque éplorée, à sa douleur en proie,
Cachant Astyanax à ses vainqueurs jaloux,
Recommande son fils au tombeau d'un époux.
Hécube échevelée, et d'amour intrépide,
Vole aux champs de la Thrace, implacable Euménide...
Frémis, Polymnestor !... Évoquant Némésis,
Aux mânes de son fils elle immole tes fils.
Hâtons-nous d'écarter ces images fatales.
De l'antique Israël parcourons les annales.
Puissé-je retracer avec fidélité
Ces nobles traits, si grands dans leur simplicité !
Dans le vaste silence, une voix désolée
A retenti longtemps au fond de la vallée :
C'est la voix de Rachel... O regrets superflus !
Ne la consolez point ; ses enfants ne sont plus.
De l'innocente Agar, qui ne sait l'aventure ?
Dans le désert sans fruits, sans ruisseaux, sans verdure,
Elle a vu, d'un regard sombre et désespéré,
Le dernier aliment, par son fils dévoré ;
Sur les arides bords de la coupe épuisée,
Ismaël porte en vain une lèvre embrasée.
Agar cherche autour d'elle... Elle appelle trois fois,
Et le désert immense est muet à sa voix.
« De l'eau ! lui dit l'enfant ; des fruits ! ou que je meure ! »
La triste Agar l'entend, et se détourne, et pleure.
Elle invoque le Ciel : « Daigne le secourir,
Grand Dieu ! je n'ai qu'un fils, et ce fils va mourir.
Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères ! »
Agar ! il est un Dieu qui veille sur les mères.

Du séjour de la gloire, un ange est descendu;
L'onde jaillit : l'enfant à la vie est rendu.
Heureuse en un désert que le soleil dévore,
Sous le toit d'Abraham Agar se croit encore.
Mais, sans interroger le livre du passé,
Qu'un plus récent exemple, à nos yeux retracé,
Dise par quel pouvoir le maternel courage
D'un lion dans Florence intimida la rage.
De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,
Un lion s'échappa : tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant... Dieu ! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe; elle jette un cri,
S'arrête, et l'aperçoit sous la dent affamée...
Elle reste immobile et presque inanimée,
Le front pâle, l'œil fixe, et les bras étendus.
Elle reprend ses sens, un moment suspendus;
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prestige d'amour ! ô délire sublime !
Elle tombe à genoux : « Rends-moi, rends-moi mon fils ! »
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore;
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.
Tendres mères ! souffrez qu'à ces récits nombreux
J'ose ajouter encore un récit douloureux;

Peut-être de mes chants l'intérêt s'en augmente.
Délices de sa mère, une fille charmante
Du père le plus tendre était aussi l'amour.
A sa neuvième année, il manquait un seul jour :
Déjà, pour célébrer l'époque fortunée,
La fête de famille allait être ordonnée;
Déjà... Mais tout à coup la jeune Coraly
Fuit les jeux; sur ses traits où la rose a pâli,
Par degrés se répand une langueur secrète.
Sa mère l'interroge, elle reste muette.
Bientôt d'un mal cruel ses jours sont menacés;
Les brûlantes ardeurs et les frissons glacés
De la fièvre inégale attestent la présence.
L'art s'arrête, étonné de son insuffisance.
L'élève d'Esculape au chevet s'est assis :
Il observe longtemps, et, longtemps indécis,
Reconnaît ce fléau, des rives étrangères
Récemment apporté pour le malheur des mères;
Il frémit, sans songer qu'un avide regard
Épiait sur son front les terreurs de son art.
Hélas! c'en fut assez pour la triste Euphrasie.
D'un invincible effroi dès ce moment saisie,
Elle ne rêva plus qu'infortune et que mort.
Pour comble de douleur, un inquiet transport
Agita, tout un jour, cette fille adorée.
Souvent elle disait d'une voix égarée :
« Ma mère m'abandonne, elle n'est point ici. »
Sa mère, l'œil en pleurs, répondait : « Me voici. »
L'enfant la regardait et secouait la tête.
« On ne me parle plus des apprêts de la fête,

Reprenait Coraly. Je crois que j'y serai,
A moins... » Elle se tait. Dans un cœur ulcéré,
C'est ainsi qu'enfonçant un trait qui le déchire,
De sa mère souffrante elle accroît le martyre.
Sa mère cependant la veillait : une nuit,
De son souffle pénible elle écoutait le bruit :
Des mots entrecoupés et des soupirs plus sombres
Lui parurent soudain sortir du sein des ombres;
Elle crut reconnaître, à ces sons gémissants,
L'effrayante agonie et ses rauques accents.
« Adieu, c'est pour toujours! » fut l'adieu long et tendre,
Que d'une faible voix Coraly fit entendre :
Il lui semblait mourir. D'Euphrasie, à ces mots,
Le désespoir éclate en douloureux sanglots.
On accourt à ses cris : son époux, non sans peine,
Muet et consterné, loin de ces lieux l'entraîne;
Mais lui-même y revient, du baiser de douleur,
Presser un front livide et des traits sans couleur.
En tremblant il s'approche... O bonheur! ô merveille!
Du sommeil de la mort Coraly se réveille.
La nature, de l'art prévenant les secours,
Par une crise heureuse avait sauvé ses jours.
« Viens, triste mère! viens; ta Coraly respire. »
Elle ne répond pas. D'un morne et froid délire
L'égarement tranquille occupe son esprit.
Elle pleure parfois, parfois elle sourit.
Son trouble réfléchi semble la raison même.
« Ah! lui dit son époux, bénis le Dieu suprême!
Notre fille est vivante, et ce Dieu nous la rend.
— Adieu, c'est pour toujours! » répond-elle, en pleurant.

Dans le champ du repos, voisin de son asile,
Un jour, à ses regards, sous le saule mobile,
S'offrit, récent encore, un étroit monument :
« Elle est là ! » cria-t-elle ; et depuis ce moment,
Elle sema de fleurs cette tombe inconnue.
« Absente quelque temps, ta fille est revenue?
Dit enfin son époux, cherchant à la guérir
De ce trouble fatal qu'elle aimait à nourrir.
Tu l'aimais tant ! Veux-tu qu'en tes bras je l'amène?
— Non, répond Euphrasie. Une espérance vaine,
A mes maux, à mon deuil, ne saurait m'arracher.
Elle ne viendra point, mais j'irai la chercher.
— A tes yeux, un instant, permets qu'elle paraisse?
— Croit-on par un détour abuser ma tendresse !
N'importe ! j'y consens. Amenez dans mes bras
Cet enfant si chéri, que je ne connais pas. »
Coraly reparaît sur le sein de son père.
« C'est moi-même, c'est moi !... Quitte ce front sévère...
Réponds, que t'ai-je fait? Tu ne m'aimes donc plus? »
Sa douce voix s'exhale en accents superflus.
Sa mère la regarde et demeure en silence.
« Oui... J'admire, il est vrai, leur vive ressemblance,
Dit-elle, je revois ce que j'ai tant aimé,
Dans le portrait vivant d'un reste inanimé.
Vous avez bien choisi : cette jeune étrangère
Tromperait tous les yeux, hors les yeux d'une mère...
Éloignez-la. Je crois que ce cruel présent
Rend de mes maux encor le fardeau plus pesant.
Mon enfant, laissez-moi toute mon infortune ;
Rejoignez votre mère... — Hélas ! j'en avais une.

— Elle n'est plus? — Du moins, elle est morte pour moi.
Elle me méconnaît, et je ne sais pourquoi.
— Viens, ma fille, partons; je suis encor ton père!
Dit l'époux d'Euphrasie, affectant la colère.
— Arrêtez, cria-t-elle, arrêtez, cher époux!
Laissez-moi l'embrasser. Ses regards sont si doux!
A l'entendre, à la voir, déjà je m'accoutume.
— Non, non; de vos regrets elle accroît l'amertume.
Partons! — Adieu, ma fille! en te perdant, je crois
Perdre ma Coraly pour la seconde fois.
Pourquoi l'ai-je voulu? Mon époux inflexible
Punit ce cœur glacé, redevenu sensible.
Adieu, ma fille, adieu. » Sa fille, en l'écoutant,
Faiblement répéta, comme au fatal instant :
« *Adieu. C'est pour toujours!* » A cette voix si tendre,
La mère jette un cri : « Ciel! que viens-je d'entendre?
C'est elle encor, c'est elle!... Oui, les mêmes adieux,
Le même accent!... J'en crois mon oreille et mes yeux.
Ma Coraly, c'est toi que je tiens, que j'embrasse...
Et toi que j'accusais, cher époux, fais-moi grâce!
Quand pour elle mes bras refusaient de s'ouvrir,
Combien de ces refus ton cœur a dû souffrir!
Hélas! dans les chagrins dont j'étais consumée,
Le mien la repoussait, pour l'avoir trop aimée. »
Elle dit, et, baignés de pleurs délicieux,
Ils s'embrassent tous trois, en bénissant les cieux.
Depuis, l'heureuse mère, avec un doux sourire,
Raconte quelquefois son maternel délire;
Quelquefois, quand le jour penche vers son déclin,
Avec sa Coraly gagnant l'enclos voisin,

Sur ce cercueil, objet d'une erreur triste et chère,
Elle porte des fleurs au fils de l'étrangère.
Tant d'exemples touchants me ramènent à toi,
Ma mère! Eh! qui jamais fut plus aimé que moi?
J'avais un père : il fut l'ami de mon enfance.
A peine dans la fleur de mon adolescence,
Je le perdis. Frappé de ce premier malheur,
Je fis sur son tombeau l'essai de la douleur.
Ma mère, ce fut toi dont la main tutélaire
Écarta de mon front le cyprès funéraire.
Puissé-je, par mes soins payant tes soins constants,
Réchauffer ton hiver des feux de mon printemps!
Du chantre dont Windsor admira l'harmonie,
J'aurai du moins le cœur, si je n'ai son génie.
Des ennuis d'une mère il charma le long cours;
Elle aida son enfance, il soutint ses vieux jours;
Dans ses yeux inquiets ses yeux aimaient à lire,
Et, pour servir sa mère, il déposait sa lyre.

VARIANTES

LES PLAISIRS DU POÈTE

La première édition des *Plaisirs du Poète* (Paris, Brochot, 1801, in-12) est un ouvrage absolument différent du poème, que l'auteur a remanié, ou plutôt entièrement changé dans la seconde édition (*Paris, Capelle et Renaud,* 1804, in-12), qui ne ressemble pas non plus aux éditions suivantes. Nous jugeons utile de donner presque intégralement le texte de ces deux éditions, avec les notes qui les accompagnent (voy. ci-après page 123 et suiv.), car ce beau poème a été, en quelque sorte, le point de départ de la carrière poétique de Millevoye.

Non, je n'envîrai point la longue léthargie
Du mortel dépourvu de force et d'énergie,
Qui, sans goûts, sans désirs et sans attachements,
N'a jamais de son cœur senti les battements.
Oh! que j'aime bien mieux cette ardeur inquiète,
Ce feu toujours brûlant dans l'âme du Poète!
Son être s'agrandit : ses plaisirs sont plus vifs,
Ses sens plus vigilants, ses ressorts plus actifs.
Rien n'échappe à ses yeux : telle image ordinaire
Glisse rapidement sur l'âme du vulgaire,
Qui, par une profonde et forte impression,
Jusqu'au fond de son cœur porte l'émotion.
Tout s'anime pour lui, dans toute la nature :
L'aquilon qui mugit, le ruisseau qui murmure,
La chanson du matin et la cloche du soir,
Tout l'émeut, tout l'inspire. Il me semble le voir,
Tantôt, se recueillant, admirer en silence
Du spectacle des champs la sublime éloquence,

Et tantôt, de Virgile imitant les beaux traits,
D'un vers harmonieux saluer les guérets.
S'il écoute souvent d'une oreille attentive
Des filles du hameau la romance plaintive,
Et tous ces vieux récits de combats et d'amours,
Qui, toujours répétés, intéressent toujours;
L'imagination, sur ses ailes magiques,
Le reporte, à l'instant, aux siècles romantiques,
Au temps des troubadours, des joutes, des tournois,
Temps heureux, où l'amour enfantait les exploits,
Où de preux chevaliers, francs, loyaux et fidèles,
Combattaient, triomphaient ou mouraient pour leurs belles.
Les siècles ont passé, le temps rapide a fui;
Mais les jours écoulés recommencent pour lui.
Les êtres muets même ont droit à son hommage;
Il converse avec eux, il leur prête un langage:
Souvent un arbre, un fruit, une plante, une fleur,
Captivent ses regards et parlent à son cœur.
Le fruit de ce mûrier rappelle, à sa mémoire,
De Pyrame et Thisbé la déplorable histoire;
Il répète ces vers, qu'on retient sans effort,
Ces vers où La Fontaine a peint leur triste sort.
A l'ombre de nos bois, le rossignol qui chante,
C'est Philomèle encor, plaintive et gémissante;
Dans l'air, mille couleurs charment ses yeux surpris,
Ce n'est plus l'arc-en-ciel, c'est l'écharpe d'Iris;
Et lorsque des bienfaits de l'humide rosée,
Au retour du matin, la terre est arrosée,
Il croit que de Tithon la jeune épouse en pleurs
Rajeunit la nature, et fait naître les fleurs.
Ah! laissez-le jouir de ce riant mensonge!
Prolongez son sommeil, s'il est heureux en songe.
De plaisirs en plaisirs doucement promené,
De prestiges charmants il marche environné.
S'il quitte les hameaux et leur champêtre asile,
D'autres ravissements l'attendent à la ville;
C'est au sein des beaux-arts qu'il puise les beaux vers.
Il aime à contempler ces chefs-d'œuvre divers,
Où le peintre fameux, moderne Prométhée,

Sut donner à la toile une vie empruntée.
Parmi les monuments du pays des Césars,
Que de marbres vivants appellent ses regards!
Là, le Gladiateur, percé d'un coup funeste,
Rassemble, pour mourir, la force qui lui reste;
Ici, Laocoon, de replis entouré,
Arrache les serpents dont il est dévoré;
Là, possédant encore une grâce ingénue,
Vénus baisse les yeux, et rougit d'être nue;
Et plus loin, se hâtant sous un fardeau pieux,
Le tendre Énée emporte et son père et ses dieux,
Tandis qu'à ses côtés Yule, hors d'haleine,
Se suspend à sa main et peut le suivre à peine.
Avec quel doux transport le Poète enchanté
Aperçoit le héros que Virgile a chanté!...
Mais quel autre sujet vient-il de reconnaître?
C'est un dieu, c'est le sien, c'est Apollon, son maître
Il ressent sa présence, en observant ses traits,
Il suit d'un trouble heureux les mouvements secrets,
Et des vers enflammés jaillissent de sa veine.
Partout où sont les arts, il est dans son domaine;
Il quitte tour à tour, par un désir nouveau,
Le Poussin pour Pigal, et Pigal pour Rameau.
Ah! tu reçois surtout son éternel hommage,
Divine mélodie! harmonieux langage!
O le plus beau des arts, après celui des vers!
Peut-on, sans s'émouvoir, entendre tes concerts?
Tantôt laissant en nous des impressions douces,
Tantôt nous remuant par de fortes secousses,
Tu t'empares de l'âme, et tes puissants accords,
De nos fibres longtemps ébranlent les ressorts.
Qui mieux que le poète en connaît tous les charmes?
Ah! Gluck plus d'une fois lui fit verser des larmes;
Soit qu'Alceste, qui meurt pour sauver son époux,
Exhale sa douleur en sons plaintifs et doux;
Soit qu'Orphée, aux accents de sa lyre attendrie,
Redemande à la mort sa compagne chérie;
Soit que de déchirants et ténébreux accords,
Du parricide Oreste expriment les remords,

Il se trouble ; il se croit au séjour des prestiges.
Vous, dont l'antiquité raconte des prodiges,
O lyres d'Arion ! fiers accents de Linus !
Vos miracles vantés ne le surprennent plus.
Tout un peuple apaisé par les chants de Terpandre,
Ou l'hymne des combats enflammant Alexandre,
Orphée apprivoisant le tigre et le lion,
Thèbe élevant ses murs aux accords d'Amphion,
Ces étonnants récits, et mille autres semblables,
Réalisés pour lui, cessent d'être des fables.
O démence, diront ses détracteurs glacés !...
Il se trompe ? Eh ! qu'importe ! il jouit, c'est assez.
Pour lui, la mélodie a plus d'une merveille.
Il est certains instants, où son âme sommeille,
Où son génie éteint, surpris de sa langueur,
Paraît avoir perdu sa féconde vigueur ;
Sa veine est desséchée, et sa lyre est muette,
C'est en vain qu'en lui-même il cherche le Poète.
Péniblement construit, son vers froid et gêné,
N'est que le fruit tardif d'un travail obstiné.
Infaillible remède, une heureuse harmonie
Ranime sa pensée et lui rend son génie...
Mais quel tendre murmure a-t-il donc entendu ?
La touche, interrogée, au doigt a répondu.
Aux doux frémissements de la corde sonore,
Zulmé va marier sa voix plus douce encore :
Attentif, il écoute. Avec agilité,
Déjà la main parcourt l'instrument agité.
Dieux ! quels sons enchanteurs ! Philomèle amoureuse
Fait-elle retentir sa plainte harmonieuse ?
L'auditeur (ô Zulmé ! juge de ton pouvoir !)
Oublie, en t'écoutant, le plaisir de te voir.
Tu ravis le Poète ! aux accents de ta lyre,
Le dieu des vers lui-même a sur lui moins d'empire ;
Plus heureux de t'entendre, il voudrait, tout le jour,
S'enivrer près de toi d'harmonie et d'amour.
« Un poète, a-t-on dit, ne languit, ne soupire,
Que pour un vain fantôme, enfant de son délire ;
Si l'amour quelquefois l'atteint d'un trait vainqueur,

Il aime avec l'esprit bien plus qu'avec le cœur... »
Est-ce à lui, juste ciel ! à lui que l'on dénie
La sensibilité qui fait tout son génie ?
Eh ! qui peut, sans rougir, qui peut, sans blasphémer
Refuser au poète un cœur fait pour aimer ?
C'est à toi, sexe aimable, à toi qu'il en appelle !
Dis-nous si tu l'as vu, tributaire infidèle,
Refuser de t'offrir son hommage assidu,
Et frustrer tes autels d'un encens qui t'est dû.
Non, l'amour est son maître : il aime avec ivresse ;
Presque autant que la gloire, il chérit sa maîtresse :
Cet objet adoré s'embellit doublement,
Vu des yeux d'un Poète et des yeux d'un amant.
Un auteur croit en vain, dans sa verve insensée,
Brûler dans ses écrits, quand son âme est glacée.
Ce qu'on n'a point senti peut-il être exprimé ?
Pour bien peindre l'amour, il faut avoir aimé.
Bénissons de ses feux l'influence divine ;
C'est à la Champmeslé que nous devons Racine.
Le Poète inspiré chantait à ses genoux ;
Échappés de son cœur, ses vers coulaient plus doux.
Souvent, sur ses écrits, il la consultait même :
Tous les conseils sont bons dans la bouche qu'on aime,
Et la femme, d'ailleurs (n'en soyons pas jaloux),
Juge par sentiment, et juge mieux que nous.
Elle ne saura point, comme un grave aristarque,
D'un fatras érudit appuyer sa remarque,
Mais son goût délicat, avec sagacité
Saisira le défaut, sentira la beauté.
Le sage Périclès consultait Aspasie,
Tibulle chantait mieux, assis près de Délie,
Et Laure, au bon Pétrarque, au sein des doux loisirs,
Inspirait tour à tour des vers et des désirs.
Muses, filles des cieux ! déités que j'encense !
Du Poète, par vous, s'embellit l'existence.
Heureux, en l'exprimant, il double son bonheur ;
Malheureux, par ses chants, il endort sa douleur.
Dans ces jours ténébreux, où l'âme anéantie
Longtemps avant la mort semble quitter la vie,

Quand sur nous le malheur, frappant à coups pressés,
Sous le faix des chagrins tient nos cœurs oppressés,
Le Poète y résiste; et, ferme, inébranlable,
Il cherche à profiter du destin qui l'accable.
Que dis-je? En vrai Poète, il bénit ses revers,
S'ils lui peuvent du moins inspirer de beaux vers.
Libre dans les cachots, le Tasse, avec courage,
Contre les envieux défendait son ouvrage;
Et Milton, composant ses vers audacieux,
Croyait jouir encor de la clarté des cieux.
Art charmant! ton pouvoir s'étend sur la mort même:
Le Poète, au cercueil, ravit l'objet qu'il aime;
Young chante la mort, et ne sent plus ses maux;
Il converse avec elle au milieu des tombeaux.....
O prodige! ses chants ont ranimé la cendre:
Il retrouve Narcisse, il embrasse Philandre,
Et Lucie, enlevée à ses vœux les plus chers,
Pour lui seul n'est point morte, et revit dans ses vers.
Muse, recueille-toi! Dis quel pouvoir céleste
Sut d'Ovide exilé tromper le sort funeste.
Proscrit, abandonné, sur des bords inconnus,
Loin des climats chéris qu'il ne reverra plus,
Il gémissait, errant au fond de la Scythie;
Une longue tristesse y consumait sa vie:
Ovide allait mourir, et les Grâces en deuil
Cueillaient déjà des fleurs pour orner son cercueil.
Mais l'Amour, dont ses vers célèbrent la puissance,
De son législateur protège l'existence;
Il fait voler un songe à son triste séjour:
Les songes sont toujours aux ordres de l'Amour.
Ovide croit errer dans les bois du Parnasse;
Cette image lui rend sa poétique audace,
Il se lève: l'espoir revient luire à ses yeux,
Ce songe lui paraît un messager des dieux.
Sa lyre, si longtemps solitaire et muette,
Réveille ses accords sous les doigts du Poète;
Il chante, et le dirai-je? il sent, en un moment,
Couler dans sa blessure un baume consolant.
Déjà, d'un œil moins sombre, il parcourt ce rivage

La terre, autour de lui, perd son aspect sauvage...
Heureux enchantement! puissant charme des vers!
De tout ce qu'il aima, vous peuplez ces déserts!
Il croit chanter encore au sein de sa patrie,
Sous le ciel inspirant de la belle Italie.
Soulevant par degrés le poids de la douleur,
Son âme doucement remontait au bonheur.
Ainsi, dans ses malheurs, conservant son génie,
Sur les bords de la tombe il ressaisit la vie;
Ainsi, son art divin, par un heureux secours,
Adoucit son exil et consola ses jours.
O tendre illusion! aimable enchanteresse!
Ne m'abandonne pas, sois toujours ma déesse:
Toi, qui souris encore à mes dix-huit printemps
Exauce ma prière, et trompe-moi longtemps!
Tu rends, par tes bienfaits, la nature féconde,
Et le Ciel te créa pour embellir le monde;
Sans toi, tout est détruit, tout s'abîme et se perd;
Mon œil désenchanté ne voit plus qu'un désert.
Tu viens nous consoler, au jour de l'infortune;
Tu caches de nos maux la présence importune,
Et, nous berçant encor d'une flatteuse erreur,
Quelques instants du moins, nous fais croire au bonheur.

Dans la seconde édition de ce poème (*Paris, Capelle et Renaud,* 1804, in-18), Millevoye, qui n'était déjà plus content de son œuvre, commence à la modifier complètement, dans le fond comme dans la forme. Il ne faut pas négliger ces variantes, qui n'affaiblissent pas trop encore le premier travail de l'auteur, mais nous ne devons pas recueillir toutes celles qu'il a laissées dans le texte définitif, quelquefois inférieur aux premières inspirations du poète.

Assez d'autres, jaloux des doux fruits de nos veilles,
Ont d'un art enchanteur méconnu les merveilles;
Moi, solitaire ami des studieux loisirs,
Je viens, en les goûtant, célébrer leurs plaisirs.
Que je plains le mortel, dont l'âme léthargique
Méconnaît des beaux vers la puissance magique,

Qui ne peut concevoir ces rapides élans,
Ces transports inquiets, cette soif des talents,
Ce feu qui du Poète anime le délire,
Et sous ses doigts émus vient embraser sa lyre!
Quel pur ravissement, du profane ignoré,
Le saisit, le transporte, en ce moment sacré,
Où l'inspiration, impétueuse amante,
Fait passer tous ses feux dans son sang qui fermente!
Un céleste rayon étincelle en ses yeux;
Il fuit loin de la terre, il plane dans les cieux;
Son âme s'agrandit et son vol, plein d'audace,
Et des temps et des lieux franchit le long espace:
Dans sa carrière immense, un Dieu lui sert d'appui;
Les bornes de son art reculent devant lui.
Voyez-vous de sa verve, avec force pressées,
Naître en foule et saillir ses rapides pensées?
Par un contraste heureux, ces traits, légers ou forts,
L'un à l'autre assortis, s'enchaîner sans efforts?
Il conçoit, exécute, enfante des miracles;
Son talent libre et fier dévore les obstacles;
Aux entraves de l'art il devient étranger,
Et les mots, sous sa plume, accourent se ranger.
Telle autrefois, aux sons d'une lyre puissante,
S'élevait en cité la pierre obéissante.
A l'heure où les mortels, lassés de longs travaux,
Dans les bras du sommeil ont déposé leurs maux;
Quand tout cède aux pavots de ce dieu taciturne,
A la faible lueur de la lampe nocturne,
De ses maîtres chéris le Poète entouré
Allume son génie à leur flambeau sacré.
Audacieux Homère! harmonieux Virgile!
Vous tous, illustres morts, qui peuplez son asile,
Vous présidez encore à ses nobles concerts;
Vous sortez du tombeau, pour lui dicter des vers.
Il vous voit, vous entend; plein d'une ardeur brillante
Il sent déjà frémir la lyre impatiente,
En tous lieux, à toute heure, et le jour et la nuit,
L'éclat des noms fameux l'assiège et le poursuit;
Il s'endort, pour rêver aux travaux de la veille,

Et le cri de la gloire en pensant le réveille.
Au sommet d'Hélicon, dans un temple éclatant,
Il entrevoit déjà le trône qui l'attend :
Son nom, de l'avenir perçant la nuit obscure,
S'élance, radieux, à la race future.
Mais, sans l'espoir flatteur de l'immortalité,
Il est pour le Poète une autre volupté,
Celle d'une âme tendre, en elle recueillie,
Qui se plaît aux soupirs de la mélancolie.
Son art consolateur embellit les moments,
Où le cœur s'abandonne aux doux épanchements ;
Sa lyre, de ses pleurs confidente chérie,
D'un murmure plaintif nourrit sa rêverie.
Il redit ces instants de bonheur et d'amour,
Que le temps sur son aile emporte sans retour ;
Il aime à s'entourer des objets qu'il adore,
Et croit, en les chantant, les posséder encore.
Ces jours tantôt cruels, tantôt délicieux,
Rappelés tour à tour, repassent sous ses yeux ;
De ses premiers transports il savoure les charmes,
Et sur un nom chéri laisse tomber des larmes.
Quand l'âge lentement, dans son sein agité,
Ramenant le repos et la sérénité,
Aura des passions éteint la violence ;
Dans ces instants de paix, où notre âme en silence
D'un bonheur qui n'est plus cherche à se ressaisir,
Et de ses maux passés se compose un plaisir ;
Avec quelle douceur, échappé du naufrage,
Il peindra, dans le port, les fureurs de l'orage !
Dans ses vers éloquents, le jeune homme enflammé
Reconnaîtra les feux dont il est consumé,
Et, de ses yeux troublés, la jeune et tendre amante
Sentira s'échapper une larme brûlante.
Mais ce n'est point assez du charme des talents :
Le Ciel lui donne encor des sens plus vigilants.
Rien n'échappe à ses yeux ; telle image ordinaire...
L'être insensible même a droit à son hommage :
Souvent il l'interroge, il lui prête un langage...
O tendre illusion ! puissante enchanteresse !

Ne l'abandonne pas, sois toujours sa déesse;
Prolongeant les erreurs qui charment son printemps,
Daigne le protéger et le tromper longtemps!
Toi, que le Ciel créa pour embellir le monde,
Tu rends seule à ses yeux la nature féconde;
Sans toi, tout meurt pour lui, tout s'abîme ou se perd;
Son œil désenchanté ne voit plus qu'un désert...
Ah! laisse le jouir d'un aimable mensonge!
Respecte son sommeil : il est heureux en songe.

. . . . . .

Divine mélodie!...
Tu t'empares de l'âme, et tes puissants accords,
De nos fibres longtemps ébranlent les ressorts.
Qui mieux que le poète en connaît tous les charmes?
Que Gluck, que Sacchini lui font verser de larmes!
Soit qu'Alceste, qui meurt pour sauver son époux,
Exhale sa douleur en sons tristes et doux,
Ou qu'Orphée, abordant sur l'infernale rive,
Redemande à la mort Eurydice plaintive;
Soit qu'Œdipe, étendu sous un roc ténébreux,
Frappe le Cithéron de ses cris douloureux...
Art puissant d'Amphion! nobles chants de Linus!...
Tout un peuple soumis par la voix de Terpandre,
Les hymmes de Tyrtée enflammant Alexandre,
Les sons d'un luth charmant le vainqueur d'Ilion...
Ces récits enchanteurs, ces images chéries,
Réalisent pour lui leurs brillantes féeries;
Dans un monde idéal, il rêve le bonheur...
La triste vérité ne vaut pas une erreur...
O Zulmé, quels accords! Philomèle amoureuse
Fait-elle retentir sa voix harmonieuse?
Le Poète, à ses pieds enchaîné sans retour,
S'enivre, en t'écoutant, d'harmonie et d'amour.
Amour! qui mieux que lui savoure ton ivresse?
Comme il aime la gloire, il aime sa maîtresse...
Bénissons de l'amour l'influence divine;
C'est à toi, Champmeslé, que nous devons Racine.
Il écrivait pour toi, de te plaire occupé;
Son vers coulait plus doux, de son cœur échappé.

Il prêtait à ta voix une oreille attentive :
Peut-être te doit-il ce charme qui captive.
D'un tel censeur, heureux qui peut sentir le prix !
Oui, le goût d'une femme épure nos écrits ;
A son arrêt, d'avance, on est prêt à souscrire ;
On chérit cet arrêt qu'adoucit un sourire.
Ecoutons ses avis, hâtons-nous d'effacer
Ou le vers ou le mot, qui pourrait la blesser...
Mais son goût délicat, avec facilité...
Et Lesbie, à Camille, au sein des doux loisirs,
Inspirait tour à tour des vers et des désirs...
Le Tasse est enchaîné !... Mais ce chantre sublime
Médite dans ses vers la chute de Solyme.
Célébrant la lumière éclipsée à ses yeux,
Milton jouit encor de la clarté des cieux.
Abandonné, proscrit, au fond de la Scythie,
Traînant de ses destins la chaîne appesantie,
Ovide allait mourir...
Mais sa lyre, longtemps solitaire et muette...
Il croit chanter encore, auprès de sa Julie...
Ovide, sur ces bords, gémissait désolé,
Mais il touche sa lyre et renaît consolé.
Art charmant ! ton pouvoir s'étend sur la mort même !
Le Poète au cercueil ravit l'objet qu'il aime ;
Young chante la mort et ne sent plus ses maux ;
Il converse avec elle, au milieu des tombeaux.
O surprise ! ses pleurs ont ranimé la cendre :
Il retrouve Narcisse, il embrasse Philandre,
Et Lucie, enlevée à ses regrets touchants,
Pour lui seul n'est point morte et revit dans ses chants.
Mais l'univers appelle, à des travaux plus vastes,
Celui qui, de l'histoire interrogeant les fastes,
Aux accents de son luth, avec sévérité,
Proclame les arrêts de la postérité.
Il honore ou flétrit, accuse ou divinise ;
A sa voix, la vertu triomphe ou s'éternise ;
Au tribunal du monde, il cite les pervers
Et condamne leurs noms à vivre dans ses vers :
La vertueuse horreur de sa muse irritée

Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée,
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.
Tantôt, armant son bras du fer de Melpomène,
Il réveille à nos yeux, sur la tragique scène,
Les forfaits endormis au fond des noirs tombeaux;
Tantôt, il peint des traits plus généreux, plus beaux,
Et, saisissant l'effet d'un contraste sublime,
Embellit la vertu de la laideur du crime.
Dieux! comme à ses tableaux, de moment en moment,
S'élève dans le cirque un doux frémissement!
O pouvoir du génie, il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine...
Tout s'émeut, à la voix des enfants du génie....
Le barde, le front ceint du chêne inspirateur,
Des guerriers de Morven allume la valeur,
Fait retentir Selma du signal des conquêtes,
Ramène les vainqueurs dans la salle des fêtes;
Et chante leurs exploits, et l'écho des déserts
Répète au loin leurs noms dans le vague des airs...
Alexandre, vainqueur...
Se plaint aux dieux jaloux qui l'ont frustré d'Homère.
Au seul nom d'un grand homme, un secret ascendant,
Jusque dans ses fureurs, dompte ce cœur ardent.
Thèbe a péri; la mort suit les pas d'Alexandre;
Cette vaste cité n'est qu'un monceau de cendre.
Dans l'effroyable amas de ses débris confus,
L'œil trompé cherche en vain Thèbe, Thèbe n'est plus.
Un seul toit est debout, un seul dans Thèbe entière;
C'est le toit où Pindare a fini sa carrière.
Alexandre épargna ces murs religieux,
Comme un temple autrefois habité par les dieux.
Muse, recueille-toi! Dis quel pouvoir céleste,
D'un peuple tout entier, changea le sort funeste.
Farouche conquérant, le superbe Amurat,
Suivi de la vengeance, entre aux murs de Bagdad.
Des flots de sang sont prêts à sceller sa puissance,
Et courbés sous le joug de son obéissance,
Vingt mille citoyens, dans leurs murs saccagés

Vont périr en un jour, à ses yeux égorgés...
« J'ai vaincu l'univers...
Suis-moi ; tu me verras, dans le jour qui s'apprête,
Faire de la vertu ma dernière conquête,
Triompher de moi-même, expier mes forfaits,
Et forcer ton génie à chanter mes bienfaits. »
Il ordonne...

L'INDÉPENDANCE
DE L'HOMME DE LETTRES

La première édition (*Paris, Capelle et Renaud*, 1806, in-4° de 14 pages) est, dans son ensemble, peu différente de la dernière. Il y a pourtant des variantes qui méritent d'être conservées.

Rien ne peut du génie enchaîner les élans :
Il aime à parcourir des régions nouvelles ;
Ce n'est point, pour ramper, qu'il a reçu des ailes.
Le vulgaire ne voit que par les yeux d'autrui ;
Le sage voit, observe et juge d'après lui ;
De l'austère équité, sa main tient la balance ;
Son esprit vigilant étudie en silence,
Apprend le cœur humain, cherche à le définir,
Et des maux du passé préserve l'avenir.
Seul au sein de la foule et dégagé d'entraves,
Il élève un front libre, au milieu des esclaves.
L'air impur des cités ne corrompt point ses mœurs ;
Étranger aux partis et sourd à leurs clameurs...
Il ne profane point la candeur de sa plume...
Rousseau, doué d'une âme indépendante et fière...
Foulant aux pieds les biens que le vulgaire adore,
Que leur préfère-t-il ? Un rayon de l'aurore.
Fier de s'appartenir, le mortel studieux
Des bois inspirateurs ami silencieux,
N'ira point, s'arrachant à ses loisirs utiles,
User son avenir en des cercles futiles....

L'ami des doux loisirs, dans l'humble solitude...
Comme il méprise alors tant de vils adversaires...
Quand des rivaux, jaloux de sa célébrité,
Cherchent à le couvrir de leur obscurité,
Il luit à nos regards, plus radieux encore.
Ainsi l'astre éternel que l'Orient adore,
Chassant des noirs brouillards l'amas séditieux,
Apparaît plus brillant et s'empare des cieux...
Des chagrins de la vie il recueille l'histoire
Et pour lui l'infortune est un pas vers la gloire...
Libre à la cour, soumis aux rois, mais sans bassesse,
Devant eux il s'incline et jamais ne s'abaisse;
Si le crime puissant veut contraindre sa voix
A chanter l'injustice et le mépris des lois,
Ferme et se reposant sur sa vertu rigide
Il oppose au pouvoir un silence intrépide,
D'un généreux transport son grand cœur animé,
Quel que soit l'oppresseur, protège l'opprimé...

L'INVENTION POÉTIQUE

La première édition (Paris, 1806, in-18), dont l'épigraphe est un vers de Virgile,

Est deus in nobis, agitante calescimus illo,

présente un si grand nombre de variantes, que le poème s'y montre tout différent de ce qu'il est devenu dans les éditions postérieures. On s'explique difficilement pourquoi l'auteur a cru devoir sacrifier tant de beaux vers.

Il est nuit : je suis seul, du silence entouré,
Et du besoin des vers je me sens dévoré.
Viens, talent créateur, noble enfant du génie!
Embrase de tes feux ma féconde insomnie.
Invention! ô toi, sans qui les plus beaux vers
Meurent, comme un vain son dans le vague des airs,

C'est pour te célébrer que ma bouche t'implore!
A ton signal, on vit tous les mondes éclore.
Tu vainquis le chaos, et tu créas les dieux.
Échappé du néant, l'Olympe radieux
Suspendit devant toi ses voûtes poétiques,
Ouvrit aux immortels l'azur de ses portiques.
Aux nombreux habitants du céleste séjour,
La fraîche Hébé versa le nectar et l'amour:
A ton pouvoir suprême, à ta douce imposture,
Jupiter dut sa foudre, et Vénus sa ceinture;
Et l'Amour, dont ta main a tissu le bandeau,
A ton flambeau magique alluma son flambeau.
Loin, du fils de Japet, la fable trop vantée!
Le génie inventeur fut le seul Prométhée.
Il acheva le monde, et le vers inspiré,
Sous ses brûlantes mains, devint le feu sacré.
Arrêtons nos regards aux champs de l'Ausonie,
Lieux charmants, lieux si chers à l'antique harmonie!
En ce riant climat, sous un ciel enchanté,
Tout parle de génie et d'immortalité;
A la voix des beaux-arts, tout s'y métamorphose:
Sous la sensible écorce une nymphe repose;
Ce murmure léger, qu'apporte le zéphyr,
D'une tendre naïade est peut-être un soupir.
De ces illusions s'empare le poète:
Des couleurs de la fable il nourrit sa palette,
Les dispose avec art, les fond, les assortit,
Et saisit ses pinceaux, quand un dieu l'avertit.
Que l'écrivain obscur servilement se traîne
Sur un aride sol, qu'il sillonne avec peine;
L'ami des doctes Sœurs, à leur voix enflammé,
Fait de larges moissons, au champ qu'il a semé
Et toujours créateur, même alors qu'il imite,
Du génie étonné recule la limite.
Homère, lève-toi! poète audacieux,
Vainqueur du temps jaloux et du sombre Zoïle,
Ton colosse est debout . . . . . .
La mort a dévoré tous ces chefs valeureux;
Ils ont vécu par toi, tu dois vivre par eux.

Qu'importent ses défauts, Aristarque sévère!
Respecte son sommeil, c'est le sommeil d'Homère.
D'un plus modeste éclat tu viens frapper mes yeux,
Toi, du chantre d'Hector émule harmonieux!
Ton langage est plus pur, ta lyre plus savante,
Et ta main embellit tout ce qu'Homère invente.
Mais, comme un vieil athlète, encor plein de vigueur,
Surpasse dans la lice un jeune et beau lutteur,
Homère t'a vaincu. . . . . .
. . . . . Son art est le génie.
Tel est de l'inventeur l'essor ambitieux:
Son sujet se déploie et grandit sous ses yeux.
Voyez l'ardent Milton, incorrect et sublime,
S'élancer dans les cieux ou rouler dans l'abîme...
Arioste, à son tour, sylphe heureux du Parnasse,
Ou glisse dans les airs, ou plane avec audace:
Du pays des erreurs fantastique habitant,
L'univers appartient à son vol inconstant.
Le chantre de Sion va, vient, d'une aile agile,
D'Homère au Camoens, d'Arioste à Virgile...
Peintre d'Adamastor, honneur sacré du Tage!
Parmi tant de rivaux, sois fier de ton partage:
La noble invention vint broyer tes couleurs,
Et pour la tendre Inès y mêla quelques pleurs.
Une plume exercée habilement rassemble
Des termes, qui, surpris et charmés d'être ensemble,
Fécondent la pensée, échauffent le discours.....
. . . . . .
N'imitez pas l'auteur dont la muse frivole
Nous décrit longuement une mouche qui vole,
Choisit un petit cadre, exquisse à petits traits,
Et, sans verve et sans goût, laissant dans ses portraits
L'aigle pour le pinson, le cèdre pour l'hysope,
Semble voir la nature avec un microscope.
En vain ce froid rimeur met tout Linnée en vers:
Ses éternels printemps sont d'éternels hivers;
Et tous ces lieux communs, pleins d'un ennui sonore,
Autant que son époux, ont fait vieillir l'Aurore.
Pour qui n'invente rien, point de postérité;

En imitant toujours, on n'est point imité.
Enfant des arts! choisis d'autres cieux, d'autres rives;
Cherche au fond du désert des scènes primitives;
Trouve, loin de Paris et loin de tes rivaux,
De nouvelles couleurs. . . . . .
Rends sa brûlante audace à ta verve glacée;
Sur le mont solitaire élève ta pensée;
Médite les tombeaux, et que ton souvenir
Puise dans le passé des vers pour l'avenir.
Sommes-nous exilés de l'épopée antique?
N'est-il plus de lauriers pour la muse héroïque!
Le Temps a-t-il rouillé le tragique poignard?...
Eh quoi! de Despréaux, votre âme abâtardie
Laisse encor sommeiller la cendre refroidie!
Que les crimes hideux, que les vices pervers
Allument dans vos mains la foudre des beaux vers!
Aux jours des grands exploits, vos lyres sont muettes.....

LE VOYAGEUR

La première édition de ce poème (*Paris, A. A. Renouard,* 1807, in-8°) offre quelques variantes qui méritent d'être recueillies, d'autant plus que la pièce n'a pas été sensiblement modifiée dans les éditions suivantes.

Gloire à l'homme inspiré, que la soif de connaître...
Les tranquilles honneurs, les trésors, l'amitié,
A ses projets hardis tout est sacrifié.
Les travaux, les dangers, son zèle les surmonte:
L'obstacle, il le combat; le trépas, il l'affronte.
Faut-il franchir les monts, faut-il dompter les flots?
Son intrépidité ne craint que le repos.
Voyez-vous ce Génois, l'œil attaché sur l'onde,
Reculer en espoir la limite du monde?
En vain, de rois en rois, huit ans, il court offrir
Cet univers caché, qu'il saura conquérir:
Il dévore, huit ans, le refus et l'outrage.

Mais l'auguste Isabelle accueille son courage...
Il part; tous les périls l'assiègent sur les eaux.
Quel bruit sourd et lointain!. . . . . .
Reprends ton noble titre, illustre conquérant!
Américl'usurpa, l'univers te le rend...
Mais il part; il revoit ces îles solitaires,
Dont sa main féconda les arides bruyères...
Non, tu ne mourras point, ô Cook! dieu tutélaire!
Tes bienfaits sont vivants au cœur de l'insulaire.....
Mais un infortuné, que nos cris gémissants
A l'Océan muet ont demandé quinze ans,
M'apparaît, à travers un voile auguste et sombre:
Est-ce toi, La Peyrouse?. . . . . .
Quels encens consacrés à ces noms immortels?.....
Par les mers séparés, sur les divers rivages...
L'étincelant tribut des eaux du Malabar.....
J'admire les travaux de la riche Angleterre,
Ses savants ateliers, ses pompeux arsenaux,
Ses ports, où le commerce ouvre tous ses canaux:
J'étudiai longtemps, aux rives de la Seine,
Les arts voluptueux de la moderne Athène.....
Des temples, des palais, qui semblaient éternels,
Il dispute au néant les débris solennels...
Voyez La Condamine, assidu voyageur,
De son illustre audace étonner l'Équateur;
Anquetil conquérir, sur l'indien rivage...
Voyez-les déposer, aux pieds de la science,
Le généreux flambeau de leur expérience.

L'AMOUR MATERNEL

La première édition (*De l'Imprimerie de Crapelet. Paris, Lefevre,* an XIII-1805, in-12) présente beaucoup de variantes, qui donnent à ce poème une physionomie toute différente nous avons seulement recueilli les plus intéressantes.

J'ai connu de l'amour les secrètes alarmes,
J'ai goûté ses plaisirs et savouré ses larmes;

De la sainte amitié, délice des mortels,
Ma main religieuse a paré les autels.
Mais l'amitié, l'amour et son brûlant délire
N'éveillèrent jamais les accords de ma lyre.
Sentiment maternel, chaîne de l'univers!
Mon cœur reconnaissant te consacre des vers;
Fais, du moins, que, soumis à ta douce influence,
Ils coulent aussi purs que les jeux de l'enfance;
Fais qu'une tendre mère, en lisant mes récits,
Sente rouler des pleurs dans ses yeux obscurcis,
Les repose un instant sur l'enfant qu'elle adore,
Suspende sa lecture et la reprenne encore.
De la bonté céleste un rayon éternel
Semble se réfléchir dans le cœur maternel,
Et la Divinité, nous offrant son image
Sous les traits d'une mère appelle notre hommage.
La Nature fit naître un plaisir d'un devoir;
La brute indifférente apprit à s'émouvoir;
L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère,
Sous leur férocité, cachent un cœur de mère.
Terrible en son amour, par de lugubres cris,
La lionne. . . . . .
Renonçant à ses jeux, l'amante de l'oiseau
Cherche dans le bocage un paisible rameau;
Son bec industrieux arrondit et décore...
Toi, qui, par les vertus, par l'aimable bonté,
Une seconde fois as reçu la beauté,
O femme! objet divin! d'un pur souffle animée...
Le Ciel t'impose en vain un long tribut de pleurs...
Malheureux le mortel, en naissant isolé,
Que le doux nom de fils n'a jamais consolé...
A l'aspect d'une mère et de ses fils joyeux,
Il gémit et des pleurs s'échappent de ses yeux;
Étrangère au bonheur, son âme intimidée
N'ose vers son printemps remonter en idée...
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Mais, après tant de maux, quand ce gage adoré
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Avec quelle douceur son oreille ravie.....

Sa mère le nourrit; elle est deux fois sa mère.
Quel est son désespoir, quand son sein desséché
Est avare d'un lait avec peine arraché!
Je t'interroge, ô toi dont une main savante
A confié l'histoire à la toile vivante[1]!
Tu regardes ton fils, il pleure, il va périr.....
Malheureuse! ton sein ne peut plus le nourrir!
Guidée, en ce moment, par un dieu tutelaire,
Une chèvre s'approche, et son lait salutaire
A la bouche enfantine offre un pur aliment:
La mère est immobile et sourit tristement;
Pensive, elle contemple avec un œil d'envie
La mamelle féconde où l'enfant boit la vie,
Si de ses premiers maux le tribut passager,
Au nourrisson débile, arrache un cri léger,
Une mère, l'effroi, le désespoir dans l'âme,
Voit déjà de ses jours se délier la trame.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil...
D'un utile entretien elle poursuit le cours,
Sans jamais se lasser, répond à ses discours,
L'applaudit doucement et doucement le blâme,
Cultive son esprit, fertilise son âme,
Et fait luire, à son œil encor faible et tremblant,
De la religion le flambeau consolant...
Il préfère à ses jeux ces passe-temps chéris,
Et, pour lui, le travail, du travail est le prix...
Enfin vient la journée où le grave aristarque,
D'un peuple turbulent flegmatique monarque,
Dépouillant de son front la vieille austérité...
Aussitôt qu'une douce et pénétrante flamme
De ses quinze printemps vient avertir son âme,
Ton silence attentif, par un adroit détour,
Demande à la pudeur le secret de l'amour.
Son secret! dans ton sein il coule avec des larmes;
Ta facile bonté sourit à ses alarmes,
L'éclaire lentement d'un timide flambeau

1. Le trait suivant forme le sujet d'un tableau estimé de la dernière Exposition au Muséum. *(Note de l'auteur.)*

Et sans le déchirer, soulève le bandeau.
Mais avec quels transports ta pieuse tendresse,
Aux vertus d'un époux confiant sa jeunesse,
Du feston nuptial ornera ses cheveux!
Il se lève, ce jour si tardif à tes vœux!
Déjà, pour l'annoncer, la cloche impatiente
Au loin fait retentir dans l'air sa voix bruyante;
Au sanctuaire antique, elle appelle ses pas;
C'est toi qui de l'épouse embellis les appas;
La parure importune est en vain préparée...
La voilà, cette enceinte, où jadis l'hyménée
Au père de ta fille unit ta destinée!...
L'autel, les deux époux, la main chère et propice,
Qui soutient sur leurs fronts le lin du sacrifice...
Tout semble révéler la présence d'un Dieu,
Mère, donne à ta fille un long baiser d'adieu!
Tu viens de recueillir, muette et sans haleine,
Ce mot unique et doux qu'elle prononce à peine,
Et les pleurs échappés à ton cœur maternel
Sont encore une offrande aux yeux de l'Éternel.
A ce tableau, vaincu par un charme suprême,
L'égoïste un moment s'est oublié lui-même:
De l'être indifférent le long calme est troublé,
De ses yeux toujours secs une larme a coulé!
Mais des plaisirs si doux, si purs, même à la ville,
Sont plus touchants encor dans un champêtre asile.
Greuze! que n'ai-je ici ton éloquent pinceau!
Oh! que de fois mes pleurs ont baigné ton tableau!
Ces enfants, à leur mère exprimant leur tendresse,
Briguent un doux baiser, un mot, une caresse:
L'un assiège son front, d'autres pressent sa main...
Mais leur père, à grands pas, arrive des forêts
Et laisse respirer les hôtes des guérets;
Il entre... Quelle image! et quel moment de fête!
Sur son arme appuyé, vers le seuil il s'arrête.....
Dans ses regards brillants l'allégresse pétille...
Un père toutefois, moins prompt à s'émouvoir,
Déguise son amour sous les traits du devoir;
Il étend sur ses fils sa longue prévoyance:

La mère sait aimer, c'est toute sa science.
J'en atteste un seul mot, par le cœur inspiré :
Une mère perdit son enfant adoré ;
Son pasteur vénérable, ému de ses alarmes ;
A ses gémissements vint mêler quelques larmes :
« Ranimez, ranimez ce courage abattu ;
Du pieux Abraham imitez la vertu,
Dieu demanda son fils et Dieu l'obtint d'un père...
— Dieu ne l'eût point, dit-elle, exigé d'une mère ! »
Entendez-vous la voix d'un père menaçant
Tonner contre son fils, à ses pieds gémissant ?
Son fils conjure en vain la foudre qui s'apprête ;
La malédiction va tomber sur sa tête.
Malheureux ! tu frémis !... Mais ta mère, à genoux,
Arrache ton pardon à l'âme d'un époux,
Et, par des pleurs d'amour éteignant ta colère,
Rend le père à son fils, rend le fils à son père !
Quand de nos passions le feu s'est amorti,
Pouvoir consolateur ! tu n'es que mieux senti.
Heureux qui, fatigué d'une longue tempête,
Sur le sein maternel peut reposer sa tête !
L'homme, quelques instants bercé par les amours,
Voit s'envoler bientôt le rêve des beaux jours.
Tôt ou tard il répète, abjurant sa chimère :
« On retrouve une amante et jamais une mère ! »
Éprouve-t-il du sort les coups injurieux,
Tout de l'adversité craint l'air contagieux.
Fatigué de ses cris, de sa plainte importune,
L'ami de son bonheur trahit son infortune ;
Une beauté perfide, avec un cœur d'airain,
Fuit et cherche l'amour sur un front plus serein.
Il ne conserve rien, que le jour qu'il déteste !...
Non, il n'a rien perdu, sa mère encor lui reste !
Par elle, de l'espoir prompt à se ressaisir,
Il verse encor des pleurs, mais des pleurs de plaisir.
Une mère embellit tous les temps, tous les âges ;
Elle a nos premiers vœux et nos premiers hommages.
Un souvenir, mêlé de plaisir et de deuil,
Ranime ce vieillard sur le bord du cercueil.

L'image d'une mère en son âme est empreinte;
Il répète son nom, d'une voix presque éteinte :
Ce nom revient toujours parmi ses longs récits.
Quelquefois, entouré des enfants de ses fils,
Sa main leur montre encor le toit héréditaire :
« Voyez-vous, leur dit-il, ce réduit solitaire?
Là ma mère vivait, ici fut mon berceau,
Près des lieux où bientôt s'ouvrira mon tombeau. »
Honneur à nos aïeux! Ces vieux et francs Gaulois
Fondaient sur les vertus l'édifice des lois.
Dans leur temple, brillaient, sur l'or du sanctuaire,
Ces mots divins : « Défends ta patrie et ta mère! »
Eh! n'admirons-nous pas, aux plus sauvages lieux,
Du maternel amour les monuments pieux?
Que des Canadiens j'aime l'usage antique!
Près du torrent, auprès du coteau romantique...
Triste, les yeux fixés sur l'aride bruyère,
La mère adresse au Ciel sa muette prière...
Frémis, Polymnestor! évoquant Némésis,
Aux mânes de son fils elle immole tes fils,
Et, du glaive vengeur armant sa main tremblante,
Arrache de ses yeux la prunelle sanglante.
Hécube! par le sang, sous ta main répandu,
Polydore est vengé, mais ne t'est point rendu.....
Ouvrons du peuple hébreu les sublimes annales...
Mais n'avons-nous de voix que la voix du passé?
Qu'un plus récent exemple, à nos yeux retracé,
Dise par quel pouvoir le maternel courage
D'un monstre des forêts sut étonner la rage!
Si l'art divin d'Apelle anime ce tableau,
Attestons que la lyre est la sœur du pinceau.
Près des murs de Florence, une coutume antique
Consacrait tous les ans une fête rustique.
Le peuple des hameaux, dans les champs d'alentour
Vient, en chœur, du printemps saluer le retour
Mille groupes joyeux précipitent leur danse,
Fidèles au plaisir plutôt qu'à la cadence...
Quand tout à coup un cri terrible et menaçant
Effraye au loin l'écho du bois retentissant.

Un lion, l'œil en feu, se présente à la vue;
Tout fuit... Dans ce désordre, une mère éperdue
Emporte son enfant. . . . . .
. . . . . Il est déjà sous la dent dévorante!
Elle le voit, frémit, reste pâle, mourante,
Immobile, les yeux fixes, les bras tendus...
Dans l'ardeur qui m'enflamme, oh! que de traits touchants,
Retenus par mon cœur, revivraient dans mes chants!
Que dis-je? Sans chercher d'étrangères images,
Les vertus de ma mère invoquent mes hommages:
Que ne puis-je, à mon gré, de l'aveu d'Apollon,
Confier à mes vers ses bienfaits et son nom!
Si le mien, ennobli de quelque renommée,
Vient retentir, un jour, dans votre âme charmée,
O ma mère! apportant ma palme à vos genoux,
Son éclat à mes yeux en paraîtra plus doux.
Je possédais un père, et son tendre suffrage
De ma naissante veine accueillait le présage.
De mes efforts longtemps il ne fut pas témoin...
O profond souvenir d'un temps déjà si loin!
Il fut le compagnon des jeux de mon enfance...
Hélas! aux premiers jours de mon adolescence,
Dans l'âge des plaisirs apprenant le malheur,
Je fis sur son tombeau l'essai de la douleur.
Lorsque dans le cercueil il fut prêt à descendre,
Mon nom fut le dernier que sa voix fit entendre,
Comme le dernier son d'un luth mélodieux :
Son âme doucement s'exhala vers les cieux.
O toi qu'après huit ans mon cœur encor regrette,
Toi dont la douce image embellit ma retraite,
O mon père! reçois le tribut de mes pleurs.
Vous, qui sous des cyprès semâtes quelques fleurs,
Mère tendre, c'est vous dont la main salutaire
Écarta de mon front ce voile funéraire.

. . . . . .

Vous, dont j'ai célébré les vertus, les plaisirs,
O mères! souriez au fruit de mes loisirs.
Ah! puissent mes crayons vous paraître fidèles!
Trop heureux ce tableau s'il plaît à ses modèles!

S'il échappe aux regards de la postérité,
Qu'il trouve dans vos cœurs son immortalité!

Millevoye, dans la seconde édition de son poème, publiée en 1807 sous la forme d'un almanach (*Paris, Lefuel*, sans date, in-16, figures gravées par Bovinet), y fit de grands changements et lui donna à peu près la forme qu'il a conservée depuis. Nous indiquerons cependant un petit nombre de variantes, que l'auteur crut devoir supprimer, lorsqu'il réimprima *l'Amour maternel*, en 1814, dans le second volume de ses *Poésies diverses*.

O maternel amour! charme de l'univers!...
Puisse une tendre mère, au berceau de son fils,
Pensive, quelquefois parcourir mes récits,
Et reposant ses yeux sur l'enfant qu'elle adore,
Suspendre sa lecture et la reprendre encore!
Toi, qui, dans les vertus, dans l'aimable bonté,
Une seconde fois y reçus la beauté!
O femme! . . . . . .
Mot sublime, qui mieux que les plus doctes chants
Peint le cœur maternel et ses transports touchants!..
Il échappe à l'enfance et la voix des destins
Le réclame et l'appelle en des climats lointains...
Mais avec quels transports ta soigneuse tendresse...
Des festons de l'hymen ornera ses cheveux!
Déjà du haut des airs la cloche matinale,
Joyeuse, annonce au loin la pompe nuptiale.
C'est toi, dont l'œil préside à ces tendres apprêts:
C'est toi qui de l'épouse embellis les attraits...
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu;
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche, avec lenteur, de l'étroit mausolée...
Tout à coup, ô terreur! un formidable accent
Perce la profondeur du bois retentissant...
Sentiment maternel! soumise à ton pouvoir,
Ainsi la brute même apprend à s'émouvoir.
L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère,
Sous leur férocité, cachent un cœur de mère...

Dans toute la nature, oh! que d'objets touchants,
Recueillis par mon cœur, embelliraient mes chants!...
O toi, qu'après dix ans mon cœur encor regrette,
Toi dont le doux fantôme habite ma retraite,
O mon père, reçois ce tribut d'un long deuil,
Qu'un fils religieux apporte à ton cercueil!
Et toi, ma mère, et toi, dont la main tutélaire...

NOTES

LES PLAISIRS DU POÈTE[1]

Page 97, vers 9. — C'est surtout au Poète qu'est réservé l'avantage de tout voir, de tout sentir; il porte partout un œil observateur. Dans les champs, il se pénètre plus vivement des beautés de la nature, et y puise ses couleurs. Dans la société, attentif, il fait son profit des vices ou des ridicules qui l'environnent.

L'auteur avait essayé, dans un autre morceau, de peindre cette situation d'un Poète jeté quelques instants dans le tourbillon du grand monde :

Étonné d'être seul dans des cercles nombreux,
Son œil autour de lui ne voit qu'un vide affreux;
Nouveau Potavéri, quelquefois il s'écrie :
« Rendez-moi mes plaisirs, rendez-moi ma patrie! »
Ces frivoles causeurs qui distillent l'ennui,
Ces usages, ce ton, tout est nouveau pour lui.
C'est ainsi qu'éloigné des lieux qui l'ont vu naître,
L'étranger vainement cherche à se reconnaître,
Écoute sans entendre, et s'aperçoit, surpris,
Qu'il ne sait pas encor la langue du pays.
Mais si le vrai Poète ignore ce langage,
Qui fait l'esprit du sot et le mépris du sage,
Il sait d'un œil habile observer les travers,
Il sait mettre à profit les contrastes divers.
Dieux! quel est son bonheur, s'il peut, après Molière,
Saisir les traits hardis d'un nouveau caractère!

1. Ces notes correspondent au texte de la première édition, que nous avons reproduit presque en entier dans les Variantes. Voy. ci-dessus, pag. 97-103.

Avec moins de transports, un heureux nautonier,
Dans une île inconnue, aborde le premier. »

Enrichi de ces observations, il revient les mûrir dans la solitude ou dans le commerce des sages.

Il recherche surtout ces entretiens utiles,
Qui, délassant l'esprit, alimentent le cœur;
Alors son œil s'anime, il sort de sa langueur,
Il parle avec transports. Sa chaude véhémence
Le possède, l'entraîne, et fait son éloquence.
N'argumentant jamais, persuadant toujours,
Le feu de ses écrits passe dans ses discours,
Et le cercle ravi se presse pour l'entendre.

Page 97, vers 18. — On ne sera sans doute pas fâché de retrouver ici, à ce sujet, un fragment d'un morceau intitulé : *La Campagne et les Vers,* par Collin Harleville, qui a peint avec de si douces couleurs les goûts purs de son âme :

Combien d'illustres noms honorent la campagne!
Oui, c'est là qu'ont écrit Buffon, Rousseau, Montagne,
Vrais poètes par l'âme; oui, nous devons aux champs
La prose la plus tendre et les plus nobles chants.
Ceux même à qui la ville était si nécessaire,
Molière, et des rimeurs le Critique sévère,
De leur siècle, à Paris, observant les travers,
Dans leurs jardins d'Auteuil allaient chercher des vers.
Ces profonds écrivains, ces poètes sublimes,
Amour sacré des champs, c'est toi qui les animes!
Le chantre d'Ilion peignit un vrai jardin,
Celui qui retraça les berceaux de l'Éden,
Celui qui de pasteurs entourait Herminie,
Tous ceux qui dans leur âme ont puisé leur génie,
Vivaient dans la retraite, ou de loin l'adoraient.

Page 98, vers 4. — On a sans doute éprouvé plus d'une fois la sensation dont l'auteur a voulu donner l'idée. Pendant le calme d'un beau soir, rien ne porte davantage aux rêveries douces et mélancoliques, que ces sortes de

chants. Les voix des jeunes paysannes, ces longues romances de chevalerie, la naïveté des paroles, jusqu'à la monotonie des airs, tout cela enfin a quelque chose qui va droit à l'âme.

Page 98, vers 23. — Ce morceau, s'il n'a d'autre mérite, a du moins celui de rappeler une charmante pièce de vers de Voltaire, l'Apologie de la Fable; le fond de l'idée est le même. Voltaire, à son tour, l'a empruntée à Boileau. Tout le monde connaît ce beau passage de *l'Art poétique :*

Chaque vertu devient une divinité,
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible, aux yeux des matelots,
C'est Neptune en fureur qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Etc.

Page 99, vers 13. — On observera peut-être que ce groupe est inférieur pour l'exécution à ceux dont on vient de parler; mais n'est-ce rien, pour un poète, qu'un sujet qui lui retrace à la fois la piété filiale d'un héros et les beaux vers de Virgile?

Page 99, vers 33. — En rendant justice à Gluck, l'auteur regrette de n'avoir pu placer à ses côtés les noms de Sacchini et de Piccini, dont les talents font encore chaque jour nos plaisirs et notre admiration.

Page 99, vers 39. — Contre l'ordinaire, le principal mérite n'est pas ici du côté du musicien, dont le génie était sans cesse soutenu par celui du Poète, qui a si bien peint les remords d'Oreste, et a conservé à son ouvrage l'empreinte de la noble et touchante simplicité grecque.

Page 100, vers 12. — Tout le monde ne conviendra pas encore de la vérité de ce vers, comme l'a dit autre part l'auteur de cet ouvrage :

Ce savant au cœur sec, ce pesant géomètre,
En se laissant toucher, craint de se compromettre,
Examine, raisonne, au lieu de s'amuser,
Et, jusqu'à ses plaisirs, veut tout analyser.
Mais le feu du Poète à ces froideurs s'oppose :
Il jouit de l'effet sans rechercher la cause,
A l'attendrissement il cède sans effort;
Quand le cœur a raison, l'esprit n'a jamais tort.

Cela n'est pas prouvé, dira-t-il encore. L'idée de ce vers peut ne pas paraître vraie à un géomètre, mais elle peut le paraître à un Poète.

Page 100, vers 24. — Legouvé, dans son charmant poème du *Mérite des Femmes,* a un morceau à peu près semblable, avec la différence qui existe entre les deux talents. Nous transcrivons ici ce morceau plein de grâce, moins, comme on pense bien, pour établir un parallèle, que pour remettre une peinture aimable sous les yeux du lecteur, persuadés qu'il nous en saura bon gré.

Aux sons harmonieux d'une harpe docile,
Chloris a marié sa voix pure et facile.
L'œil tantôt sur Chloris, tantôt sur l'instrument,
Chacun goûte à longs traits ce double enchantement.
Ses accords ont cessé : son maître la remplace;
Il a plus de science, a-t-il autant de grâce?
Il enfante des sons plus pressés, plus hardis;
Mais offre-t-il ces bras, par l'Amour arrondis,
Qui, s'étendant autour de la harpe savante,
L'enlacent mollement de leur chaîne vivante?
Offre-t-il la rougeur, le timide embarras,
Qui d'un front virginal relèvent les appas?
Plaît-il enfin à l'œil, comme il séduit l'oreille?...
Un Poète, a-t-on dit, ne languit, ne soupire
Que pour un vain fantôme, enfant de son délire.

Page 100, vers 38. — Piron fait dire à son Métromane :

En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresserait d'ici-bas son télescope en vain ;
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence : . .
L'illusion nous frappe autant que l'existence ;
Et par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi, le fantastique a droit à notre hommage,
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

Et plus loin.

. . . Je l'aimais avec autant de volupté,
Que le vulgaire en trouve à la réalité :
La réalité même est moins satisfaisante ;
Sous une même forme elle se représente,
Mais une Iris en l'air en prend mille, en un jour.

Tout en admirant le génie et la verve de l'auteur de *la Métromanie*, nous osons entreprendre de le réfuter. Lui-même, d'ailleurs, ne dit-il pas aussi dans la belle pièce que nous citons :

L'âme du vrai Poète est prompte à s'enflammer,
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

Et certes, ce n'est pas bien aimer, que de n'être épris que d'une chimère.

De l'amour seulement nous sommes amoureux,

est un vers charmant ; mais il est bien permis à un Poète, surtout à un Poète de dix-huit ans, d'en contester la véracité.

Page 101, vers 25. — Ce n'est point une illusion poétique. La femme, j'entends celle dont une éducation soignée a secondé le goût naturel, possède à un degré

éminent le tact nécessaire pour juger un ouvrage de littérature. Les beautés la touchent davantage; elle s'aperçoit mieux des défauts; c'est elle qui sait trouver à propos

L'endroit que l'on sent faible et qu'on veut se cacher.

(BOILEAU.)

Si elle vous a dit : « Ceci pourra déplaire »; croyez-la, corrigez la faute, ou le public pourra vous en avertir, avec plus d'autorité et beaucoup moins de douceur.

Page 103, vers 12. — C'est surtout, sous le rapport de l'illusion, que l'auteur a voulu peindre les plaisirs du Poète : ceux qu'elle donne sont les seuls incontestables. Si l'on n'avait eu en vue que le tableau des avantages réels procurés par la poésie, il aurait fallu parler aussi des dégoûts dont elle nous abreuve quelquefois. L'auteur l'avait d'abord entrepris; mais on lui a fait apercevoir que ces peintures sortaient du ton adopté dans le reste de l'ouvrage; ce qui l'a déterminé à les retrancher.

LE VOYAGEUR

Page 67 vers 19. — Le vaisseau de Cook n'était point armé; mais la France avait ordonné qu'on le respectât sur toutes les mers. Cet ordre fait autant d'honneur à notre nation, qu'au voyageur célèbre qui l'a su mériter.

Page 68, vers 7. — Dans un voyage de trois cent dix-huit jours, parcourant tous les climats, depuis le 52e degré de latitude nord jusqu'au 71e de latitude méridionale, Cook ne perdit qu'un seul homme, de maladie, sur cent dix-huit qui composaient son équipage, preuve évidente de l'activité de ses soins et des moyens conservateurs, qu'il ne cessait d'employer, moyens négligés ou ignorés avant lui.

Page 68, vers 17. — Il s'agissait de découvrir un passage aux Indes orientales, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, et de savoir si le passage du Nord dans la mer Pacifique était praticable. L'Angleterre avait depuis longtemps conçu ce projet : il était réservé à Cook de l'exécuter. Lord Sandwich réunit, un jour, chez lui, les capitaines Cook, Hugues Palliser et Stephans, et leur communiqua cette grande idée. Cook, exalté par l'importance de l'entreprise, déclara tout à coup qu'il se chargeait de la diriger. Sa proposition fut accueillie avec transport. Lord Sandwich en fit part au roi, et le 10 février 1776, Cook fut nommé chef de l'expédition.

Page 68, vers 27. — Cook parcourut l'océan Pacifique à travers cette chaîne d'îles qu'il avait déjà visitées. Il s'arrêta, quelque temps, à Otaïti.

Page 69, vers 15. — La Peyrouse partit, au mois d'août 1786, avec les vaisseaux *l'Astrolabe* et *la Boussole,* pour continuer les découvertes du capitaine Cook et en faire de nouvelles. De l'île de Pâques et de la côte nord-ouest de l'Amérique, il s'avança vers les latitudes septentrionales, où il fut arrêté par les glaces. Le 1^er^ octobre 1787, il s'embarqua pour aller visiter les îles du Japon, opération difficile et périlleuse que ses prédécesseurs n'avaient osé tenter. Après avoir parcouru la terre des Arsacides et celle de Courville, il se rendit à Botany-Bay, où les Anglais avaient fondé une colonie. Ce fut la dernière course connue de ce célèbre et malheureux navigateur, dont on n'a reçu depuis aucune nouvelle. Les voyages faits à sa recherche furent tous infructueux. L'apparition que je suppose n'est malheureusement qu'une fiction poétique : nos regrets ne sont que trop fondés, et le doute est devenu pour nous une cruelle certitude.

Page 70, vers 20. — Pierre le Grand fut reçu à Paris avec une grâce particulière. Tous les arts s'empressèrent à lui rendre hommage. Il visitait, un jour, l'établissement de la Monnaie; on frappa sur-le-champ une médaille,

qu'on laissa tomber à ses pieds; il la ramassa et jouit d'une agréable surprise, en s'y voyant parfaitement gravé, avec ces mots: *A Pierre le Grand.* Ces mots seuls auraient suffi à son éloge; mais le revers de la médaille représentait une Renommée, autour de laquelle on lisait cette inscription: *Vires acquirit eundo;* allusion juste et délicate, digne de la nation la plus aimable et la plus polie.

Page 70, vers 24. — Tout le monde sait que le czar se fit enrôler parmi les charpentiers de la Compagnie des Indes et vécut dans les chantiers de *Sardam* ou *Saardam,* sous le modeste nom de *baas Petter, maître Pierre.* Les habitants de ce village mémorable conservent religieusement le souvenir du czar et prient tous les voyageurs, qui viennent les visiter, d'inscrire leur nom sur un livre consacré à la mémoire du grand homme.

Page 72, vers 1. — J'ai résisté au désir de consigner dans mon ouvrage le nom de quelques voyageurs vivants, dont les utiles découvertes ont agrandi le domaine de la science. Je laisse à mes lecteurs le soin de réparer cette omission.

L'AMOUR MATERNEL

Page 82, vers 20. — On se rappelle le beau morceau de Racine fils sur le nid de l'hirondelle.

O toi, qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid, qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux, pour eux, aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton, que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant, dans la campagne,

Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne :
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe de son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons, un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens;
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive, tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps, par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés!

Ces derniers vers ont sans doute fait répandre des larmes à plus d'un proscrit.

Page 82, vers 10. — Il semble que l'on s'attache davantage à ceux pour qui l'on a beaucoup souffert. Ce sentiment, généralement vrai, l'est surtout pour une mère. Avec combien d'entraînement et de charme l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* en met la preuve en action, lorsqu'il nous représente Julie mourant pour son fils, et le préférant encore à tous ses autres enfants! Elle s'est élancée au milieu des eaux pour en retirer son jeune Marcellin. Écoutez Rousseau lui-même :

« Elle resta longtemps sans connaissance; à peine l'eut-elle reprise, qu'elle demanda son fils. Avec quels transports elle l'embrassa!... A peine le vit-elle marcher et répondre à ses caresses, qu'elle devint tout à fait tranquille, et consentit à prendre un peu de repos ; son

sommeil fut court, et comme le médecin n'arriva point encore, en l'attendant elle nous fit asseoir autour de son lit..... Elle nous parla de ses enfants, des soins assidus qu'exigeait auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avait prise, et du danger de la négliger un moment... « Ce qui m'effraya tout à fait (c'est M. de Wolmar qui parle), ce fut de voir qu'elle entrait pour Henriette dans un plus grand détail encore. Elle s'était bornée à ce qui regardait la première enfance de ses fils, comme se déchargeant, sur un autre, du soin de leur jeunesse; pour sa fille, elle embrassa tous les temps, sentant bien que personne ne suppléerait sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui avait fait faire. Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes personnes et sur les devoirs des mères, mêlées de fréquents retours sur elle-même, ne pouvaient manquer de jeter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animait trop... Pour Julie, je remarquai que les larmes lui roulaient dans les yeux, mais qu'elle n'osait pleurer, de peur de nous alarmer davantage. Aussitôt je me dis : Elle se voit morte..... ! »

Quel tableau que celui d'une mère au lit de mort, s'oubliant elle-même, et s'occupant encore du bonheur de ses enfants, que bientôt elle ne verra plus! Achevons, et baignons de larmes la fin de cette lettre, admirable dans sa douloureuse simplicité.

« On amène les enfants. Alors il ne fut plus question que d'eux, et vous pouvez juger si, se sentant prête à les quitter, ses caresses furent tièdes et modérées! J'observai même qu'elle revenait plus souvent, et avec des étreintes encore plus ardentes, à celui qui lui coûtait la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

« Tous ces embrassements, ces soupirs, ces transports étaient des mystères pour ces pauvres enfants. Ils l'aimaient tendrement, mais c'était la tendresse de leur âge; ils ne comprenaient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses regrets de ne les voir plus; ils nous voyaient tristes, et ils pleuraient : ils n'en savaient pas davantage... La seule Henriette, un peu plus âgée, et d'un sexe où le sentiment et les lumières se déve-

loppent plus tôt, paraissait troublée et alarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on voyait toujours levée avant ses enfants. Je me souviens qu'à ce propos, Julie fit une réflexion, tout à fait dans son caractère, sur l'imbécile vanité de Vespasien, qui resta couché tandis qu'il pouvait agir, et se leva lorsqu'il ne put plus rien faire : « Je ne sais pas, dit-elle, s'il faut qu'un empereur meure debout, mais je sais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que pour mourir. »

On me pardonnera cette longue citation, qui n'est pas peut-être déplacée dans les notes d'un poëme sur l'amour maternel. Les meilleurs raisonnements vaudraient-ils un seul trait de ce touchant récit?

Page 83, vers 18. — Ce tableau de Greuze, comme les autres conceptions de ce peintre, est profondément dramatique. On ne peut lui opposer qu'un morceau charmant de M. de Parny, intitulé *le Réveil d'une mère,* où l'on reconnaît la touche aimable du chantre d'Éléonore.

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraîchi ses sens.
Elle sourit, et nomme ses enfants :
Adèle accourt, de son frère suivie.
Tous deux, du lit, assiègent le chevet;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leurs jeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors, d'une main caressante,
Contre son sein les presse tour à tour,
Et de son cœur la voix reconnaissante
Bénit le ciel, et rend grâce à l'amour;
Non cet amour, que le caprice allume;
Ce fol amour qui, par un doux poison,
Enivre l'âme et trouble la raison,
Et dont le miel est suivi d'amertume :
Mais ce penchant, par l'estime épuré,
Qui ne connaît ni transport ni délire,
Qui sur le cœur exerce un juste empire,
Et donne seul un bonheur assuré.
Bientôt Adèle, au travail occupée,

Orne avec soin sa docile poupée ;
Sur ses devoirs lui fait un long discours,
L'écoute ensuite ; et répondant toujours
A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne
Tous les avis qu'elle-même a reçus,
En ajoutant : « Surtout, ne mentez plus ! »
Un bruit soudain la trouble et l'intimide.
Son jeune frère, écuyer intrépide,
Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon,
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur,
L'étonnement se mêle à la tendresse.
Du cavalier elle admire l'adresse ;
Et sa raison condamne, avec douceur,
Ce jeu nouveau, qui peut être funeste.
Vaine leçon ! il rit de sa frayeur ;
Des pieds, des mains, de la voix et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
Mais le tambour au loin s'est fait entendre ;
D'un cri de joie il ne peut se défendre.
Il voit passer les poudreux escadrons ;
De la trompette et des aigres clairons
Le son guerrier l'anime ; il veut descendre,
Il veut combattre ; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond, surmonté d'un panache,
Couvre à demi son front plus enflammé ;
A son côté fièrement il attache
Le buis paisible, en sabre transformé.
Il va partir : mais Adèle tremblante,
Courant à lui, le retient dans ses bras,
Verse des pleurs, et ne lui permet pas
De se ranger sous l'enseigne flottante.
De l'amitié le langage touchant
Fléchit enfin ce courage rebelle :
Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,
Et, pour lui plaire, il redevient enfant.
A tous leurs jeux Céline est attentive,
Et lit déjà, dans leur âme naïve,
Les passions, les goûts et le destin
Que leur réserve un avenir lointain.

Page 83, vers 28. — Greuze a su faire contraster, avec une vérité frappante, la tendresse expansive de la mère avec la joie tranquille du père. Il ne laisse échapper aucune démonstration, il reste immobile, se tait; mais combien parle ce silence! Cette idée rappelle la belle image de Virgile :

Tacitum pertentant gaudia pectus.

Page 84, vers 2. — L'éloquent Rousseau a dit dans son *Émile :*

« Les lois, toujours si occupées des biens et si peu des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix et non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux mères. Cependant leur état est plus dur que celui des pères; leurs devoirs sont plus pénibles; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour leurs enfants. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son père peut, en quelque sorte, être excusé; mais si, dans quelque occasion que ce fût, un enfant était assez dénaturé pour manquer à sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années, s'est oubliée pour ne s'occuper que de lui, on devrait se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour. »

Page 84, vers 18. — Le sujet de mon poëme rentre nécessairement dans celui du *Mérite des Femmes.* Je ne dois pas désirer les rapprochements; mais je ne m'interdirai pourtant point le plaisir de citer un morceau, plein de charme, où M. Legouvé peint les douleurs de l'enfantement, et les premiers soins d'une mère :

. . . . . Avec notre existence,
De la femme pour nous le dévoûment commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux,
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel longtemps évanouie,

Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! Dort-il? attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même, d'un fils, ne peut la détacher;
Son oreille, de l'ombre, écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit, rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il? son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême!
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même;
Et se montre, aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux, est sa beauté première.
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits :
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau, qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de ce fils mourant, elle veille assidue.
Mais le poison s'étend et menace sa vue :
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout. Isaure est déjà prête :
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
D'une lèvre obstinée elle presse ces yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux,
Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
Une seconde fois lui donne la lumière.
Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?
Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins.
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie :
Et comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux, dans leur premier essor,

Exercent près du nid leur aile faible encor;
Doucement soutenu par ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle, dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas;
Elle suit la lenteur de sa marche timide;
Elle fut sa nourrice : elle devient son guide.
Elle devient son maître, au moment où sa voix
Bégaye à peine un nom qu'il entendit cent fois;
MA MÈRE est le premier, qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaye à lire;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant, pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence;
Leur dureté punit sa moindre négligence;
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments?
Quel appui cherche-t-il contre les châtiments?
Sa mère! Elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance;
Et, sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne des hochets qui les font oublier.
Le rire dans l'enfance est toujours près des larmes.

Il était réservé à l'âme profonde et mélancolique de l'auteur d'*Œdipe chez Admète,* de célébrer, dans cette même pièce, les droits sacrés qu'une mère a sur nous :

Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère?
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
La première leçon de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes;
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
Sous les plus douces lois nous croissons près de vous,
Et c'est dès le berceau que vous régnez sur nous.

Nous devons aussi à l'auteur des *Étude de la Nature,* et de *Paul et Virginie* plusieurs morceaux sur les soins d'une mère; ils portent l'empreinte du charme rêveur qui caractérise les ouvrages de cet écrivain.

Plusieurs femmes ont célébré les douceurs de la maternité, avec toutes la grâce de leur sexe. On lit dans

les poésies de Clotilde de Surville quelques pièces adressées à son enfant : elles respirent la sensibilité la plus douce et la plus naïve. L'illustre Sévigné fait parler à l'amour maternel un langage tout à la fois ingénieux et tendre. L'amour lui-même n'a rien de plus passionné que quelques-unes de ces lettres qu'elle écrivait à sa fille, et que sans le savoir elle adressait à la postérité.

Page 84, vers 22. — On n'a qu'à se retracer le magnifique tableau de Rubens, connu sous le nom des *Couches de Médicis*. Le peintre a su fondre dans ses traits l'expression de la joie et celle de la douleur.

Page 84, vers 24. — Bonnes mères ! vous ne vous plaindrez pas si je cite fréquemment Rousseau. Il est digne de vous parler ; vous êtes dignes de l'entendre. Vous lui devez le bonheur de vos enfants. C'est lui qui s'est élevé, avec une vertueuse énergie, contre l'usage funeste du maillot. C'était peu de rendre à l'enfance sa liberté, il lui rendit le sein d'une mère. « Le devoir des mères n'est pas douteux, s'écrie-t-il ; mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfants d'être nourris de leur lait ou d'un autre. L'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mère que de sa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes même, pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse ; mais la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre, au lieu du sien, est une mauvaise mère ; comment sera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement ; il faudra que l'habitude change la nature ; et l'enfant, mal soigné, aura le temps de périr cent fois, avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mère.

« De cet avantage même résulte un inconvénient, qui, seul devrait ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre : c'est celui de partager le droit de mère, ou plutôt de l'aliéner ; de voir son enfant aimer une autre femme, autant et plus qu'elle ; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce, et que celle qu'il a pour sa mère

adoptive est un devoir : car, où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas trouver l'attachement d'un fils?

« Au bout de quelques années, ajoute-t-il, l'enfant ne voit plus sa nourrice, il ne la connaît plus. La mère qui croit se substituer à elle et réparer sa négligence par sa cruauté, se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude ; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait. Ceci tient à plus de choses qu'on ne pense. Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs? Commencez par les mères, vous serez étonnés des changements que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation ; tout l'ordre moral s'altère ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mère dont on ne voit point les enfants ; il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfants, ni frères, ni sœurs; tous se connaissent à peine : comment s'aimeraient-ils? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

« Mais que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs : l'État va se repeupler. Ce premier point, ce point seul va tout réunir. »

« Y a-t-il au monde, dit encore Jean-Jacques dans une lettre écrite à d'Alembert, un spectacle aussi touchant, aussi respectable, que celui d'une mère de famille, entourée de ses enfants, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, et gouvernant sagement sa maison? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme ; c'est là qu'elle impose vraiment du respect, et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. »

J'avais tenté d'exprimer les regrets d'une mère à qui

la nature refuse la faculté de nourrir son enfant; ce morceau m'a semblé ralentir la marche du poëme.

Mais, en supprimant les vers que m'avait inspirés un intéressant tableau de Mlle Lorimier, je ne veux cependant pas me frustrer du plaisir de rendre hommage au talent de cette jeune artiste.

Page 85, vers 30. — Un jour de distribution des prix est une époque mémorable pour le jeune âge, et qu'on ne se rappelle pas sans plaisir dans l'âge avancé.

« Je n'ai eu que deux beaux jours dans ma vie, disait un général célèbre; celui de ma première victoire et celui de mon premier prix au collége. » On se souvient qu'Épaminondas rendait grâce aux dieux qui lui avaient laissé son père et sa mère pour témoins de ses premiers triomphes.

Page 86, vers 12. — Une femme reçoit en naissant l'instinct de la maternité. Elle en mêle déjà l'image à ses jeux. L'auteur du joli poëme des *Jeux de l'Enfance*, M. Raboteau, n'a pas négligé cette peinture douce et riante. Voici le morceau où il parle d'une jeune fille. :

Près de sa bonne, à ses genoux assise,
Venez la voir, de ses adroites mains,
Placer déjà des pompons enfantins
Sur ce jouet, dont l'étoffe déguise
Aux yeux trompés les ressorts incertains.
Dans ce carton, dans ce joli visage
Que le pinceau vernit et colora,
L'aimable Rose a trouvé son image...
C'en est assez; elle l'embellira,
Et de l'instinct c'est le premier ouvrage.
A ces cheveux elle enlace des fleurs;
Un nœud galant décore cette tresse;
Elle lutine, elle gronde et caresse
L'objet muet de tant de soins flatteurs.
Elle folâtre, et redevient sévère;
Et ces leçons qu'elle ose répéter,
Fidèle écho des leçons d'une mère,
Prouvent qu'au moins on sut les écouter.

Page 86, vers 30. — L'appareil imposant des cérémonies religieuses est une source intarissable d'impressions profondes et de couleurs poétiques ; on connaît ces vers de M. de Fontanes, que La Harpe a signalés comme vingt des plus beaux vers de la langue française :

O moment solennel! Ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques;
Ses vieux murs, son jour sombre, et ces vitraux gothiques;
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel;
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux;
L'invisible union de la terre et des cieux...
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin
Aux pieds de Jehovah, chante l'hymne sans fin...

Page 87, vers 14. — J'avais voulu représenter le pouvoir d'une mère dans toutes les époques de la vie ; mais j'ai sacrifié à la régularité du plan ce morceau, dont la fin appartenait plutôt à l'amour filial qu'à l'amour maternel.

On aime, en effet, à voir les grands hommes payer au sentiment filial un tribut de respect et d'émotion.

On est tenté de pardonner au fils d'Olympias la cruauté du meurtrier de Callisthènes. Antipater reprochait un jour à Alexandre ses déférences pour sa mère. « On se plaint, on murmure, lui disait-il ; chaque jour une lettre envoyée secrètement vient vous avertir de votre faiblesse. — Ami, répondait le héros, mille lettres comme celles-là seraient toutes effacées par une seule larme de ma mère. »

Voici ce qu'Alexandre, touchant à sa dernière heure, écrivit à Olympias :

« Alexandre, qui était hier le maître de toute la terre,

et qui aujourd'hui va être enfermé dans ses entrailles ; à Olympias, la plus tendre des mères, qu'il a si peu vue, et qu'il ne reverra jamais, salut !

« Mes ancêtres m'ont frayé le chemin où je suis, et je vais le frayer à ceux qui viendront après moi ; vous-même, mère infortunée, vous marchez sur mes pas ; il en est des hommes ce qu'il en est des jours : ils se succèdent rapidement les uns aux autres, et vont se perdre dans l'abîme de l'éternité. Ne vous laissez donc pas séduire par les attraits de ce monde trompeur ; plus ses faveurs sont grandes, moins elles sont durables. La fin tragique du roi Philippe, mon père, en est un exemple bien frappant : ses triomphes, vos vœux, votre amour, rien n'a pu le soustraire au coup mortel qui vous l'a enlevé ; et quoique je meure dans la force de l'âge, il n'a pu me survivre. Supportez ma perte avec courage, et ne laissez pas échapper des larmes également indignes de vous et de moi : passez dans la retraite les jours qui vous restent à couler ; ou si la solitude vous effraye, n'admettez dans votre compagnie que ceux qui n'auront point ressenti les épreuves de l'adversité : leur petit nombre (si cependant il est quelqu'un sur la terre constamment heureux !) sera pour vous un motif de consolation.

« Quant à moi, je pars ; les lieux qui m'attendent m'offrent une tranquillité que je n'ai pu goûter ici-bas. Au nom des tendres liens qui nous unissent, ne vous laissez pas abattre par le chagrin ; c'est la dernière preuve qu'exige de votre amour un fils respectueux. Puisse cette lettre, que je date du dernier jour de ce monde et du premier de l'autre, adoucir vos peines et soulager vos maux ! Je le désire et je m'en flatte ; ne trompez pas un espoir si consolant pour moi, et ne contristez point mon âme par une douleur immodérée. Adieu. »

On sait de quels regrets Sertorius honora le tombeau de sa mère.

Mais quel plus noble exemple du pouvoir maternel sur le cœur le plus inflexible, que le trait si souvent cité de *Véturie et Coriolan* ? J'avais essayé de donner à ce récit la forme dramatique ; mais j'ai craint qu'un

dialogue ne parût déplacé dans un poème. Voici ce morceau :

Tout tremble au Capitole, et du bras d'un seul homme
Dépend ou le salut ou la perte de Rome.
Son sort, ô Véturie! est remis en tes mains.
Elle implore d'un fils la grâce des Romains...
« Les Romains m'ont banni. — Mais Rome t'a vu naître.
— Ils sont ingrats. — Mon fils, toi-même veux-tu l'être?
Dans ses murs suppliants crains-tu de revenir?
— J'y reviendrai, terrible, armé pour les punir.
— Ta patrie... — Est l'exil. Rome m'est étrangère;
Je n'ai plus de pays... — Tu n'as donc plus de mère?
Donne ce glaive... — O ciel! arrêtez... — Tu frémis!
— Ma mère!... — Tu t'émeus!... Sois Romain. — Je suis fils.
Vous l'emportez... Mais, toi, Rome, n'en sois pas vaine :
Il fallait tant d'amour, pour vaincre tant de haine!

Un exemple plus imposant encore, c'est celui des Sabines; voici le tableau du poète, qui ne peut être comparé qu'à celui du peintre pour la chaleur et le mouvement. Il est tiré de l'*Épître à Vien,* par le respectable Ducis.

Au pied du Capitole, entre ces deux armées,
D'une égale fureur au combat animées,
Quand déjà le sang coule, et fait fumer les mains
Des Sabins indignés, des perfides Romains,
Je vois, je vois courir les Sabines troublées,
Leurs enfants sur leur sein, pâles, échevelées :
« Arrêtez-vous, cruels! ou, de vos bras sanglants,
Massacrez, sans pitié, vos femmes, vos enfants...
Les voilà sous vos pieds! Nous sommes vos familles,
Vos brus, vos tristes sœurs, vos femmes et vos filles!
Pour vous percer le flanc, vous marcherez sur eux.
Commencez, sur nos corps, ce parricide affreux. »
Le combat a cessé. Ces mères éperdues,
Sous des forêts de dards, de lances suspendues,
Parmi tant de guerriers, frères, pères, époux,
En leur montrant leurs fils, en pressant leurs genoux,
Ont ému la pitié dans tous ces cœurs farouches;

Elle est dans leurs regards, dans leur port, sur leurs bouches.
De Tatius déjà le glaive est abaissé.
Le dard de Romulus n'est pas encor lancé :
Dans sa force et ses traits je lis le sort de Rome.
Oui : c'est Mars, c'est un dieu; Tatius n'est qu'un homme.
O vous, qui nous montrez ces enfants étendus,
Ne craignez rien pour eux, vos pleurs sont entendus.
Que ta noble terreur, Hersilie, a de charmes!
Va, tu ne connais pas le pouvoir de tes larmes.
Femme, ô sexe enchanteur! que la maternité,
Oh! que le cri du sang ajoute à ta beauté!
Sous ces chevaux ardents, respirant les batailles,
Qui de vous a jeté le fruit de ses entrailles?
De ce coursier fougueux le pied compatissant
Craint de blesser son calme et son rire innocent.
Courage! montrez-vous, ô mères alarmées!
Les cris de vos enfants uniront deux armées.
Sabins, Romains, vaincus, tous, dans un même instant,
Pressent ces chers vainqueurs sur leur sein palpitant.
Oui, leur vengeance expire; oui, leur haine attendrie,
Du glaive en sa prison fait rentrer la furie.
Tu l'emportes, Nature! à tes cris triomphants,
Couvrons tous de lauriers ces femmes, ces enfants.
Eh! dis-moi donc, David, par quelle heureuse adresse,
Peins-tu si bien les pleurs, la force, la faiblesse?
Sur un instant qui fuit, sur un vaste tableau,
Quels prodiges en foule a versés ton pinceau!
Quel cœur résisterait à ta chaleur divine?
Chaque père est Romain, chaque mère est Sabine.

Les mots de mère et de patrie semblent tenir l'un à l'autre. Peut-être l'idée de patrie aurait moins de douceur, moins d'empire, si l'on n'y attachait le souvenir d'une mère. Je doute que le *ranz des vaches,* qui faisait déserter les soldats suisses, eût eu autant de pouvoir sur leurs âmes, s'il ne leur avait rappelé les jours heureux de leur enfance. J'avais consacré quelques vers à cette intéressante image :

> Avec enchantement, l'enfant de l'Helvétie
> Entend cet air magique, où, surpris, éperdu,
> Il aime à retrouver tout ce qu'il a perdu.

Il entend, d'une oreille avide, émerveillée,
La flûte du pasteur, les chants de la veillée;
Il écoute le bruit des troupeaux mugissants,
De ses jeunes amis reconnaît les accents,
La voix surtout, la voix de sa mère chérie...
Sa mère! Ah! tout son cœur revole à sa patrie.

J'y ajoutais un autre tableau du même genre :

Les monts de la Savoie, au retour du printemps,
Députent vers Paris leurs jeunes habitants;
Chacun conduit son fils au pied de la colline,
Lui dit adieu... L'enfant vers nos murs s'achemine,
Avec ses dents d'albâtre et son teint rembruni...
Il est pauvre : qu'importe? un père l'a béni.
Déjà, s'armant d'un fer, sa main souple et hardie
De nos foyers noircis écarte l'incendie.
Qu'on l'interroge, alors : cachant mal ses douleurs,
Il parle de sa mère, en essuyant ses pleurs.
Tous les ans, pour la voir, sous un léger bagage,
Il part, poursuit gaîment son paisible voyage, etc...

Page 87, vers 17. — Cette coutume a fourni le sujet d'un tableau touchant à M. Le Barbier.

« Il est faux, a dit à ce sujet l'auteur du *Génie du Christianisme,* qu'il y ait des sauvages qui ne croient point à un avenir... Parmi ces incrédules des bois, on avait cité les hordes canadiennes. Eh bien! nous les avons vus, ces sophistes de *la Hutte*, qui devaient avoir appris dans le livre de la nature, comme nos philosophes dans les leurs, qu'il n'y a ni Dieu ni avenir pour l'homme! Ces Indiens voient l'âme d'un enfant dans une colombe ou dans une touffe de sensitive. Les mères, chez eux, épanchent leur lait sur le tombeau de leurs fils, et donnent à l'homme au sépulcre la même attitude qu'il avait dans le sein maternel. »

Page 87, vers 30. — On me saura gré sans doute de rappeler encore ici quelques pages de M. de Chateaubriand :

« Un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Attendri par ce spectacle, je m'approchai doucement de la jeune mère... Et la jeune mère, après une oraison funèbre à la façon des déserts, chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

« Cette femme voulut faire sécher le corps de son enfant, sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle commença aussitôt la tendre et religieuse cérémonie : elle dépouilla son fils, et respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils, charmante âme ! ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un baiser : hélas ! les miens n'ont pas le pouvoir de te donner une seconde naissance ! » Ensuite elle découvrit son sein, et y pressa pour la dernière fois ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

« Elle se leva, et chercha des yeux, dans le désert embelli par l'aurore, quelque arbre, sur les branches duquel elle pût déposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'Apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main, elle en abaissa les rameaux inférieurs ; de l'autre, elle y plaça le corps de son enfant. Laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence dans un feuillage odorant...

« Or, la mère, ayant mis son enfant sur l'arbre, arracha une boucle de ses cheveux, et la suspendit au feuillage, tandis que le souffle de l'aurore balançait dans son dernier sommeil celui qu'une main maternelle avait tant de fois endormi à la même heure dans un berceau de mousse. Dans ce moment, je marchai droit à la femme ; je lui imposai les deux mains sur la tête, en poussant les trois

cris de douleur. Ensuite, sans nous parler, nous prîmes chacun un rameau, et nous nous mîmes à écarter les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'enfant; mais nous nous donnâmes de garde d'effrayer une colombe, dont le nid était voisin, et qui voulait dérober un cheveu à l'enfant, pour coucher plus mollement ses petits. L'Indienne lui disait : « Colombe, si tu n'es pas l'âme de mon « fils qui s'est envolée, tu es sans doute une mère qui « cherche quelque chose pour faire un berceau. »

L'élégant auteur du *Voyage du Poète,* M. de Saint-Victor, a reproduit ce charmant tableau, dans les vers suivants :

. . . . . .

« Celle que féconda le baiser d'un époux
Sourit à son enfant, d'un sourire ineffable;
Près du nid des oiseaux, aux branches de l'érable,
Suspend de son berceau le mobile appareil,
Et demande aux zéphyrs de hâter son sommeil.
Plus loin, sous ce gazon qu'une eau limpide arrose,
D'un autre nouveau-né la dépouille repose :
Sa mère inconsolable y revient chaque jour
Pleurer la tendre fleur ravie à son amour,
La fleur qui fit sa joie et fut son espérance;
S'assied près de la tombe, y dépose en silence
Le lis suave et pur, les perles du maïs,
Et du lait maternel arrose ses débris.
Elle s'éloigne; alors, au tombeau solitaire,
Vient l'épouse nouvelle, avide d'être mère,
Et qui croit recueillir, en respirant les fleurs,
La jeune âme mêlée à leurs douces odeurs.
O peuples fortunés! illusions charmantes!... »

Page 88, vers 7. — A Madagascar, lorsqu'un enfant naît dans un jour malheureux, on l'immole à Niang, dieu du mal. M. de Parny, qui nous a fait connaître plusieurs chansons madecasses, en a traduit une sur ce sujet; c'est la plainte d'une mère condamnée à précipiter son fils dans les flots du torrent. Le lecteur retrouvera sans doute avec plaisir cet intéressant morceau :

« Redoutable Niang ! pourquoi ouvres-tu mon sein dans un jour malheureux ?

« Qu'il est doux le souris d'une mère, lorsqu'elle se penche sur le visage de son premier-né ! Qu'il est cruel l'instant où cette mère jette dans le fleuve son premier-né, pour reprendre la vie qu'elle vient de lui donner ! Innocente créature ! le jour que tu vois est malheureux ; il menace d'une maligne influence tous ceux qui le suivront. Si je t'épargne, la laideur flétrira tes joues, une fièvre ardente brûlera tes veines, tu croîtras au milieu des souffrances ; le jus de l'orange s'aigrira sur tes lèvres ; un souffle empoisonné desséchera le riz que tes mains auront planté ; les poissons reconnaîtront et fuiront tes filets ; le baiser de ton amante sera froid et sans douceur ; une triste impuissance te poursuivra dans ses bras : meurs, ô mon fils ! meurs une fois, pour éviter mille morts ! Nécessité cruelle ! redoutable Niang ! »

Page 88, vers 27. — L'intéressante fiction de Niobé suffirait seule, dans l'antiquité, au triomphe de l'amour maternel.

Page 89, vers 4. — Chateaubrun (que La Harpe gratifie d'un éloge un peu mince, en disant : *Ce n'était pas un barbare que ce Chateaubrun)* a bien peint les inquiétudes d'Andromaque, dont le fils est poursuivi par la haine des Grecs, et par les détours de l'astucieux Ulysse. Elle a confié son fils au tombeau d'Hector ; Ulysse s'éloigne, mais il laisse ses gardes près du tombeau. Andromaque épouvantée lui adresse ce beau vers de situation :

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici ?

Mais le mot le plus touchant de la veuve d'Hector, le mot qui peint le mieux peut-être toute l'âme d'une mère, est enfermé dans un vers de Racine :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

M. de Chateaubriand, que nous nous plaisons à citer lorsqu'il est question de sentiments tendres et touchants, a intitulé un des chapitres de son *Génie du Christianisme,* LA MÈRE; l'illustre auteur y fait un parallèle entre l'Andromaque antique et l'Andromaque de Virgile. Le vers que nous venons de citer, « ce vers si simple et si aimable, dit-il, est le mot d'une femme chrétienne; cela n'est point dans le goût des Grecs, et encore moins des Romains. L'Andromaque d'Homère gémit sur les malheurs futurs d'Astyanax, mais elle songe à peine à lui dans le présent; la mère, sous notre culte, plus tendre sans être moins prévoyante, oublie quelquefois ses chagrins en donnant un baiser à son fils. Les anciens n'arrêtaient pas longtemps les yeux sur l'enfance; il semble qu'ils trouvaient quelque chose de trop naïf dans le langage du berceau. Il n'y a que le Dieu de l'Évangile qui ait osé nommer sans rougir les petits enfants *(parvuli)* et qui les ait offerts en exemple aux hommes.

« *Et accipiens puerum, statuit eum in medio eorum, quem cem complexus esset, ait illis :*

« *Quisquis unum ex hujusmodi pueris receperit in nomine meo, me recipit.*

« Et ayant pris un petit enfant, il l'assit au milieu d'eux; et l'ayant embrassé, il leur dit :

« Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant, me reçoit. »

Euripide, que les Grecs surnommaient *Tragicotatos,* c'est-à-dire éminemment tragique, a retracé avec les couleurs les plus vives la résolution courageuse d'une mère, dans *Hécube;* comme Sophocle, son noble rival, a peint le dévouement généreux d'une sœur, dans *Antigone.* Quoique ce dernier tableau n'ait de commun avec l'amour maternel que l'intérêt et le pathétique, je crois, en le présentant ici, jeter quelque variété dans les notes de cet ouvrage. Antigone a résolu de donner la sépulture à Polynice son frère, malgré la défense de Créon, nouveau roi des Thébains : elle fait part de sa pieuse résolution à la compagne de ses malheurs. La scène suivante est imitée de plusieurs morceaux du poète grec :

ANTIGONE, ÉGINE.

ÉGINE.

Les dieux ne rendront point à vos cris superflus
Un frère infortuné, qui ne vous entend plus.
Depuis l'instant fatal où, près de vos murailles,
Son corps est étendu, privé de funérailles,
Vos yeux n'ont pas encor cessé de le pleurer.

ANTIGONE.

Autour de ce palais, ne voie-tu pas errer
De la destruction les déesses cruelles?
La race de Laïus disparaît devant elles.
O mânes paternels! vous êtes trop vengés.
Mes deux frères sont morts, l'un par l'autre égorgés:
La promesse d'Œdipe est enfin accomplie,
Hélas! et c'est la mort qui les réconcilie!
Je les aimais tous deux; mais, près de moi nourri,
Tu le sais, Polynice était le plus chéri;
De son frère orgueilleux il n'eut point la rudesse;
La seule ambition aveugla sa jeunesse.
Vivant, il fut proscrit... Par un crime nouveau,
Créon, après sa mort, l'exile du tombeau.
O Thèbe! ô ma patrie! un tyran sanguinaire
A l'héritier des rois refuse un peu de terre!
Quoi! dans les champs thébains reposant sans honneurs,
Il demande une tombe, et n'obtient que des pleurs!
Quoi! retenu cent ans sur la rive infernale,
Il verrait loin de lui fuir la barque fatale,
Et je le souffrirais! Mon frère, apaise-toi:
Un cercueil t'est promis.

ÉGINE.

Qui donc oserait...?

ANTIGONE.

Moi.

ÉGINE.

Créon l'a défendu par un édit sévère;
Créon est votre roi.

ANTIGONE.

Polynice est mon frère.

ÉGINE.

Qui vous conduit?

ANTIGONE.

Les dieux.

ÉGINE.

Qu'espérez-vous?

ANTIGONE.

La mort.

ÉGINE.

Tel sera donc le prix d'un si noble transport!

ANTIGONE.

C'est le seul où j'aspire. Il est temps que j'expie,
Par un pieux trépas, une naissance impie.
Je renonce sans peine à la clarté du jour :
Mes yeux ne verront plus ce sinistre séjour,
Cette cour exécrable où Créon parle en maître,
Le trône de Laïus profané par un traître,
Ce trône où, si longtemps, Œdipe, incestueux,
Au sein même du crime a vécu vertueux.
Race de Labdacus! déplorable famille!
Levez-vous, et venez recevoir votre fille.
O mon frère! déjà Jocaste, près de toi,
S'avance aux bords du Styx, les bras tendus vers moi.
Adieu, pieux autels de nos dieux domestiques!
Adieu, palais, témoin de nos malheurs antiques!
O sentiers de Daulis! ô chemin ténébreux,
Funèbres confidents d'un parricide affreux!
Terre où l'horrible Sphinx exerça ses ravages!
Cithéron! ouvre-moi tes cavernes sauvages!
D'un père infortuné triste et sanglant berceau,
Rochers du Cithéron, vous serez mon tombeau.

ÉGINE.

On apporte des fers!

ANTIGONE.

Soldats, mes mains tremblantes
S'offriront sans regrets à vos chaînes pesantes :
Hélas! elles n'ont plus un père à secourir!
Elles n'ont plus, mon frère, une tombe à t'ouvrir!

Page 89, vers 9. — La Bible fournit de beaux traits d'amour maternel; outre ceux que j'ai cités, il en est d'autres, susceptibles de beaucoup d'intérêt; on aurait pu rappeler la touchante histoire de Ruth et Noémi. Le jugement de Salomon peint d'un trait le cœur de la véritable mère.

Page 89, vers 16. — *Vox in Rama audita est,* dit Jérémie, *ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.*

« Une voix a été entendue sur la montagne avec des pleurs et beaucoup de gémissements : c'est Rachel pleurant ses fils; et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

Je ne me suis pas flatté de traduire la majesté sombre et calme de cette phrase de l'Écriture sainte. Il est impossible de rendre, dans tout leur charme, *noluit* et *quia non sunt.* « C'est toute la mère, a dit M. de Chateaubriand : une religion qui a consacré un tel mot, connaît bien le cœur maternel. »

Bien que je doive craindre le désavantage de la comparaison, je ne puis m'empêcher de citer ici un fragment d'une scène lyrique, composée par madame la baronne de Staël-Holstein.

AGAR.

Il est évanoui, il va mourir; je ne puis lui donner aucun secours; le ciel et la terre m'en refusent. Le voyageur du désert ne portera-t-il point ses pas dans ces lieux? — Non, non, aucun être vivant ne saurait y subsister : les oiseaux, les insectes même ont quitté cette horrible solitude; il n'y a ici qu'un fils et sa mère, et le Tout-Puissant les y abandonne. Ah! Dieu, ai-je mérité une telle douleur? Quel est le crime

qui ne serait pas trop puni par les maux que j'endure? Je considère ma vie : sans doute elle fut pleine de faiblesses. L'amour m'aveugla, la vanité me séduisit. Je voulus plaire et régner; mais au fond de mon cœur votre image, ô mon Dieu! ne fut jamais effacée. Je vous adorai dans tout ce qui est beau sur la terre, dans tout ce qui est inconnu dans le ciel. Jamais le malheur ne m'a trouvée insensible; je n'aurais jamais refusé à personne la pitié que j'implore en ce moment. Dieu tout-puissant, telle que j'étais enfin, vous m'avez trouvée digne d'être mère, vous m'avez accordé cette gloire et ce bonheur. La tendresse que j'éprouve pour cet enfant ne ressemble-t-elle pas à votre amour pour la créature, et les cris d'une mère ne retentissent-ils pas dans le ciel? Rendez mon fils à la vie, que j'entende sa voix, que ses bras innocents me pressent encore, que ses regards si doux s'attachent encore sur moi! O Dieu! tout ce charme de l'enfance, toute cette passion de mère vient de vous. Ah! que le vent de la tombe ne souffle pas sitôt sur Ismaël, qu'il ne me soit pas sitôt enlevé! Mon Dieu! laissez-le-moi jusqu'à ce que je meure! Ah! le fils ne doit pas précéder la mère dans le cercueil... Rocher, dont il jaillissait peut-être jadis une source salutaire, que ton aspect est sauvage! Immobile nature, je suis seule avec toi... Ai-je entendu quelque bruit? Non, non, personne ne m'a répondu. Il y avait, tout à l'heure, une voix d'enfant qui me disait : Ma mère! Mais cette voix-là, je ne l'entendrai plus. Je ne suis plus mère. Mon fils, mon unique ami! du moins je te suivrai bientôt, je souffre aussi comme toi : cette soif qui t'a dévoré me consume : cette mort qui plane sur ta tête, elle étend aussi sur moi ses ailes noires. Bienfaisante mort, tu sais qu'on ne peut survivre à ce qu'on aime! O terre! mon unique asile; poussière des morts, tu ne frémis pas de pitié pour les vivants? N'importe, il faut bien que tu me reçoives. Oui, mon Dieu, vous m'exaucez, vous ne me rendez pas mon fils, mais vous me rappelez à vous; je succombe, le terme de mes jours approche... O ma patrie! Égypte, fertile Égypte, est-ce toi que je vais revoir? Les souvenirs de l'enfance se renouvellent seuls pour moi, et les peines de la vie disparaissent. J'aperçois les bords du Nil; l'air est rafraîchi par ses flots; il n'y a plus de chaleur : d'où vient que je la redoutais tant, la chaleur? C'était le froid qu'il fallait craindre,

c'est le froid qui est mortel .. il vient glacer mes veines. Je frissonne, je tremble; c'en est fait... (*Elle s'évanouit.*)

(*Une musique céleste se fait entendre.*)

Page 90, vers 8. — Ce trait, que j'ai choisi pour épisode, est tiré d'un tableau remarquable de M. Monsiau. Le fait eut lieu à Florence, dans le siècle dernier.

Page 90, vers 23. — Pour reconnaître toute la force du sentiment maternel chez les animaux, il suffit de les observer, ou de se rappeler les exemples consignés dans les écrits de Pline le naturaliste, et surtout dans ceux de Buffon, le plus célèbre historien. L'animal le plus timide et le plus faible devient intrépide pour défendre ses enfants. L'auteur du petit poème intitulé *les Oiseaux de la Ferme* a retracé avec succès les soins de la poule pour sa jeune famille, et sa douleur lorsqu'elle a perdu l'un de ses petits; il termine le tableau, par ce trait aussi touchant que vrai :

Elle n'avait de fils que celui qui n'est plus.

Ce sentiment est celui de toutes les mères. Le sarigue, le pélican, ont reçu de la nature l'instinct du dévouement maternel. « Un crocodile, un serpent, a dit M. de Chateaubriand, ne sont pas moins tendres pour leurs petits qu'un rossignol, une colombe. C'est d'abord un contraste miraculeux et touchant de voir un crocodile bâtir un nid, et pondre un œuf comme une poule, et un petit monstre sortir d'une coquille comme un poussin. La femelle du crocodile montre ensuite pour sa famille la plus tendre sollicitude. Elle se promène entre les nids de ses sœurs, qui forment des cônes d'œufs et d'argile, et qui sont rangés, comme les tentes d'un camp, au bord d'un fleuve. Elle fait une garde vigilante et laisse agir les feux du jour. Quand enfin sa famille vient à éclore, elle la conduit au fleuve, la lave dans une eau pure, lui apprend à nager, pêche pour elle de petits poissons, et la protège contre les mâles, qui veulent souvent la dévorer.

« Un Espagnol des Florides nous a raconté qu'ayant enlevé la couvée d'un crocodile et la faisant emporter dans un panier par des nègres, la femelle le suivit avec des cris pitoyables. On posa deux des petits à terre : la mère aussitôt se mit à les pousser avec ses mains et son museau ; tantôt se tenant derrière eux pour les défendre, tantôt marchant à leur tête pour leur montrer le chemin. Les petits se traînaient, en gémissant, sur les traces de leur mère ; et ce reptile énorme, qui naguère ébranlait le rivage de ses rugissements, faisait alors entendre une sorte de bêlement aussi doux que celui d'une chèvre qui allaite ses chevreaux.

« Le serpent à sonnettes le dispute au crocodile en affection maternelle... Quand sa famille est poursuivie, il la reçoit dans sa gueule[1] : peu content des lieux où il la pourrait cacher, il la fait rentrer en lui, ne trouvant point, pour des enfants, d'asile plus sûr que le sein d'une mère. Exemple d'un dévouement sublime, il ne survit point à la perte de ses petits ; car, pour les lui ravir, il faut les arracher de ses entrailles. »

Page 95, vers 5. — J'ai essayé de jeter quelques fleurs sur sa tombe, dans une élégie, composée dix ans après sa mort[2].

Page 95, vers 13. — L'illustre Pope termine l'épître au docteur Arbuthnot, par des vers touchants, au sujet de sa mère ; il était aussi bon fils que bon écrivain. Delille a dignement célébré la piété filiale de ce grand poète, dans la dernière édition du poème des *Jardins :*

> Approchez, contemplez ce monument pieux,
> Où pleurait en silence un fils religieux :

1. Voyages de Carver (*Carver's Travels*) dans le Canada. Le même voyageur raconte que l'ours pousse l'amour maternel jusqu'à allaiter ses petits après leur mort.

2. Voyez dans les élégies *l'Anniversaire*, dont nous avons reporté aux variantes le texte primitif, tel qu'il avait paru en 1806 dans la seconde édition de *l'Amour maternel. (Note de l'éditeur.)*

Là repose sa mère, et des touffes plus sombres
Sur le saint mausolée ont redoublé leurs ombres;
Là, du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri;
Et son œil, que déjà couvrait l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.

Pope fit modeler le buste de sa mère qui n'était plus, le couvrit d'un voile, et le déposa dans un lieu solitaire. C'est là qu'il venait chercher de l'inspiration pour son génie, et des émotions pour son cœur.

POÈMES

HÉROIQUES

FRAGMENTS DE CLOVIS

AVIS DE L'ÉDITEUR DE 1822

MILLEVOYE *avait commencé un poème dont le hèros était le fondateur de la monarchie française. D'après le plan qu'il a laissé, et que nous avons sous les yeux, la conception de ce poème était grande; et l'époque, qui est celle où l'idolâtrie finissait, et où le flambeau du christiamisme allait briller dans les vieilles forêts des Gaules, était heureusement choisie. Le sujet mettait à la disposition de l'auteur tout ce que les mœurs antiques de nos aïeux présentent de scènes sauvages et de tableaux énergiques, en même temps qu'il lui laissait la faculté de faire contraster avec ces mœurs les coutumes moins barbares des tribus gauloises que la religion avait déjà tempérées par la douce autorité de ses dogmes pacifiques et de ses préceptes de charité.*

Si le jeune poète, dont les lettres déplorent la fin prématurée, eût accompli la tâche qu'il s'était imposée, et de laquelle nous pouvons juger d'après les sommaires de douze chants qu'il avait presque tous ébauchés, nul doute que Millevoye n'eût élevé un monument dont sa patrie eût pu s'honorer.

Nous ne livrerons pas à l'impression ces ébauches imparfaites, qui sont la plupart le premier jet d'une imagination belle et féconde sans doute, mais auxquelles une attention plus sévère n'avait point donné ce degré de correction sans laquelle il n'est point de véritable poésie : nous avons pensé toutefois que ce serait dérober une guirlande à la couronne funèbre du poète que de laisser ignorés le chant quatrième du poème de Clovis, et un épisode du chant huitième, auxquels nous pensons que le poète avait mis la dernière main. On reconnaîtra sans doute dans le chant quatrième une imitation de l'une des plus belles fictions du Tasse ; mais on remarquera aussi les heureux efforts que Millevoye a faits pour approprier cette situation aux mœurs de l'époque et au caractère belliqueux de son héros. L'épisode nous paraît ingénieusement conçu par les contrastes qu'il présente, et la couleur tendre et religieuse qui y domine. Les sommaires, dont nous avons fait précéder ces deux fragments, en feront mieux connaître le sujet au lecteur.

CHANT QUATRIÈME

ARGUMENT

Clovis n'est pas encore chrétien. La conversion de ce fier Sicambre, qui doit entraîner bientôt celle de toute une vaillante nation, menace la puissance des dieux de l'idolâtrie. Réunis par un commun intérêt contre les invasions du christianisme, Jupiter et Odin, Mars et Irmensul, Mercure et Teutatès, et autres esprits de ténèbres, ont délibéré sur les moyens de ranimer dans le cœur de Clovis cette aveugle passion des combats, qui peut seule perpétuer en lui l'ignorance de la vraie religion. Deux anges de l'abîme ont été choisis pour cette mission importante : Hermon [1] (démon des conquêtes) et Raphaïd [2] (démon des sacrilèges).

Cependant les anges protecteurs de la France ont vu avec terreur les funestes apprêts qui semblent différer l'accomplissement des desseins du Très-Haut sur le royaume des lis; ces Esprits de paix et de charité se sont assemblés sur le mont qui porte aujourd'hui le nom de Calvaire : ils ont décidé qu'*Abessaïm* [3], l'ange de la paix, se rendrait au Champ de Mars, où la question d'une nouvelle guerre doit se décider ; l'Esprit bienheureux avait pris les traits d'un vieillard vénérable, espérant que sa douce éloquence déciderait les conseillers de Clovis à déposer le glaive; mais la funeste influence du démon des

1. Hermon signifie en hébreu *destruction*.
2. Raphaïd, géant physicien, artisan de mystères.
3. *Abessaïm* veut dire en langue hébraïque *le père, l'arbitre de la paix*.

conquêtes a prévalu : Clovis n'étant pas encore purifié par les eaux du baptême, les inspirations d'Abèssaïm ont été sans pouvoir sur un cœur idolâtre. L'ange désolé est de retour au milieu des Esprits de paix. C'est ici seulement que commence le quatrième chant. Les saints protecteurs de la France implorent le secours du Très-Haut. L'un des lieutenants de Clovis, *Hélénor,* est déjà parti pour apporter au camp la décision du conseil. Clovis s'apprête à le rejoindre. Mais le démon des sacrilèges, Raphaïd, ne veut point que le seul Hermon ait triomphé auprès de Clovis : il veut attacher plus fortement le héros sicambre aux autels des idoles, par des actions sacrilèges. Enchantements de Raphaïd.

CHANT QUATRIÈME

Las de chercher en vain, dans la forêt profonde,
Ou la belle génisse, ou la brebis féconde,
Voyez-vous ce pasteur rentrer, les yeux baissés?
A ses frères chéris autour de lui pressés,
Il n'ose confier le sujet de ses larmes.
Tel, perdant sans retour un espoir plein de charmes,
Abessaïm revient, le deuil au fond du cœur;
Et, confus, il rougit d'avouer un vainqueur.
A ses frères du Ciel doit-il cacher sa honte?
Non. Déposant l'orgueil, sans détour il raconte
La victoire d'Hermon sur le dieu de la paix,
Et la lice rouverte aux belliqueux forfaits.
Un ange alors, au nom de la troupe éternelle,
Console par ces mots la douleur fraternelle :
« Si le pouvoir d'Hermon l'emporte sur le tien,
Ne t'en étonne pas; Clovis n'est pas chrétien;
Ta parole a glissé sur cette âme profane,
Comme on voit du matin la goutte diaphane
Effleurer en fuyant la gomme aux larmes d'or.
Mais un dernier espoir, amis, nous reste encor.
Soyons, puisqu'il le faut, les anges de la guerre;

Rassemblons pour Clovis, des deux bouts de la terre,
Les princes qui du Ciel ont maintenu les droits.
Que la cause de Dieu soit la cause des rois,
Et que Clovis, du Nord chassant la barbarie,
D'une idolâtre main frappe l'idolâtrie!
Eh! que dis-je? Lui-même, au vrai culte rendu,
Reconnaîtra le Dieu qu'il aura défendu;
Les célestes clartés lui seront découvertes,
Les portes du salut pour lui seront ouvertes;
Et Clotilde, oubliant ses ennuis douloureux,
Verra de tous ses jours luire le plus heureux. »

L'ange a dit; l'assemblée a, par un doux murmure,
Approuvé son projet, accepté son augure.
Dès le réveil du jour, d'immortels envoyés
Iront de rois en rois chercher des alliés,
Et, comme aux jours futurs marqués pour nos Croisades,
Remplir, le Christ en main, leurs saintes ambassades.
Ils sont choisis : la foule applaudit à leur choix.
Abessaïm se lève. Affermissant sa voix,
Qui d'un récent affront paraît encor troublée,
Il s'adresse en ces mots à l'auguste assemblée :
« Humilié, vaincu par un rival jaloux,
S'il m'est permis encor de parler devant vous,
J'ose former un vœu. Cependant que nos frères,
Précipitant leur vol aux plages étrangères,
Vont des princes du monde invoquer les secours.
Sollicitons l'appui du Dieu puissant des jours;
Supplions le Dieu fort d'appeler ses phalanges,
D'assembler d'un regard la milice des anges,

Et de remettre aux mains de l'Exterminateur
Les flèches du courroux et l'arc désolateur.
Nous que le Ciel priva de l'audace guerrière,
Courageux par la foi, puissant par la prière,
Protégeons de nos vœux ceux qui s'arment pour nous:
Au sommet du Nébo, tel Moïse, à genoux,
Soutenant d'Israël les forces ranimées,
Priait, les bras tendus vers le Dieu des armées.
Que les feux renaissants du dixième soleil,
D'une pieuse fête éclairent l'appareil,
Et nous rassemblent tous vers ce mont circulaire,
Qui, longtemps consacré sous le nom de Valère,
A reçu désormais, de l'humaine ferveur,
Le nom de la montagne où mourut le Sauveur.
Des lis en fleur, cueillis par des mains invisibles,
Sur l'autel des parfums holocaustes paisibles,
Éclateront, unis à la rose des champs;
Et l'écho de la Seine ira porter nos chants
Depuis le vert coteau, qui doit, sous son feuillage,
De mes rois bien-aimés voir un jour le plus sage.
Jusques à la prairie où le front incliné,
Offrant à l'Éternel un cœur prédestiné,
Des murs de Parisis la modeste patronne,
Bergère, mérita sa divine couronne.
Bénissons le Très-Haut; il bénira Clovis. »
Du sage Abessaïm on adopte l'avis.
Jusqu'au dixième jour la troupe se sépare.
Des abeilles ainsi le groupe ailé s'égare,
Jusqu'à l'heure où la ruche, ouvrant l'or de son sein,
Rappelle en un moment leur bourdonnant essaim,

Et voit le suc des fleurs, qui lentement circule,
Enrichir d'un doux miel leur savante cellule.

La sombre nuit à peine enveloppe les cieux,
Que Clovis, à Clotilde épargnant ses adieux,
Vers les monts du Jura s'achemine en silence,
Et va joindre Hélénor sous les drapeaux de France.
Raphaïd, informé de ce secret départ,
Veut punir dans Clovis l'ennemi de son art :
« Armons-nous, disait-il. Noires intelligences,
Prononcez avec moi le serment des vengeances.
Des mots mystérieux empruntons le pouvoir.
De ce roi des chrétiens bornant enfin l'espoir,
Ne souffrons pas qu'il aille, en mon refuge unique,
Abolir mes autels sur le sol germanique.
C'est par lui que déjà les enfants des Gaulois
Ont abjuré mon culte et méprisé mes lois ;
C'est par lui que j'ai vu mes palais de féerie,
Mes bocages rivaux des bois de Sylphirie,
Fuir, comme un léger son dans les airs emporté ;
A peine en son empire un désert m'est resté.
Qu'importe ? N'ai-je pas l'univers pour asile ?
La nature à ma voix est-elle moins docile ?
L'enfer, ou quelque dieu maître des éléments,
Les aurait-il soustraits à mes enchantements ?
Suis-je donc Raphaïd ? Oui, je le suis encore.
Je ne m'éveille plus au bruit du luth sonore,
Comme au jour où, paré du doux nom d'Ariel,
Je me croyais encore un habitant du ciel.
Clovis m'a renversé de mon trône suprême :

Malheur au sien ! malheur au monarque lui-même !
Ils tomberont tous deux : atteint d'un fer sanglant...
Arrête, ô ma fureur ! Ce trépas est trop lent.
Je veux, pour égaler la vengeance à l'injure,
Le rendre malgré lui sacrilége et parjure,
Et, déchaînant enfin mes magiques démons,
Retenir ce Typhée aux entrailles des monts.
Clotilde ! prends le deuil : que ta robe flottante
Efface la blancheur de la neige éclatante [1].
Avant peu ton oreille entendra cette voix
Qui sur les vieux donjons redit la mort des rois. »
Il dit, et se complaît dans son dessein barbare,
Et d'avance il jouit du malheur qu'il prépare.
En sa couche de fleurs, la reine des beautés,
Aura, la jeune Aura dormait à ses côtés ;
Il l'arrache au sommeil : « O ma belle Sylphide !
Viens, lève-toi ! Reprends ta brillante chlamyde,
Et du chaperon d'or voile ton front de lis.
— L'aube rougit à peine. — Il faut perdre Clovis.
— Je te suis. » Sur les pas de l'aube matineuse,
Le soleil, inclinant son urne lumineuse,
S'élançait dans l'espace inondé de ses feux,
Quand, pressé d'accomplir d'impitoyables vœux,
Raphaïd, invisible en sa course légère,
Guida son char, traîné par la double Chimère,
Vers la chaîne des monts voisins du haut Jura.

1. On sait que jusqu'à la mort de Charles VIII, les vêtements de deuil étaient blancs. Anne de Bretagne y substitua le noir, qu'elle jugea plus conforme à sa douleur. (*Note de l'auteur.*)

Utile à ses projets, la séduisante Aura,
Objet d'amour, n'est plus qu'un instrument de haine.
Le char enfin s'arrête. Aux bornes de la plaine,
Qui, le soir, voit des monts les ombres s'allonger,
Une caverne sombre, où l'œil craint de plonger,
S'enfonce sous la terre et va joindre l'abîme.
Sa profondeur, dit-on, recela plus d'un crime.
Le pâtre au voyageur montre encor quelquefois
Plus d'un tombeau voisin, surmonté de la croix,
Et surtout l'avertit de passer avant l'heure
Où le soleil atteint son humide demeure.
C'est là qu'entre la plaine et le mont sourcilleux,
L'enchanteur va fonder un séjour merveilleux.
Le sol a retenti des coups de sa baguette :
La bouche de l'enfer pour lui n'est point muette ;
L'enfer a répondu. Ténébreux artisans,
Ses anciens compagnons, à ses vœux complaisants,
Remontent vers le jour, qu'ils couvrent d'un nuage.
L'obscurité régnait le long de leur passage ;
Et le peuple crut voir, par un charme pieux,
Comme au temps des martyrs, s'en aller les faux dieux.
Les démons, que seconde un puissant maléfice,
Ont partagé le gouffre en un double édifice,
L'un charmant, lumineux, l'autre obscur, effrayant :
Tel, dans un même temple, Oreste suppliant
Érigea de ses mains, par le crime flétries,
Aux Grâces un autel, un autel aux Furies.
Partout, en même temps, aussi prompt que l'éclair,
D'un coup d'œil Raphaïd enflamme tout l'enfer :
« Amis, souvenez-vous que tout cède au courage.

De votre délivrance accomplissez l'ouvrage;
Servez vos intérêts, en servant mes desseins.
Ces travaux ne sont pas des simulacres vains,
Destinés pour les jeux et les danses des fées.
Je veux d'un ennemi détruire les trophées :
Je veux perdre Clovis : j'ai juré son malheur.
Sans lui, mes beaux palais et mes jardins en fleur
Vous offriraient sans cesse un agréable asile.
Il vous en a chassés; moi-même il m'en exile :
Vengeons-nous. Redoublez vos efforts assidus.
Je vous rendrai les biens que vous avez perdus :
Un ciel d'azur encor brillera sur vos têtes;
Vous reprendrez vos chants, vos lyres et vos fêtes;
Et, sa coupe à la main, l'aimable Volupté
Charmera les langueurs de votre éternité. »

Il a dit, et la troupe applaudit à son maître.
Des plantes de la terre et des feux du salpêtre
Il compose pour eux un breuvage enivrant,
Qui donne une âme active au plus indifférent,
Au faible la vigueur, au lâche l'énergie.
Déjà de ses efforts ressentant la magie,
Avec un nouveau zèle et des transports nouveaux,
Les exilés du ciel poursuivent leurs travaux.
Moins ardents, ils creusaient la voûte souterraine,
Où devait contre Dieu se retrancher leur haine,
Quand jadis, à la voix du prince des maudits,
Ils bâtissaient les murs de leur noir paradis.
A travers les rumeurs de la bruyante foule,
A travers les débris du rocher qui s'écroule,

Charmante Aura ! tes traits se couvrent de pâleur.
Telle, quand, des États présageant le malheur,
La comète, fidèle à sa marche ordonnée,
Répand au loin ses feux sur la terre étonnée,
L'étoile du matin devant elle s'enfuit,
Et rentre, en se voilant, au palais de la nuit.
Telle encore, exposée aux laves du cratère,
Dans les vallons d'Etna, la rose solitaire
Languit, et semble dire au zéphyr amoureux :
« Ne peux-tu m'emporter vers des bords plus heureux ? »

L'œuvre enfin s'accomplit. Au fond du sombre empire,
La troupe fatiguée à grand bruit se retire,
Et, s'ouvrant dans l'abîme un chemin par le fer,
Sans retourner au jour, elle rentre en enfer.

Raphaïd est heureux et son front se déride :
« Pardonne à ton amant, pardonne, ô ma Sylphide !
Laborieux Vulcain, j'ai négligé Vénus :
Mars doit la consoler. Les moments sont venus ;
L'Olympe sourira de nos métamorphoses.
Prends les traits de Vénus, couronne-toi de roses :
Mars en moi va renaître, et, de myrte ombragé,
En adorant Vénus, je n'aurai point changé. »
Un baiser suit ces mots, et le charme commence.

Du Jura cependant s'étendait l'ombre immense.
Clovis, accompagné par un seul écuyer,
Accuse de lenteur les pas de son coursier :
Le coursier, fatigué d'un rapide voyage,

Sent défaillir sa force et mourir son courage;
Le mordant éperon le sollicite en vain;
Froid, il baisse la tête, et pèse sur le frein.
Au-devant de Clovis, une fraîche bergère
S'avance : « O voyageur ! sous le toit de mon père,
Arrêtez-vous; goûtez les charmes du repos.
Quelques fruits, un miel pur, le lait de mes troupeaux,
Seront tout l'appareil de la table champêtre;
Mais, offerts par le cœur, ils vous plairont peut-être. »
Son teint s'est coloré d'une aimable rougeur :
Sa simplesse ravit le héros voyageur;
Il passe le haut seuil de la feinte chaumière.
O merveille ! un séjour éclatant de lumière
L'entoure du reflet de ses feux adoucis.
Mars, non loin de Vénus, sur un trône est assis :
Des Sylphides sans nombre, en nymphes transformées
Balancent autour d'eux des tiges parfumées.
Un siège attend Clovis, à côté de Vénus :
« Attiré par surprise en des lieux inconnus,
Lui dit-elle, pardonne, ô monarque de France !
Je n'eusse osé jamais accueillir l'espérance
D'amener près de moi, sans ce léger détour,
Un roi qui s'affranchit des erreurs de l'amour,
Et, maître de son cœur comme de la victoire,
N'aime dans l'univers que Clotilde et la gloire.
Oh ! combien il m'est doux de reposer mes yeux
Sur l'unique héros resté fidèle aux dieux !
De mes maux un instant je me crois consolée :
Ils sont pourtant cruels ! Ici-bas exilée.
Aux respects des mortels j'ai perdu tous mes droits.

Mes temples sont déserts et mes autels sont froids:
Nul encens allumé ne fume au sanctuaire,
Et sa voûte est l'abri de l'oiseau solitaire.
Reine encore et déesse, en de plus heureux temps,
Je comblerais Clovis d'honneurs plus éclatants.
Près de moi, sur un char porté d'un vol rapide
Aux bosquets de Paphos, d'Amathonte et de Gnide,
Un peuple de beautés, le sein à demi nu,
Croirait de Mars en toi voir un frère inconnu,
Et bientôt, sur nos pas multipliant les fêtes,
Fatiguerait la lyre à chanter tes conquêtes.
Inutiles regrets! Dans mes bosquets chéris,
La rose a disparu, les myrtes sont flétris;
Le printemps est sans fleurs, le ramier sans colombe:
Je languis; avec moi, tout languit, tout succombe.
Prends pitié de mon sort, protège-moi, Clovis;
Rends-moi ma gloire absente et mes honneurs ravis:
Et, pour prix de tes soins, ta Clotilde fidèle
Verra le Temps soumis fuir sans approcher d'elle,
Et, de ses nobles traits épargnant la beauté,
Jusqu'à l'hiver des ans prolonger son été. »
Vénus, à sa prière, ajoute ce sourire
Qui transporta les dieux de l'orageux empire,
Quand leur foule en extase eut sur les flots amers
Salué le berceau de la fille des mers.

« De moi, qu'exigez-vous, adorable déesse?
Répondez, est-ce à moi que votre vœu s'adresse?
Contre vos ennemis vous invoquez mes coups.
Vous parlez de Clovis, et Mars est devant vous!

Je ne dois qu'à lui seul mon renom de vaillance;
Lui seul conduit mon glaive et dirige ma lance;
Lui seul vous servira de vengeur et d'appui :
Mais, s'il peut tout sans moi, je ne puis rien sans lui.
— Je te promets, dit Mars, ma présence invisible.
En attendant, jouis de ce moment paisible :
Le Chypre et le Naxos, à ta soif prodigués,
Rendront à la vigueur tes membres fatigués,
Et mêleront leurs flots aux présents, dont Cybèle
S'étonne de couvrir une table immortelle. »
Le dieu parle : aussitôt, du magique parquet,
S'élève sur l'albâtre un somptueux banquet.
A la droite de Mars, la déesse attentive
S'empresse de placer le belliqueux convive;
Et ses nymphes en chœur modulent leurs accents,
Aux sons de la cithare et des luths ravissants :
Concerts plus doux encor que les voix des sirènes,
A l'heure où de la mer ces jeunes souveraines,
Apercevant de loin la nef au flanc doré,
Attirent l'inconnu dans un antre ignoré,
L'y retiennent captif en leur chaîne fleurie,
Et lui font oublier jusqu'au nom de patrie.
Le fier Clovis n'a point oublié son devoir.
Ces regards, ces accords ne peuvent l'émouvoir.
Son âme cependant au plaisir est livrée :
Il prête aux chants d'amour une oreille enivrée,
Contemple des beautés les charmes séducteurs,
Et s'abreuve, à longs traits, des vins réparateurs;
Mais sa ferme raison, immuable et constante,
Trompe l'enchanteresse en sa maligne attente.

« Je veux t'ouvrir aussi mon palais souterrain,
Dit Mars en se levant de son trône d'airain ;
Viens. » Il saisit alors entre ses mains cruelles
La torche incendiaire, effroi des citadelles ;
Il la plonge dans l'urne où des feux allumés
Le mol azur éclate en rayons parfumés :
Elle en sort tout à coup terrible et menaçante.
Une porte de fer, sur ses gonds gémissante,
Qu'ensemble trois mortels ne repousseraient pas,
Cède au toucher du dieu qui préside aux combats.
Il entre, et du héros il éclaire la route.
La torche flamboyante au loin rougit la voûte ;
Du sang, à ses clartés, tout a pris la couleur ;
Et les vieux ossements ont perdu leur pâleur.
A cet aspect, Clovis, plein des fables antiques,
Croit descendre au séjour des mânes fantastiques.
Des corps défigurés et des lambeaux épars
Élèvent près de lui leurs livides remparts ;
Près de lui, répandant leur sulfureuse écume,
Des fleuves de métaux, des torrents de bitume,
Pour dépeupler la terre échappés de ses flancs,
Aux ateliers de Mars roulent noirs et brûlants :
A ses yeux, des monceaux de couronnes brisées
Se mêlent aux débris des villes embrasées,
Et pressent de leur poids un effroyable amas
De cendres sans honneur, qui furent des États.

Mais, sous ses pas, s'étend une plus large voie :
La voûte en arc immense au regard se déploie,
Et l'espace agrandi présente un vaste enclos,

Où dort un lac formé du pur sang des héros.
Il ne croît, sur ses bords, que des lauriers funèbres.
Entre deux tours de cèdre, au milieu des ténèbres,
Debout s'offre à l'écart un simulacre humain.
« Tiens, dit Mars à Clovis, prends cette torche en main;
Brûle ces tours ! » Clovis obéit en silence.
« Arme-toi maintenant de cette forte lance;
Approche-toi dans l'ombre, et frappe ce guerrier. »
Le monarque frémit de l'ordre meurtrier :
Il frappe cependant. De la vaine effigie,
Le sang paraît couler sous sa lance rougie;
Il s'étonne : « A mes coups, ô Mars, n'opposes-tu
Qu'un ennemi qui meurt sans avoir combattu?
Mais, dis, es-tu content? Est-ce assez, pour ta gloire,
De ce sang répandu? Faut-il encor le boire!
— Non, Clovis. Le repos maintenant t'est permis;
Tu viens de renverser mes plus grands ennemis.
— Que dis-tu? — De ces tours l'impénétrable enceinte
Renfermait les débris de la piété sainte,
Des vases, des autels, des tabernacles vains,
Et des premiers martyrs les ossements divins.
— Et ce faible guerrier? — Tu sais comme il se nomme.
N'as-tu pas reconnu le Dieu qui se fit homme?
— Pour accomplir ici tes sacrilèges lois,
Du prince des chrétiens devais-tu faire choix?
Pensais-tu disposer de quelque roi vandale?
Des profanations j'exècre le scandale,
Et ce fer que tu vois, pour semblable attentat,
Fendit d'un coup pesant la tête d'un soldat.
Tout pays a sa foi, tout culte a ses images :

Respectons-les. Qu'aux dieux je garde mes hommages,
Il suffit; et, du reste à mon gré disposant...
— Calme-toi, lui dit Mars, et reçois pour présent
Ce flambeau dont les feux embraseront la terre.
Brûle, égorge, envahis; c'est le droit de la guerre.
Trahis tes alliés pour servir tes projets;
Sous ton char de victoire écrase tes sujets;
Que leur postérité périsse, et qu'avec elle
Elle emporte l'espoir d'une race nouvelle :
Tu seras conquérant. Jure-moi, par ce fer...
— Je ne fais de serments que devant Jupiter.
Fascinant les regards de la terre abusée,
Trop souvent la magie, avec art déguisée,
Sous des traits immortels se montra comme toi.
Es-tu magicien? es-tu dieu? Réponds-moi.
Dieu, je tombe à tes pieds; enchanteur, je te brave.
— Tu me parles en maître, et n'es que mon esclave,
Dit Raphaïd. Eh bien, fais tes adieux au jour :
Considère à loisir l'horreur de ce séjour;
Tu n'en sortiras plus. — J'en sortirai, perfide!
Ressaisis ton flambeau, marche et me sers de guide.
Tu m'oses résister! Malheureux, sais-tu bien
Que mon enchantement est plus fort que le tien?
Le voici! défends-toi. » Tirant son cimeterre,
Il dévoue à la mort le faux dieu de la guerre.
Raphaïd, à ses coups, échappe épouvanté,
Jette sa torche au sein du lac ensanglanté,
Et laisse, en triomphant, le héros qu'il abhorre
Perdu dans cette nuit qui n'attend point d'aurore.

CHANT HUITIÈME

ARGUMENT

Clovis est converti. L'eau du baptême n'a pas encore coulé sur son front; mais il a invoqué le Dieu de Clotilde, sur le champ de bataille de Tolbiac, et ses armes ont triomphé. Il a envoyé un messager pour annoncer la miraculeuse nouvelle à la reine, qui habite l'ancien Paris. Ce messager est Hélénor, dont il a été question dans le fragment qui précède celui-ci. Hélénor, fils d'Apollodore, est un jeune Grec de Sténiclare, que Clovis fit autrefois prisonnier dans un combat, et qu'il a traité depuis comme un fils et comme un ami. Hélénor, à qui les souvenirs de la Grèce, sa patrie, sont toujours présents, n'a point abjuré le culte des dieux de l'Olympe; mais il n'a pu voir, sans l'aimer, la belle Ildegonde, sœur de la reine, que les exemples et les leçons de Clotilde ont peu à peu disposée à embrasser le christianisme. Clovis a permis à Hélénor d'aspirer à la main d'Ildegonde; Hélénor, heureux d'être choisi pour apporter la nouvelle d'une grande victoire, n'est pas moins ravi, en pensant qu'il va revoir Ildegonde. Il ne sait point que la jeune princesse, vaincue par la douce autorité d'une reine et d'une sœur, a renoncé au culte des idoles. Ildegonde est restée fidèle à l'amour d'Hélénor; toutefois, le jour où elle reçut le baptême, son cœur fut troublé d'une vision, dans laquelle l'être qui semblait devoir devenir son époux lui apparut joignant à des formes mortelles je ne sais quoi de céleste et de radieux : ce n'était point Hélénor.

Cependant le jeune Grec a rempli son message auprès de la reine; il demande à voir la princesse, on lui répond

qu'elle prie; il rencontre, en effet, un instant après, la jeune catéchumène, sortant de la chapelle chrétienne où naguère elle confessa le vrai Dieu. Hélénor s'étonne, il interroge Ildegonde; elle lui apprend sa conversion. Désespoir et fureur d'Hélénor; il la menace de se percer de son épée, sous ses yeux, si elle refuse de revenir à ses dieux et à lui. Il lui fait promettre de se rendre, la nuit prochaine, accompagnée d'une suivante fidèle, vers les ruines d'un temple de Jupiter, voisin du palais. La nuit vient. Ildegonde, tremblante, sort du palais; sa suivante peut à peine la soutenir. Hélénor accourt à sa rencontre, cherche vainement à la rassurer, et la conduit sous les voûtes du temple. A peine y sont-ils arrivés, que l'ouragan s'élève; un marbre se détache de l'édifice, tombe, et écrase Hélénor. Ildegonde s'est évanouie. Revenue à elle-même, elle se traîne jusqu'au palais, et croit voir, toute la nuit, devant elle, Hélénor sanglant et brisé. Le lendemain, pâle et défaillante, elle fait appeler Clotilde, et lui révèle le fatal mystère. La reine compatissante fait d'abord porter secrètement le corps d'Hélénor dans les sépulcres du palais. Elle prodigue ensuite les consolations à Ildegonde. Enfin elle ordonne que l'on construise, aux mêmes lieux où s'est passé le funeste événement, une abbaye où Ildegonde, rassemblant autour d'elle quelques vierges chrétiennes, pourra prier en liberté pour la mémoire d'Hélénor, et cacher désormais ses jours au monde. Ildegonde se rappelle alors l'époux mystérieux, qui lui était apparu dans sa vision.

CHANT HUITIÈME

Du palais de Clovis, l'ombre a caché la tour :
L'enceinte de Lutèce et les champs d'alentour
Disparaissent, perdus au sein de la nuit sombre.
Une seule montagne étincelle dans l'ombre,
C'est le pieux Calvaire : et plus d'un voyageur,
Apercevant de loin cette vaste lueur,
De moment en moment sous ses yeux agrandie,
Crut voir se réfléchir les feux de l'incendie ;
Il plaignit du hameau les hôtes désolés.
Sur le mont lumineux, en groupe rassemblés,
Les anges confiaient à la harpe de gloire
Le nom du roi chrétien et sa double victoire.
Toutefois, jusqu'à l'heure où l'obscurité fuit,
Des rayons de leur tête ils éclairent la nuit :
La nuit, au jour naissant, redira leurs cantiques ;
La Seine retiendra leurs accents prophétiques :
Et le mont réjoui, tel qu'un autre Sina,
Répétera longtemps l'immortel *Hosanna.*

Cependant Hélénor achevait son voyage,
Et déjà de l'Yonne il touchait le rivage.
Partout à ses regards s'offraient, sur son chemin,

Les joyeux vendangeurs, la corbeille à la main :
Des présents de la treille il voyait surchargées
Des coteaux bourguignons les pentes prolongées.
Il découvre bientôt nos fertiles guérets,
Nos vastes champs au loin couronnés de forêts;
Et des temples païens les récentes ruines
Annoncent de Paris les campagnes voisines.
Qui l'eût dit! Hélénor, au trouble abandonné,
Baisse le front, soupire, et demeure étonné
De ne point retrouver, dans son âme attendrie,
Ce charme qu'on éprouve à revoir la patrie.
Il sent, à chaque pas, je ne sais quel effroi,
Et, loin de le hâter, retient son palefroi :
Avec moins de lenteur il quitta cette rive.
Au terme du voyage à regret il arrive.
Encor préoccupé de sa vague douleur,
Admis près de Clotilde, il entre... La pâleur
Sur les traits de la reine est soudain répandue :
« Hélénor sans Clovis! cria-t-elle éperdue.
— Il triomphe, madame. Aux ennemis défaits,
Au champ de la victoire, il commande la paix;
Et je m'estime heureux qu'il ait chargé mon zèle
D'apporter jusqu'à vous cette grande nouvelle.
— Clovis est triomphant! — Oui, madame : ses mains
Ont saisi devant moi trois étendards germains;
Jamais de plus d'éclat n'a brillé sa vaillance;
Il m'a sauvé : sans lui, je tombais sous la lance.
Dois-je en bénir les dieux? ou m'est-il réservé
De dire un jour : « Clovis! pourquoi m'as-tu sauvé? »
Le croirez-vous? mon âme aux ennuis est en proie;

J'apporte tristement des paroles de joie...
Ildegonde à mes yeux ne paraît point encor :
Qui l'arrête ? — Elle prie, et c'est pour Hélénor. »
Hélénor aussitôt prend congé de la reine.
Il dirige ses pas vers l'enceinte prochaine
D'un vieux temple en ruine, où quelques vœux perdus
Ne cessent d'invoquer des dieux qui ne sont plus.
Mais la chapelle sainte à ses yeux se découvre.
Il s'arrête ; il regarde... Une porte s'entr'ouvre :
Ildegonde sortait de l'asile sacré.
Calme, comme le ciel qu'elle avait imploré,
Elle n'attendait pas cette épreuve cruelle,
Sans doute réservée à sa ferveur nouvelle.
Hélénor demeurait immobile et sans voix.
Avec moins de surprise, un pâtre, dans les bois,
Voit au nid du vautour la colombe égarée ;
Avec moins de terreur, une mère éplorée
Voit son plus jeune fils entrer imprudemment
Dans l'antre du lion qui sommeille un moment.
Hélénor sort enfin de sa stupeur profonde :
« Mes yeux m'abusent-ils ? Est-ce vous, Ildegonde ?
Dites, que faisiez-vous en ce funeste lieu ?
— Je priais le Seigneur d'être aussi votre Dieu.
— Jupiter ! tu l'entends ; Ildegonde est chrétienne !
Malheureuse ! et tu veux que ma foi soit la tienne,
Et que, leur dérobant des vœux qui leur sont dus,
Je dise aux immortels : « Je ne vous connais plus ! »
Ildegonde ! as-tu donc, pour ta folle chimère,
Oublié que nos dieux sont les dieux de ta mère ?
— Ma mère dès longtemps a fini son destin ;

Orpheline, je sers l'appui de l'orphelin.
Qu'il diffère, Hélénor, de Jupiter lui-même !
— Bouche impie ! oses-tu proférer le blasphème ?
— Et si je rappelais ces vices détestés,
Qui, rebut des mortels, vers les cieux sont montés,
Ces crimes que la foudre eût punis sur la terre,
La fraude, le larcin, l'inceste, l'adultère !...
Une mère à sa fille, en ses loisirs pieux,
Eût rougi de conter l'histoire de ses dieux.
Pour moi, perdant bientôt un souvenir profane,
Je n'ai des immortels regretté que Diane.
— Ils puniront un jour votre arrogant dédain.
Mais d'où peut naître en vous ce changement soudain ?
Ce bois sacré, ce temple à la voûte écroulée,
Vous ont vu tant de fois, suppliante et voilée,
Apporter votre hommage au roi des immortels !
Vos mains ont tant de fois couronné ses autels !
Cette source divine épurait vos offrandes ;
Ce coteau, de ses fleurs, embaumait vos guirlandes ;
L'écho de ces rochers aux cieux portait vos chants.
Les vois-tu ces rochers ? vois-tu leurs bords tranchants
Étendre sur mon front leur ombre et leur menace ?
Abjure, sans retour, ta sacrilège audace ;
Promets-moi de venir dans le temple voisin,
Cette nuit même, aux pieds du monarque divin,
Implorer le pardon de ton âme abusée,
Ou ma tête, à l'instant, sur ces rochers brisée...
—Malheureux ! qu'as-tu dit !... Je promets tout. Adieu !
J'oublirai tout pour toi... tout, excepté mon Dieu. »
Les vents ont emporté ces dernières paroles.

Hélénor satisfait invoque ses idoles :
« Célestes habitants, pardonnez à l'erreur.
Retiens, ô Jupiter ! tes foudres en fureur,
Et protège Ildegonde, à tes autels rendue.
Demain, quand le soleil, éclairant l'étendue,
Aura de ses rayons coloré tes parvis,
Le fils d'Apollodore et la sœur de Clovis
Iront redemander à la mer écumante
Le doux pays de Grèce, et cette île charmante
Où mon premier regard s'ouvrit aux feux du jour !...
Sténiclare, ô patrie ! ô fortuné séjour !
O quel charme, au retour d'une terre écartée,
De découvrir de loin la rive souhaitée !
De voir, à l'horizon, dans l'air se déployer
Les tourbillons fumeux du paternel foyer !
Dieux ! m'est-il accordé de m'incliner encore
Devant les cheveux blancs du vieil Apollodore ?
Peut-être a-t-il rejoint ma mère et mes aïeux... »
Les pleurs coupent sa voix et roulent dans ses yeux
Mais, du jour en secret accusant la durée,
Il appelle la nuit : « Descends, ô nuit sacrée !
Les feux, la hache en main, tu ne me verras plus
D'un seuil inexorable assiéger les refus,
Ni provoquer l'orgie et ses bruyantes fêtes :
Non. De chastes bandeaux viens couronner nos têtes ;
Veille sur deux époux : nos vœux reconnaissants
Vers ton trône étoilé feront monter l'encens. »

Le jour enfin s'enfuit ; et, longtemps avant l'heure
Hélénor a quitté la royale demeure.

Il parcourt la clairière, et, s'arrêtant parfois,
Il écoute les bruits répétés dans les bois;
Il écoute, et, du haut de la roche sonore,
Cherche l'objet chéri qu'il n'attend pas encore.
Tantôt du prochain temple il gagne les parvis;
Tantôt, sous les créneaux du palais de Clovis,
Il revient d'Ildegonde observer la tourelle,
Et voir si les flambeaux veillent encor pour elle...
Ils veillent; mais bientôt ils dérobent leurs feux.
Hélénor va toucher au terme de ses vœux.
Il s'approche, il tressaille au plus léger murmure.
Enfin le palais s'ouvre; et, dans la nuit obscure,
Couverte d'un long voile et de longs habits blancs,
Ildegonde apparaît. Guidant ses pas tremblants,
Théone, son amie, autrefois sa nourrice,
Implore en sa faveur Minerve protectrice.
« Venez, dit Hélénor, épouse de mon cœur,
En présence des dieux, confirmer mon bonheur.
Ne tardons plus : l'instant, le lieu, tout nous seconde,
Et la terre et le Ciel protègent Ildegonde. »
Il l'entraîne, à ces mots, vers le seuil écarté.
Moins triste, moins plaintive est la jeune beauté
Qui, déplorant les nœuds où le sort la condamne,
Quitte à regret ses sœurs, sa mère et sa cabane,
Pour le toit d'un époux qu'elle ne connaît pas;
Moins pâle est la victime à l'aspect du trépas.
Des murs de la chapelle, à ses yeux trop connue
Aussitôt qu'Hélénor reconnaît l'avenue,
Il se détourne; il craint qu'un funeste retour
Ne lui ravisse encor l'objet de son amour :

Pareil à l'habitant de la riche Arménie,
Que des chefs du désert la troupe réunie,
Une nuit, dépouilla de ses plus chers trésors,
Et qui, trop averti, des hôtes de ces bords,
Par un lointain détour trompant la vigilance,
Dérobe à leur espoir sa nouvelle opulence.
Aux ruines du temple arrivés lentement,
Ils entrent : Ildegonde à son accablement
S'abandonne, et s'assied au milieu des décombres.
Ce séjour dévasté, la profondeur des ombres,
Les longs cris de l'orfraie, et le souffle des vents,
Sifflant dans les débris des vitrages mouvants,
Tout l'épouvante. Au sein de Théone alarmée,
Elle tombe, affaiblie et presque inanimée.
Elle reste longtemps dans ce sommeil de mort :
Sa paupière à la fin se rouvre avec effort;
Mais tout reste confus, tout est songe autour d'elle.
Elle voit à ses pieds une tombe nouvelle,
Voit une ombre en sortir, et crie avec effroi :
« Fantôme d'Hélénor, dis, que veux-tu de moi?
— Reconnais, Ildegonde, un époux qui t'adore;
Il vit, et pour t'aimer vivra longtemps encore.
— Hélénor, entre nous, tu n'aperçois donc pas...?
— Rien qu'un socle brisé. — Dis un cercueil. — Hélas!
Au nom des dieux, reviens du trouble qui t'égare.
Avec moi transportée aux bords de Sténiclare,
De tes vaines frayeurs je saurai t'affranchir.
Entends rouler la mer, vois la vague blanchir,
Et le léger vaisseau, balancé vers la rive,
Flotter, impatient du nœud qui le captive!

Tu t'abuses : de nous je ne vois s'approcher,
Que la barque funèbre et le fatal nocher.
Qu'ai-je dit? il n'est plus de nocher ni de barque.
Nos jours, indépendants des ciseaux de la Parque,
Sont à Dieu seul; Dieu seul est l'arbitre des jours!...
— Des profanations recommençant le cours,
Oses-tu...? — J'ose tout. — Sévères destinées,
Suspendez sur son front vos rigueurs enchaînées;
Ne gravez point son nom sur vos tables de fer;
Ne criez point vengeance, aux pieds de Jupiter.
— Garde ta pitié vaine, ô fils d'Apollodore!
Tous ces dieux fabuleux, que ton erreur implore,
Ne te répondront pas : ils sont muets et sourds.
L'ouragan qui s'élève emporte tes discours. »
En effet, l'ouragan s'échappait de la nue.
Dans le temple déjà la colonne rompue,
Le pesant chapiteau du portique ébranlé,
Et des murs entr'ouverts le pilastre écroulé,
Gémissants, ressentaient l'approche de l'orage.
La chrétienne nouvelle a repris son courage :
« Cher Hélénor, adieu!... Mais épargnez vos jours :
Ils devaient être à moi; gardez-les-moi toujours...
Séparons-nous! — Ton Dieu permet donc le parjure?
Que m'avais-tu promis? Dans cette enceinte obscure,
Quoi! ne devais-tu pas, d'un coupable abandon,
Au souverain des dieux, demander le pardon,
Et, devant son autel à mon sort enchaînée,
L'invoquer pour témoin du serment d'hyménée?
— Je n'avais rien promis qu'à votre désespoir.
Une dernière fois, j'ai voulu vous revoir :

J'espérais que le Ciel, sensible à ma prière,
Écarterait enfin la funeste barrière
Qui s'élève entre nous, sans doute pour jamais.
Dieu ne l'a pas voulu : j'adore, et je me tais.
— Toujours ton Dieu ! toujours le culte de l'impie !
C'en est trop; il est temps que le crime s'expie.
O Ciel, sois notre juge, et prononce entre nous !
Que le plus aveuglé soit frappé de tes coups :
Protège qui t'honore, et punis qui t'outrage ! »
C'est ainsi qu'il parlait, dans le bruit de l'orage.
Le Ciel l'entend. L'orage éclate avec fureur;
Et tandis qu'Hélénor, non sans quelque terreur,
Voit le portique ému tressaillir sur sa base,
Un marbre détaché roule, tombe et l'écrase.

Ildegonde est tranquille, à force de douleurs.
Ses traits n'ont point changé, ses yeux n'ont point de pleurs ;
Elle respire encore et semble vivre à peine.
D'Herculanum ainsi l'enceinte souterraine,
Sous leur ancien aspect, conserve les débris
Des mortels que la foudre en passant a surpris :
Leur poussière, debout, à l'œil paraît vivante.
Ildegonde au hasard jette sa vue errante,
Aperçoit devant elle un corps inanimé,
Et ne reconnaît plus ce qu'elle a tant aimé.
Mais son égarement à chaque instant redouble :
Théone toutefois, profitant de son trouble,
La dérobe à l'horreur de ces marbres sanglants.
En son obscur séjour la ramène à pas lents,
Sur un lit douloureux la dépose, et près d'elle

Demeure jusqu'au jour sa gardienne fidèle.
Cependant Ildegonde, avec le souvenir,
Sent au fond de son cœur la douleur revenir.
Dans ce reste de nuit d'éternelle durée,
Elle voit d'Hélénor l'ombre défigurée,
Immobile, et cachant, sous de larges bandeaux,
De son corps mutilé les horribles lambeaux,
Et ses yeux sans regard et sa tête entr'ouverte.
En vain, sous les tissus dont elle est recouverte,
Plus pâle qu'Hélénor, elle cherche un abri,
Et veut fuir un objet effroyable et chéri :
Il n'est que plus présent à son âme éperdue.

A peine la lumière, à la terre rendue,
Redore le palais de son éclat vermeil,
Par Théone arrachée aux douceurs du sommeil,
Clotilde a tout appris. Aux clartés matinales,
Écartant l'épaisseur des courtines royales,
Elle se lève, accourt : « O sœur de mon époux,
Clotilde vient prier et pleurer avec vous !
Ne vous détournez pas. Eh ! qu'avez-vous à craindre !
Je dois vous admirer presque autant que vous plaindre :
Votre cœur, plein du Ciel, n'a rien désavoué
La chrétienne survit : que le Ciel soit loué !
S'il vous a réservé de pénibles épreuves,
Vierge, il vous garde aussi la couronne des veuves
Il veut vous rappeler le néant de nos jours,
Et qu'il n'est de bonheur qu'aux divines amours.
Ces larmes, Ildegonde, il faudrait les répandre,
Si votre âme en secret, trop crédule et trop tendre

Redoutant de l'amour les transports menaçants,
A vos dieux abjurés eût reporté l'encens.
Mais rien n'a démenti votre courage austère;
Vous triomphez : les cieux sont pour vous sur la terre,
Jusqu'au jour immortel où l'ange du tombeau
Viendra vous avertir d'un triomphe nouveau.
Le Dieu que nous servons est un Dieu d'indulgence,
Et la miséricorde est souvent sa vengeance.
Toujours père, il pardonne à ses fils égarés.
Vous reverrez plus pur celui que vous pleurez :
Aux terrestres liens heureux de se soustraire,
Dans l'éternelle vie il sera votre frère;
Dieu, votre époux ! » Clotilde, en achevant ses mots,
Se retire : Ildegonde a senti sur ses maux
Couler, en l'écoutant, un baume plein de charmes,
Et déjà s'adoucit l'amertume des larmes.
Elle se ressouvient de l'esprit lumineux,
Qui l'invitait d'avance à de célestes nœuds,
Dans cette vision solennelle et profonde
Où, sans quitter la terre, elle sortait du monde.
Sa vision renaît : l'habitant de l'Éden
La couronne de fleurs et lui parle d'hymen.
A l'erreur d'un moment, faible, elle s'abandonne;
Elle cherche un sourire; et regardant Théone :
« Théone, le vois-tu? C'est un époux du Ciel.
Écoute ! Ses accents sont plus doux qu'un doux miel.
Il ne me parle point des dieux et des déesses;
Il ne m'arrache point de coupables promesses.
Il peut franchir le seuil des vieux temples déserts,
Sans craindre l'ouragan déchaîné dans les airs,

La voûte qui s'ébranle et le marbre qui tombe.
Je ne peux être à lui, sans traverser la tombe;
Mais, du moins, il viendra me visiter encor,
Et j'obtiendrai de lui la grâce d'Hélénor. »
Elle a dit. Le réveil dissipe sa chimère,
Et lui rend sa raison qui lui rend sa misère.

Que faisais-tu Clotilde, en ces instants de deuil?
A l'ami de Clovis préparant un cercueil,
Tu songeais à fonder un pieux oratoire,
Des malheurs d'Ildegonde asile expiatoire.
Les ordres sont donnés; les travaux sont prescrits.
Le temple tout entier tombe, et de ses débris,
Sous le terrain creusé, la trace disparue
Livre un champ spacieux au soc de la charrue.
Vers le septième soir, le passant étonné
En vain chercha les murs du temple abandonné :
Un moment, il parut demeurer dans le doute;
Il se crut, un moment, détourné de sa route.
Mais déjà, sous la pierre où son sang a fumé,
L'idolâtre Hélénor reposait inhumé :
Autour de son tombeau s'élevait, d'heure en heure,
De celle qu'il aima la future demeure.
Clotilde, à ces travaux, préside assidûment;
Elle-même en posa le premier fondement.
Le prêtre, par trois fois, a parcouru l'enceinte;
Autour de lui, sa main répandant l'onde sainte,
Par trois fois a béni ces lieux purifiés.
Les longs arceaux du cloître au loin sont déployés :
Le circulaire enclos des étroites cellules

Se partage, tandis que les hauts vestibules
Annoncent au regard l'aspect plus imposant
De l'habitacle auguste où Dieu sera présent.
La chapelle bientôt verra la croix dorée
Éclater au-dessus de l'ardoise azurée;
Bientôt la flèche aiguë, ornement de ses toits,
Dépassera dans l'air le front même des bois.
Industrieuses mains, redoublez de courage!
A la voix de la reine, achevez son ouvrage.
Marbre éclatant, revêts le sol poudreux encor;
Temple, fais rayonner les candélabres d'or;
Autel, couronne-toi de pieuses reliques;
Cellules, ornez-vous d'images symboliques!
Et, toi, descends du Ciel, jour de solennité,
Où, dédiant son cloître à la Divinité,
Clotilde, des vertus religieux exemple,
Viendra, par sa présence, inaugurer le temple,
Et d'un premier encens allumé de ses mains
Embaumer jusqu'au soir l'arche du Saint des saints!

C'est là qu'à sa douleur comme à ses vœux fidèle,
Ildegonde, avant peu, réunira près d'elle
Plus d'une vierge en deuil, humble et simple de cœur,
Qui n'a plus pour abri que le toit du Seigneur;
La veuve au désespoir, l'épouse abandonnée,
Plus triste que la veuve et plus infortunée,
Et ces filles du sort, qui, sans biens et sans nom,
Vivent dans le malheur, meurent dans l'abandon.
C'est là que, chaque nuit, à l'heure solitaire
Où d'Hélénor brisé le sang teignit la terre,

Ildegonde, quittant l'asile du sommeil,
Les pieds nus, l'œil en pleurs, jusqu'aux feux du soleil,
Ira gémir au temple; et lorsque, rassemblées,
Ses sœurs par la prière y seront rappelées,
La royale recluse, étouffant ses sanglots,
Entonnera le chant de l'éternel repos.

CHARLEMAGNE A PAVIE

POÈME EN SIX CHANTS

AVERTISSEMENT

DE LA SECONDE ÉDITION

Les éloges accordés presque uniquement au style de cet ouvrage m'ont fait regretter un peu tard qu'un soin plus sévère n'eût pas présidé à sa composition générale. Dans un nouveau travail, j'ai fait droit à toutes les critiques.

Avoir corrigé des défauts, est-ce assez? Non, sans doute, pour qui se proposerait la perfection réelle. Je n'ai pas l'orgueil d'y prétendre: heureux si je me rapproche de la perfection relative, celle qui a pour bornes les moyens de l'auteur. Mes efforts, ne fussent-ils pas couronnés du succès, prouveront du moins ma soumission à la critique judicieuse, et mon respect pour le public.

---

*A SA MAJESTE

L'IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS

REINE D'ITALIE [1]

Reine dont les vertus sont l'amour des Français
Et la gloire du diadème!
Quand votre auguste nom s'attache à mes essais,
Dans ce présage de succès
J'obtiens un prix plus doux que le succès lui-même.
Je les dépose à vos genoux,
Les vers que m'inspira la Muse de la France,
Les vers où j'apprenais d'avance
A chanter dignement votre immortel Époux.
Si mon héros pouvait renaître,
Il verrait sans douleur ses travaux surpassés;
Mais il regretterait peut-être
Ce trône fortuné que vous embellissez.

1. Cette dédicace a paru en tête de la première édition du poème. (*Paris, Firmin-Didot*, 1812, in-18.)

A. Lalauze sc. Imp A. Quantin

L'ARBRE D'AMOUR

CHANT PREMIER

Je veux mêler aux belliqueux accords
Les doux accents d'amour et de féerie,
Et répéter aux échos de nos bords
Les nobles faits de la chevalerie.
Je chante un roi, la terreur des remparts,
Qui, dans les murs de Pavie alarmée,
Vint foudroyer l'empire des Lombards,
Lorsque de loin la ville des Césars
S'humiliait devant sa renommée.
Astre immortel, levé sur les héros,
De notre France ô lumineuse étoile!
De tes rayons daigne éclairer ma voile,
Et diriger ma barque, au sein des flots.
On avait vu le puissant Charlemagne
Planter sa lance aux rives de l'Ister,
Et des forêts de l'antique Allemagne
Fouler aux pieds l'informe Jupiter:
Du fier Theudon les forces déployées
N'ont pu lutter contre le coup fatal;
Du grand Hermann les aigles foudroyées

Fument encore au pied du mont Sintal.
L'heureux vainqueur des princes de la terre
Qui devant lui frémissent prosternés,
Daigne accueillir leur foule tributaire,
Et protéger ces vassaux couronnés.
Du noble Haroun le visir magnanime,
Ce Giaffar, sa future victime,
Au roi suprême a présenté l'anneau,
Gage sacré d'alliance et d'estime;
Et l'envoyé du prince de Solyme
Met à ses pieds les clefs du saint tombeau.
Tout l'univers le redoute et l'implore :
Pour rassurer ses droits mal affermis,
De l'Orient l'autre Sémiramis
Lui fait offrir sa main sanglante encore;
Et, des États où se lève l'aurore
Le suppliant d'accepter la moitié,
Maître nouveau, le jeune Nicéphore
Veut acheter sa puissante amitié.
Vaincu deux fois non loin de ses murailles,
Didier posait le glaive de batailles :
De ses voisins reconnaissant les droits,
Ce fier Lombard respectait leurs domaines;
Et les débats du sceptre et de la croix
N'agitaient plus les campagnes romaines.
Au jeune front des fils de Carloman,
Le roi pontife accordait l'huile sainte,
Et de ses mains, au pied du Vatican,
Laissait enfin tomber la foudre éteinte.
Charles vainqueur, méditant son départ,

Occupe encor les remparts de Modèce;
Et, chez Didier, le vaillant Isambart
Va de la paix confirmer la promesse.
Illustre appui du monarque des preux,
Cet Isambart, de ses exploits nombreux,
Avait le prix : Blanche était sa compagne,
Blanche, la sœur du fameux Charlemagne.
Il a revu, chez le prince lombard,
Le noble Ogier, l'ami de sa jeunesse,
Qui, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Des paladins a quitté l'étendard.
Avant le jour où le fier Scandinave
Des bords français partit pour son malheur,
Les deux héros, aux champs de la valeur,
Laissaient douter quel était le plus brave.
On aurait dit ces gémeaux radieux,
Qui sur la terre, amis toujours fidèles,
N'eurent qu'un sort, et jusque dans les cieux
Ont confondu leurs clartés fraternelles.
Ce temps heureux, sans retour, s'est enfui :
Ogier, troublé, d'Isambart craint l'approche;
Il se détourne, et désormais, pour lui,
De son ami la vue est un reproche.
Ainsi Marseille, au pied de son rempart,
Quand les combats s'allumaient autour d'elle,
A vu depuis, soupirant à l'écart,
Ce Connétable, à son maître infidèle,
Qui rougissait en regardant Bayard.
Mais de la paix la prochaine assurance
Livrait son cœur à des pensers plus doux.

Muse fidèle ! approche, et redis-nous
Qui des deux rois rompit l'intelligence.
Tyrans du cœur, orgueil, amour, vengeance,
Ce fut vous seuls ! « Mon père ! vengez-vous
S'est écrié le fougueux Adalgise,
Vengez un fils en qui l'on vous méprise.
J'adorais Blanche et demandais sa main :
J'ai de son frère essuyé le dédain.
Au fils d'un roi, Charlemagne préfère
Un Isambart, un simple paladin :
Vous le souffrez, et vous êtes mon père !
Depuis le jour où ce prince odieux
A mes desseins refusa de souscrire,
La soif du sang me consume, et vos yeux
Depuis ce jour, ne m'ont pas vu sourire.
J'ai juré guerre à qui m'a dédaigné ;
Mais je la veux et terrible et prochaine.
Je veux périr, mais dans le sang baigné ;
Et si je vis, ce n'est que par ma haine.
Vengez-moi donc, seigneur, ou reprenez
Ces jours amers, que vous m'avez donnés. »
Dès qu'Adalgise eut vu Didier souscrire
Aux noirs projets conçus par sa fureur,
Sa bouche enfin retrouva le sourire,
Et de la haine il savoura l'horreur.
Douce, et livrée à la mélancolie,
Sa jeune sœur, la touchante Ophélie,
Plaignait tout bas ses transports odieux.
L'ange infernal et l'ange de lumière,
La nuit profonde et la clarté des cieux

Diffèrent moins qu'Ophélie et son frère :
Tel est du sort l'arrêt capricieux.
Ne voit-on pas, des mêmes feux brillantes,
Du firmament les étoiles tremblantes,
Et la comète, effroi de l'horizon?
Ne voit-on pas les salutaires plantes
Fleurir non loin du funeste poison?
A la terreur, ton âme s'abandonne,
Tendre Ophélie! A l'ombre des autels,
Tu vas prier la céleste Madone
De mettre un terme à ces combats cruels.
Les vœux fervents échappés de ta bouche,
Quelques moments, suspendent ta terreur;
Mais, de ton frère inflexible et farouche,
Ils ne sauraient enchaîner la fureur.
Cette fureur ne s'est point apaisée;
Tes pleurs en vain coulent pour le toucher :
Hélas! ainsi la goutte de rosée,
Sans l'amollir, tombe sur le rocher.
Moins insensible, Ogier pour toi soupire.
Ces yeux si doux, cette douce pâleur,
Ce mol accent et ce vague sourire,
Ce front pensif, et triste sans douleur,
Portent le trouble et le charme en son cœur.
Le nom chéri de la beauté qu'il aime,
Par ses couleurs, ne s'est point révélé;
Son bouclier, par un discret emblème,
En champ d'azur porte un astre voilé.
Longtemps Morgane, habile enchanteresse,
Sut captiver ses vœux et sa tendresse :

Ce temps n'est plus; et quel enchantement
Peut ramener un infidèle amant!
Près de Messine, et non loin de ce phare,
Dont les clartés, chères aux matelots,
Frappent au loin les îles de Lipare
Et leurs volcans allumés dans les flots;
Assujetti sur sa base agitée,
Brille un palais, dont la perle argentée
A revêtu les murs éblouissants:
Ses tours sans nombre à demi sont voilées
De ces vapeurs, qui du fond des vallées
Montent le soir comme un léger encens,
Et, vers les cieux lentement exhalées,
Suivent du jour les rayons pâlissants.
Là, du nocher jamais la rame active
N'interrompit le long calme des airs;
Là, seulement, gémit la voix plaintive
Des alcyons qui glissent sur les mers.
Ce lieu charmant, de Morgane, est l'asile;
Et, chaque année, on dit que la Sicile,
Au sein des flots, voit apparaître encor
Du beau séjour l'image passagère,
Son toit vermeil, sa coupole légère,
Ses murs d'albâtre, et ses colonnes d'or.
Là, désormais Morgane, seule au monde,
Songe à l'ingrat qui néglige ses feux;
Et, tout entière à sa douleur profonde,
Elle soupire, au bruit lointain des jeux,
Ou d'un ruisseau regarde couler l'onde.
Parfois encor, quand le jour qui s'enfuit

Cède l'empire aux astres de la nuit,
Morgane, au sein d'un nuage d'opale,
Vient enlever le héros bien-aimé,
Et le retient sur son sein enflammé,
En attendant l'étoile matinale.
Mais l'infidèle effleure avec ennui
Des voluptés la coupe enchanteresse;
Et, dans les bras de sa belle maîtresse,
Son bonheur même est un tourment pour lui.
De ces froideurs Morgane a vu la cause;
Rien à ses yeux ne saurait échapper.
Amante et fée, on ne peut la tromper;
Et, sur la couche où le plaisir repose,
De sa vengeance elle aime à s'occuper.
Elle sourit à la guerre prochaine,
Se lève, attend le réveil du héros,
Et, déguisant les projets de sa haine,
Sur le théorbe elle chante ces mots :

C'était un soir. Au fond de sa tourelle,
Je m'en allais, par la vague de l'air,
Réconforter naïve jouvencelle,
Pleurant l'ami qui voyage outre-mer.
Je t'aperçus errant sous la ramée :
Mon front alors se couvrit de rougeur;
Et j'oubliai, de ton aspect charmée,
La jouvencelle et l'ami voyageur.

Reine de l'air, du printemps et des roses,
Dans les parfums je descendis vers toi;
Et sans détour, et sans métamorphoses,
Beau chevalier, je te dis : « Sois à moi! »

L'anneau d'azur du serment fut le gage :
Le jour tomba ; l'astre mystérieux
Vint argenter les ombres du bocage,
Et l'univers disparut à nos yeux.

Dans le séjour de l'heureuse Morgane
Quel doux loisir eût charmé tes liens
Combien de fois le palais diaphane
Eût éclairé nos jeux aériens !
Au mol accent de la harpe sonore,
On nous verrait, dès le réveil du jour,
Franchir les monts embellis par l'aurore,
Et jusqu'au soir nous enivrer d'amour.

Sur un rayon de la lune naissante,
On nous verrait descendre tous les deux,
Pour consoler la vierge languissante,
Et d'un amant lui rapporter les vœux ;
Ou quelquefois, aux clartés des étoiles,
En feux errants voltiger sur les flots,
Et, de la nef illuminant les voiles,
Guider au port les tremblants matelots.

Mais du repos ton audace murmure ;
Triste et rêveur, tu languis dans mes bras.
Eh bien ! reprends l'étincelante armure,
Mon jeune amant, je te cède aux combats.
Cours affronter le vaillant Charlemagne
Guidant ton glaive au milieu des hasards,
Dans les périls je serai ta compagne,
Et sur ton cœur j'émousserai les dards.

Elle s'arrête, et d'une douleur feinte
A tous ses traits elle donne l'empreinte.
Grâce au pouvoir d'un art insidieux,

Le paladin la revit plus charmante,
Et, lui rendant le nom chéri d'amante,
D'un baiser tendre il scella ses adieux.
D'autres adieux vont coûter plus de larmes.
L'affreux clairon résonne, et d'Isambart
Ce bruit de guerre a marqué le départ;
Il va quitter Ogier... son frère d'armes!
Pâles tous deux, et le regard troublé,
Les deux amis s'abordent : leur pensée
Reste confuse, et leur langue glacée;
Mais leur silence avait déjà parlé.
« Toi, qui bientôt ne seras plus mon frère,
Dit Isambart d'une débile voix,
Donne ta main... Cette main me fut chère...
Que je la presse une dernière fois!
Qui l'eût pensé, qu'une aveugle furie,
De nos serments, eût brisé le lien?
Rappelle-toi les instants où ta vie
Était la mienne, où mon sang fut le tien.
Pourquoi jadis, sous ces mêmes murailles,
M'as-tu sauvé du glaive des batailles!
Je serais mort ton frère, et nos deux noms
Eussent un jour paré tes écussons;
Plus d'une fois, sur mes cendres chéries,
Mon compagnon serait venu pleurer...
Mais non; le sort, hélas! doit séparer
Nos deux tombeaux, comme nos deux patries.
Contre mon cœur laisse-moi te serrer...
Je vais partir; je vais, sans espérance,
Rejoindre, seul, les drapeaux de la France,

Et, désormais de larmes m'abreuvant,
Porter le deuil de mon ami vivant. »
Ogier frémit; il s'émeut, il hésite...
Se pourrait-il!... Isambart, éperdu,
A ses genoux soudain se précipite :
« Rends-moi, rends-moi celui que j'ai perdu,
Et prends pitié du trouble qui m'agite! »
Il triomphait... O funeste retour!
Son faible ami, subjugué par l'amour,
De la beauté si chère à sa tendresse
S'est retracé l'image enchanteresse :
« Le sort, dit-il, enchaîne ici mes pas...
Plains-moi, plains-moi, ne me condamne pas. »
Tous deux alors s'embrassent en silence :
Un dernier gage est l'adieu du départ.
Du Scandinave Isambart prend la lance,
Et tristement lui donne son poignard...
Présent fatal! — Mais, l'œil sur l'Italie,
Et tout entière à son ressentiment,
Morgane, aux vœux de son perfide amant,
A résolu de ravir Ophélie.
Pour Charlemagne, elle espère enflammer
Le cœur naïf de celle qui, peut-être
Cédant un jour au doux besoin d'aimer,
Eût partagé l'ardeur qu'elle fit naître.
Dès que le soir élève ses vapeurs,
La belle fée en sa grotte profonde
Cherche un asile, et des sylphes trompeurs
Y réunit la foule vagabonde :
« Vous tous, dit-elle, ornement de ma cour,

Sylphes brillants, aimables infidèles,
Illusions, compagnes de l'amour,
Prenez vos luths et parfumez vos ailes.
Si tant de fois votre invisible essaim,
Glissant dans l'ombre aux heures du mystère,
Fit soupirer la vierge solitaire,
Et souleva l'albâtre de son sein;
Si, par vos soins, le miroir de la nue,
Qui se colore aux flammes du matin,
Lui présenta, dans un riant lointain,
Du jeune amant l'apparence inconnue;
A la lueur du magique flambeau,
Accompagnez mon nocturne voyage...
Je vous prépare un triomphe nouveau. »
Elle se tut. Dans la troupe volage,
Un bruit flatteur doucement circula,
Comme le bruit du mobile feuillage,
Ou de l'abeille aux montagnes d'Hybla.
De ses jardins, odorant labyrinthe,
La fée alors gagne la vaste enceinte.
Là, croît pour elle un arbuste enchanté,
Qui de ses mains autrefois fut planté :
Un charme pur, de sa tige, s'exhale;
Un prisme éclate au milieu de ses fleurs;
Et mollement la brise orientale
En fait mouvoir les changeantes couleurs.
Pour l'arroser, de vingt jeunes sylphides
Les urnes d'or se plongent tour à tour
Dans le cristal des fontaines limpides.
L'arbre inconnu se nomme Arbre d'amour.

Tout est soumis à son magique empire.
L'hôte des airs, sur sa branche arrêté,
Charmé soudain, frémit de volupté;
Plus tendrement la palombe y soupire.
L'indifférent, qui sous l'ombrage heureux
S'est endormi, se réveille amoureux.
Même on a vu les sylphides charmantes,
Abandonnant leurs urnes éclatantes,
Faibles, céder aux langueurs du désir,
Et l'œil fermé, la bouche demi-close,
En murmurant les accents du plaisir,
Tomber d'amour sur les tapis de rosé.
Morgane approche. Elle invoque la Nuit,
Divinité favorable au prestige,
Cueille un rameau qui verdit sur la tige,
Et des jardins rapidement s'enfuit.
A l'escorter sa troupe est préparée :
Quatre lutins, à l'aile diaprée,
Sont les coursiers de son char nébuleux;
Et dans sa main la branche balancée,
Sceptre léger, ressemble au caducée
Qui mène au Styx les mânes fabuleux.

CHANT SECOND

La nuit s'avance, et Morgane, ravie,
Dans la vapeur a reconnu Pavie :
Le char docile y descend à sa voix.
Devant ses pas déjà s'ouvre l'asile,
Où d'un sommeil innocent et tranquille
Dormait encor l'héritière des rois.
Elle frémit de la trouver si belle :
« Songes d'amour, enivrez-la ! » dit-elle.
Et le rameau, doucement agité,
Avec lenteur s'abaissant sur la couche
Où reposait la pudique beauté,
Vient effleurer et ses yeux et sa bouche.
En même temps, les Sylphes mensongers
Ont caressé de leurs souffles légers
La vierge pure, et font jouer, dans l'ombre,
De leurs miroirs les facettes sans nombre :
Le roi des preux, sous mille aspects mouvants,
Paraît, s'enfuit, et reparaît encore ;
Tantôt, porté du couchant à l'aurore,
Sur un coursier non moins prompt que les vents ;

Tantôt, debout sur le char de la guerre,
Distribuant les trônes de la terre,
Dictant la paix à vingt peuples soumis;
Tantôt, aux pieds de la beauté qu'il aime,
Avec son sceptre, avec son diadème,
Posant un fer qui manque d'ennemis.
Mais sans retour le prestige s'envole,
Et l'on entend ce chant délicieux
S'unir au bruit des luths harmonieux
De la cithare et des harpes d'Éole :

L'ombre s'enfuit; la courrière du Jour
Va de ses feux colorer le nuage :
Avec l'Aurore et les lis du bocage,
Éveille-toi du doux réveil d'amour!

Aime et jouis; le plaisir n'a qu'un jour :
Moins fugitive est la fleur printanière.
Dans les bosquets de rose et de lumière,
Viens te mêler à nos danses d'amour!

Viens, d'Obéron, charmer le beau séjour :
Titania sur son trône t'appelle;
Un char, traîné par la blanche gazelle,
Te conduira vers son île d'amour.

La voix s'exhale et meurt... L'aube nouvelle
Vient d'Ophélie éclairer le séjour.
Elle s'éveille, et regarde autour d'elle,
Et son regard semble étonné du jour.
Songes légers, peuple de Sylphirie,
Déjà, bornant votre rapide essor,

Vous reposiez au palais de féerie,
Que du réveil elle doutait encor.
Elle se lève et marche à l'aventure :
En noirs anneaux flotte sa chevelure,
Et des soupirs s'échappent de son sein;
Puis, retenant ses plaintes étouffées,
Elle s'arrête, et croit dans le lointain
Ouïr les sons de la lyre des fées.
Le regard fixe et le sein palpitant,
Elle poursuit l'image qu'elle adore;
Elle la voit, et lui parle, et l'entend;
Et dans son cœur s'accroît, à chaque instant,
L'affreux progrès du mal qui la dévore.
Telle, aux rayons d'un soleil enflammé,
Du bord des mers, quand la jeune Africaine
Croit découvrir la pirogue lointaine,
Qui lui rendra l'aspect du bien-aimé;
Les flots en vain mouillent ses pieds d'ébène;
La jeune amante, ainsi que le rocher,
Reste immobile, et de l'image vaine
Ses longs regards n'ont pu se détacher :
La vague enfin la soulève et l'entraîne.
Mais des remparts, de piques hérissés,
Au loin s'étend l'arsenal redoutable;
Les traits sifflants, la flèche inévitable,
Des rocs aigus les débris entassés,
Bordent les murs et les larges fossés.
De la cité défense tutélaire,
Des toits d'airain couvrent ces vastes forts,
Qui, s'élevant sur le mont circulaire,

Du premier choc soutiendront les efforts.
De surveillants une élite éprouvée,
Debout, la nuit, aux clartés des fanaux,
Se succédait, sur la tour élevée,
Et, tout le jour, à travers les créneaux,
De Charlemagne épiait l'arrivée.
Les derniers feux du troisième soleil,
De son approche, éclairent l'appareil.
On voit marcher, sous la même bannière,
Ce Richardet et ce jeune Guiscard,
Qui de Renaud, leur invincible frère,
Tous deux encor regrettent le départ;
L'ardent Montglave, et le fier Angibart,
Si redoutés des hordes germaniques;
Et Théodulphe, orateur et guerrier,
Et Lancelot, dont les vieilles chroniques
Nous ont transmis les actes héroïques.
Ne cherchz plus le vaillant Olivier;
Au champ d'honneur, une lance ennemie
De ce héros borna l'illustre vie,
Et le cyprès ombrage son laurier.
Roland n'est plus, bien qu'il respire encore :
D'un long amour le funeste poison
A désormais égaré sa raison;
Il suit au loin l'ingrate qu'il adore.
Quel est le brave, à l'orgueilleux cimier,
Qui près du roi s'avance le premier?
C'est Isambart. Vaincu par la tristesse
En soupirant, il songe à son ami,
Et sa douleur se rappelle sans cesse

L'adieu cruel dont son cœur a gémi.
Quand tout s'élance au signal de la guerre,
Triste, et les yeux attachés à la terre,
Le seul Ogier se dérobe aux exploits :
« Quoi ! disait-il, regardant son épée ;
Je combattrais mes amis d'autrefois !
Ce fer sanglant... Dieu ! si ma main trompée...
Mais Ophélie !... O tendresse, ô devoir,
Qui de vous deux aura la préférence ?
La mériter, ou ne plus la revoir !
La mériter, c'est ma seule espérance. »
Et tout à coup Ogier, se ranimant,
Semble sortir d'un long enchantement.
Oh ! que d'instants perdus pour son courage !
Que de hauts faits dérobés à son bras !
Il en rougit et de honte et de rage,
Et tout son cœur appelle les combats.
Tel en sursaut s'éveille le nomade,
Qui, sans prévoir le matinal départ,
D'un long sommeil s'endormit à l'écart :
En haletant, il poursuit la peuplade
Qui disparaît, et que l'œil incertain
Découvre à peine à l'horizon lointain.
Ou tel encor, si des meutes ardentes,
A son réveil, l'impatient chasseur
Entend déjà les clameurs discordantes,
Qui du hallier traversent l'épaisseur,
En s'accusant de sa molle indolence,
Du lit oiseux aussitôt il s'élance.
Son tube éclate aux rayons du soleil :

Hôtes tremblants de la forêt sauvage,
Fuyez ses coups, fuyez! un prompt ravage
Va réparer les lenteurs du réveil.
De ses guerriers à l'éclatante armure,
Le roi des preux s'avance environné.
Éblouissant de pourpre et de dorure,
Un destrier, à la haute encolure,
Parmi la foule, en pompe, est amené :
C'est *Fulgurin*. Son pied frappe la poudre;
Son flanc jamais n'a senti l'aiguillon;
Fier de son maître, il vole, et de la foudre
A la vitesse, et le choc, et le nom.
Charles revêt la pesante cuirasse,
Et fait jaillir l'éclair du bouclier.
Il prend aux mains du fidèle écuyer
Les rênes d'or, les ajuste avec grâce;
Monte; et déjà le bouillant *Fulgurin*
S'agite, écume, et tourmente le frein :
D'un œil ardent il dévore l'espace;
Les crins dressés, et les naseaux mouvants,
Il est semblable aux coursiers, dont la race
Naquit, dit-on, des cavales de Thrace,
Que fécondaient les caresses des vents.
Pour le combat, cependant, tout s'apprête.
Déjà, non loin du rempart assiégé,
Le double camp dans la plaine est rangé.
Les fiers Lombards, Adalgise à leur tête,
Pour arrêter l'armée aux larges flancs,
Ont déployé leurs formidables rangs.
Ils gardent tous un farouche silence :

Et les Français, en agitant leur lance,
D'un chant de gloire entonnent le refrain.
Charles, monté sur l'ardent *Fulgurin*,
Parcourt les rangs : sa parole enflammée,
Qui garantit le succès du combat,
Fait un héros du plus obscur soldat;
Et d'un regard il double son armée.
Quelques moments, retenant ses transports,
Des deux partis la fureur est réglée,
Et les guerriers s'attaquent corps à corps;
Mais, par degrés, s'animent leurs efforts;
A chaque instant, s'épaissit la mêlée.
Le cimeterre, et la lance, et les dards,
La double hache, et les tranchants poignards
Ont varié les coups et les blessures.
En pétillant, le feu sort des armures.
Le sang jaillit; plus d'ordre, plus de rangs;
Vainqueurs, vaincus, chefs, soldats, morts, mourants,
Tout se confond : la vue épouvantée
N'aperçoit plus qu'une masse agitée;
L'oreille au loin n'entend plus dans les airs
Qu'un cri formé de mille cris divers.
Le grand monarque au loin se multiplie;
Chef et soldat, partout en même temps,
Presse ou retient l'essor des combattants;
Autour de lui tantôt il les rallie,
Tantôt lui-même, au plus fort du danger,
Se précipite, afin que leur courage
Jusques à lui s'ouvre un sanglant passage,
Et de la mort vienne le dégager.

Par les débris la terre est accablée;
L'énorme tour croule, démantelée;
Les murs épais tombent; en un moment,
De paladins une troupe hardie
Monte à la fois sur la brèche agrandie,
Qu'un fer aigu protège vainement.
En ce désordre, Isambart, intrépide,
Va poursuivant la retraite rapide
Des ennemis dérobés à son bras.
Au sein des murs, il pénètre : et les portes,
Tout aussitôt se fermant sur ses pas,
Le livrent seul aux nombreuses cohortes.
Il va périr, mais il ne tremble pas.
Sous un portique il vole et se retranche :
Le fer luisant de la lance et du dard
Vient s'émousser sur son armure blanche,
Et de son glaive il se fait un rempart.
Mais par degrés faiblit sa main lassée;
Lors il commence à connaître l'effroi;
A son épouse, à la France, à son roi
Il dit adieu, du fond de sa pensée.
Loin du Caïstre ou des bords du Cydnus,
Tel un beau cygne, égaré dans l'orage,
Regrette, hélas! à l'aspect du naufrage,
Le lac tranquille et les fleuves connus.
Pour échapper à son destin sinistre,
Il lutte en vain contre le flot des mers :
Une heure encore, et l'oiseau du Caïstre
Du dernier chant aura frappé les airs.
Mais Charlemagne avait suivi sa trace :

Des chevaliers il ranime l'audace :
Les chevaliers, à sa voix rassemblés,
D'un bras nerveux levant l'énorme hache,
Frappent ensemble et frappent sans relâche;
La porte crie; et ses gonds ébranlés
Cèdent bientôt à leurs coups redoublés.
La hache en main, ils entrent dans Pavie,
Où, sous le nombre, Isambart terrassé
Allait périr de mille coups percé :
Pour Isambart, leur présence est la vie.
Des assiégés les bataillons épars,
Que d'Adalgise entraîne la menace,
Sont accourus de la plaine au rempart,
Et, furieux, ils rentrent dans la place.
A ta rencontre, Adalgise est venu,
Noble Isambart! ses yeux ont reconnu
Le nom de Blanche écrit sur ta cuirasse;
En frémissant, il mord son bouclier :
« Te voici donc, insolent chevalier,
Dont le bonheur me blesse et m'injurie!
De te soustraire à ma juste furie
Le fol espoir te pouvait-il flatter?
Époux de Blanche, ose la disputer! »
Disant ces mots, Adalgise, en silence,
Met en arrêt sa formidable lance;
Il va frapper : Isambart, s'écartant,
Échappe au coup de la lance trompée;
Et, d'un revers de sa terrible épée,
Sur la poussière à ses pieds il l'étend.
En vomissant la menace et l'injure,

Sous les débris de sa pesante armure,
S'est relevé le farouche Lombard.
Ogier, soudain, proférant le blasphème,
Accourt : La fée abuse son regard...
Le fer, présent de son cher Isambart,
Brille, levé sur Isambart lui-même.
Les paladins s'étonnent; son ami,
Le cœur navré, d'un bras mal affermi,
Pare les coups de sa main forcenée,
En s'écriant : « Frappe, frappe, cruel!
Bientôt ma mort remplira ton attente.
L'ingrat oubli d'une amitié constante
Pour moi d'avance était le coup mortel. »
Il est frappé. Son sang coule et bouillonne,
Son œil s'éteint, la force l'abandonne,
Et de sa bouche, après un long effort,
Sortent ces mots : « Adieu... Je te pardonne. »
Le pâle Ogier, dans un sombre transport,
Avec fureur l'appelle... Il était mort.
Le malheureux, contemplant son ouvrage,
Contre lui-même allait tourner sa rage;
C'en était fait : mais, plus prompt que l'éclair,
Charles retient son homicide fer.
Alors Ogier semble se reconnaître;
De son délire il sort, pour un moment,
Nomme tout bas celui qui fut son maître,
Et de ses yeux maudit l'enchantement.
En soupirant, Charlemagne l'embrasse,
Et dit : « De moi, reçois aussi ta grâce!
Quitte à jamais les drapeaux du Lombard,

Et dans ce sang que ton erreur s'efface...
C'est à toi seul de me rendre Isambart. »
A cette voix touchante et paternelle,
Ogier renaît : son sinistre regard
Se lève au Ciel, au Ciel qui tôt ou tard
Punit l'ingrat, et frappe le rebelle.
Son désespoir passe dans tous les cœurs :
Absorbés tous dans un sombre silence,
Les paladins laissent tomber la lance,
Et leur visière est humide de pleurs.
Des fiers vaincus le courroux même expire;
Même Adalgise, ému par la pitié,
Suspend le cours de son inimitié,
Et dans la ville à pas lents se retire.
Mais, toutefois, de cet aspect d'horreur,
Morgane encor réjouit sa fureur,
Prend le poignard dans le sang qui ruisselle,
Et l'agitant trois fois : « Certes, dit-elle,
Ce fer est sûr; conservons bien ce fer;
Pour d'autres coups j'en saurai faire usage! »
Un rire atroce erra sur son visage,
Et dans ses yeux apparut tout l'enfer.

CHANT TROISIÈME

Les paladins, appuyés sur la lance,
Pleuraient leur gloire : Isambart n'était plus ;
Et, dans ces murs où régnait le silence,
On eût douté quels étaient les vaincus.
Pour le convoi cependant tout s'apprête.
Le grand monarque, assis sur des pavois,
Reste à l'écart, immobile et sans voix,
Et sur sa main laisse tomber sa tête.
Les dards croisés, les larges boucliers
Sont du héros la couche funéraire.
Là, tour à tour, on voit les chevaliers
Se prosterner devant leur noble frère :
Ils vinrent tous... Ogier seul ne vint pas.
Il lui semblait de son compagnon d'armes
Ouïr le sang, qui murmurait tout bas
Et repoussait ses remords et ses larmes.
Muet, plongé dans un farouche ennui,
Les bras tendus, le front morne et stupide,
Il regardait de loin ce corps livide,
Moins effrayant et moins pâle que lui.

Dans la poussière, autour du mausolée,
Confusément traînent les étendards;
Et des guerriers la foule désolée
Baise en pleurant la pointe de ses dards.
D'un crêpe noir la trompette voilée,
Plaintive et sombre, affaiblit ses accords
Et tristement répond aux sons des cors.
Quand, tout entière à la lugubre fête,
L'armée en deuil oubliait sa conquête,
Les citoyens, prompts à se révolter,
De ces instants songeaient à profiter.
Ils sont armés : leur troupe se partage,
Et, s'enivrant de l'espoir inhumain
Qui lui promet un facile carnage,
Vient à la fois, par un triple chemin,
De ses vainqueurs surprendre le courage.
C'était en vain : des héros indignés
Le front penché se relève, et la rage
Sèche les pleurs dont leurs yeux sont baignés.
En lourds faisceaux assemblés sur la terre,
Leurs boucliers et leurs glaives nombreux
Sont ressaisis : MORT est le cri de guerre;
MORT !... A ce cri, répété plus affreux,
Ils crurent voir dans le sang qui la souille
Se ranimer l'insensible dépouille,
Et d'Isambart l'ombre s'armer pour eux.
Des révoltés la horde téméraire
Aux coups vengeurs veut en vain se soustraire;
Et des mourants les corps amoncelés
Ont satisfait, sur le lit funéraire,

Du paladin les restes consolés.
« Arrêtons-nous, dit Charles; nos épées
De trop de sang se sont déjà trempées.
Que, dès ce jour, un convoi douloureux,
Aux habitants de ma cité fidèle,
Porte le cœur du plus vaillant des Preux,
Mort pour la France en triomphant pour elle. »
On dit qu'alors, posant son bouclier,
Il s'inclina vers la terre sanglante,
Pleura longtemps, et d'une main tremblante
Pressa la main du pâle chevalier.
O d'Isambart compagne triste et chère,
Que faisais-tu? Des créneaux de la tour,
Tes yeux, errant vers la plage étrangère,
Redemandaient l'objet de ton amour.
Tout désormais à ton cœur le retrace :
Là, quand du glaive avait jailli l'éclair,
Ton sein tremblant sentait les coups du fer,
Qui d'Isambart émoussait la cuirasse;
Mais d'Isambart quand les rapides coups,
D'un paladin, consommaient la défaite,
Ton âme alors respirait satisfaite,
Et tes regards brillaient d'un feu plus doux.
Là, quand le soir, aux heures du silence,
Le ménestrel consacrait ses chansons
A ce vainqueur, dont la terrible lance
Aux plus vaillants fait vider les arçons,
Tu descendais de la tourelle obscure,
Pour octroyer au chanteur fortuné
L'agrafe d'or, et la verte ceinture,

Et le chapeau, de roses couronné.
Parfois aussi, livrée à tes alarmes,
Tu remontais au moment odieux,
Où ton époux, les yeux baignés de larmes,
Reçut de toi le présent des adieux :
« Prends, disais-tu, cette écharpe nouvelle;
Garde-la bien... Hélas ! et puisse-t-elle
A tout jamais conserver sa couleur ! »
Stériles vœux, espérance trompée !
De ton époux attestant le malheur,
L'écharpe blanche, encor de sang trempée,
N'a pas longtemps conservé sa couleur.
Mais Charlemagne, aussi grand que sa gloire,
Des châtiments déployant la rigueur,
Sait réprimer l'abus de la victoire,
Et du vaincu la grâce est dans son cœur :
« Prince, a-t-il dit, je plains votre misère;
Vous faisant roi, le ciel vous fit mon frère.
Si votre empire a passé sous ma loi,
Toute grandeur ne vous est point ravie :
Ce beau palais, cette illustre Pavie,
Seront à vous; acceptez-les de moi. »
En écoutant cette voix généreuse,
Didier pardonne au sort moins inhumain :
« Ma fille encor, dit-il, peut être heureuse ! »
Et du vainqueur sa main toucha la main.
Lors une vague et timide espérance
Vient d'Ophélie adoucir la souffrance.
Oh ! si jamais un avenir plus doux,
Réunissant Charlemagne et son père,

Dans un vainqueur lui gardait un époux !...
En ce moment, son inflexible frère
L'appelle et dit : « Tout est perdu pour nous ;
Mais à l'affront je saurai te soustraire.
J'ai des amis, ce fer, et mon courroux.
Console-toi ! l'oppresseur téméraire,
Avant trois jours, tombera sous mes coups. »
Sa sœur à peine entend ce vœu farouche,
Qu'un cri d'effroi s'échappe de sa bouche :
« Eh quoi ! s'écrie Adalgise égaré,
Notre ennemi te deviendrait sacré !
Tu chérirais des jours que je déteste !
Tremble à ton tour : ce fer encor me reste ;
Il est pour toi ; tremble ! » A ces mots, il part,
Lançant sur elle un sinistre regard.
Elle en frémit ; son erreur passagère
A disparu comme une ombre légère,
Et le réveil la rend à ses douleurs :
Tel un berger, qui, sur les bords de l'onde,
Tranquillement dormait parmi les fleurs,
S'éveille au bruit de la foudre qui gronde.,
Sa longue nuit s'acheva dans les pleurs.
Le lendemain, languissante et plaintive,
Se dérobant à la foule attentive,
Dans les jardins, seule, elle s'égara,
Et jusqu'au soir, silencieuse, elle erra.
En ces jardins s'ouvre une morne enceinte,
Lieu d'épouvante, où le saule agité
Semble imiter les soupirs et la plainte,
Lieu rarement des heureux visité.

Si l'on en croit les longs récits du pâtre,
Au clair de lune, en cortège folâtre,
Après minuit, tout le peuple lutin
Y vient souvent, au bruit d'un luth sonore,
Sous les rameaux du jeune sycomore,
Danser en rond jusqu'aux feux du matin.
Là, depuis peu, sous la sombre feuillée,
Seule, Ophélie, à ses chagrins secrets,
Sa harpe en main, consacre la veillée :
Sa harpe encore est au pied d'un cyprès.
Sur les débris d'un tronc couvert de mousse,
Elle s'assit, déplorant son malheur,
Et soupira d'une voix lente et douce
Ce lai touchant d'amour et de douleur :

Le noble Arthus fut aimé d'Arabelle,
Qui pour lui seul avait connu l'amour :
Dissimulant sa blessure mortelle,
Elle brûlait sans espoir de retour...
Dieu fasse paix à qui brûle comme elle !

Les doigts errants sur sa harpe fidèle,
Elle venait, à l'approche des nuits,
Sous les créneaux de la sombre tourelle,
Gémir dans l'ombre et chanter ses ennuis...
Dieu fasse paix à qui gémit comme elle !

Un soir, cédant à sa peine cruelle,
L'infortunée à jamais disparut ;
Et, loin d'Arthus, la plaintive Arabelle
Ne pleura point, hélas ! elle mourut...
Dieu fasse paix à qui mourra comme elle !

Ainsi chanta la royale beauté;
Et, du palais suivant la route obscure,
Elle entendit, sur le dôme écarté,
Siffler l'oiseau de lamentable augure.
C'était non loin de l'asile pieux,
Où de Didier reposent les aïeux.
A cet aspect, la tremblante Ophélie
Sentit rouler des larmes dans ses yeux,
Et dit : « Il reste une place en ces lieux;
Bientôt peut-être elle sera remplie... »
Et, cependant, Charlemagne abusé
Ignore un mal que lui-même a causé!
Le voyageur, ainsi, dans la prairie,
Sans le savoir, a renversé la fleur,
Qui, se penchant sur sa tige flétrie,
Déjà s'effeuille, et languit sans couleur.
Morgane alors, dans l'ombre solitaire,
De se venger gardant encor l'espoir,
De la magie invoquait le pouvoir,
De son pied nu frappait sept fois la terre,
Et, l'œil fixé sur le fatal poignard
Qui s'est plongé dans le sang d'Isambart,
Par ces accents commençait le mystère :

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Esprit des bois, vous qui dans la clairière
Allez rêvant à quelque affreux dessein;
Qui de vos feux armez l'incendiaire,
De vos couteaux le nocturne assassin;

Esprit des bois! de l'obscure demeure
Sortez enfin, sortez : voici votre heure!

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Démons du sang, noires intelligences,
Qui, sur le corps d'un enfant massacré,
Chantez en chœur les sinistres vengeances,
L'ombre complice, et le crime ignoré;
Démons du sang, pères des maléfices!
Interrompez vos hideux sacrifices!

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Parques du Nord, divinités sauvages!
Fatales Sœurs, que servit mon amant!
Apportez-lui vos terribles breuvages,
Et l'enchaînez à mon ressentiment.
Parques du Nord! quittez vos Scandinaves...
Il vient le jour de la moisson des braves!

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Morgane ainsi, de vengeances avide,
Chantait tout bas les mots accoutumés;
Et tout à coup naît la plante homicide
Au noir calice, aux sucs envenimés,
Affreux trésor des marais de Colchide.
Elle sourit; et, quand l'horrible fer
En triple cercle a rayonné dans l'air,
Elle répand sur sa pointe fatale

Tous les poisons de la plante infernale,
Et le dévoue à ces dieux, qu'à la fois
Du sombre bord vient d'évoquer sa voix.
Pour achever sa cruelle entreprise,
Le front tranquille elle aborde Adalgise :
« Je t'ai sauvé, dit-elle; mais tes jours
Seraient un bien trop peu digne d'envie,
Si ton rival empoisonnait leur cours.
Sans la vengeance, eh! qu'importe la vie!
Prends ce poignard... En tes mains est la mort!...
Frappe et détruis : je te réponds du sort. »
Elle parlait; deux légères Sylphides
Prennent dans l'air un lumineux essor,
Fendent l'espace, et leurs ailes rapides
Ont emporté le char étoilé d'or.
Enseveli dans sa mélancolie,
Le même soir, Ogier, seul à l'écart,
Baignait de pleurs le tombeau d'Isambart;
Et quelquefois il nommait Ophélie.
A ses regards se présentant soudain :
« Est-ce bien toi, valeureux Scandinave?
Crie Adalgise. Un fils du grand Odin,
D'un prince altier, s'est fait le vil esclave!
Il peut subir d'injurieuses lois!
Ah! c'en est trop; brise à jamais ta chaîne.
Jurons tous deux, par l'honneur et la haine,
D'unir nos bras, d'associer nos droits.
De l'oppresseur jurons la mort... — Arrête,
Je te l'ordonne! ou ma vengeance est prête.
Moi, me prêter à ton forfait nouveau!

Moi, te servir?... Regarde ce tombeau !
Mon Isambart, sans ta haine funeste,
Verrait encor la lumière céleste;
Son sang me crie : « Égorge mon bourreau ! »
J'obéirai. Mais mon bras est sans armes :
Eh bien ! demain, dès le soleil naissant,
Je t'attendrai, sur ce tombeau récent;
Je t'attendrai : ton sang paîra mes larmes.
— Tu rejoindras celui qui te fut cher !
Crie Adalgise avec un rire amer.
— Non, dit Ogier, c'est toi seul qu'il appelle.
Je fus témoin de ton dernier malheur :
Encor froissé de ta chute nouvelle,
Il te sied bien de parler de valeur ! »
Il dit et part. Le fougueux Adalgise
Reste immobile et glacé de surprise.
Mille projets, l'un par l'autre heurtés,
Dans son esprit se confondent, se pressent,
S'offrent ensemble, ensemble disparaissent;
Projets détruits aussitôt qu'enfantés.
Plein de sa rage implacable et profonde,
Il cherche en vain d'un farouche regard
Quelque vengeur, dont le bras le seconde;
Il reste seul; mais il tient un poignard.

CHANT QUATRIÈME

Loin du palais, Adalgise en courroux
Nourrit sa haine et prépare ses coups :
A son poignard il garde une victime.
Quelques instants encore, et le guerrier
Ne sera plus qu'un lâche meurtrier.
Par intervalle, aux approches du crime,
De ses remords il se sent combattu ;
Par intervalle, un reste de vertu,
Malgré lui-même, en son cœur se ranime.
Tel le soleil, de ses derniers rayons,
Vient colorer les ténébreux nuages,
Qui dans leurs flancs recèlent les orages,
La grêle affreuse et les noirs tourbillons.
Bientôt renaît la fureur d'Adalgise.
Que dis-je ? il veut que, servant ses complots,
Son père même au crime l'autorise ;
Didier troublé reçoit et lit ces mots :
« L'ombre est propice, et la nuit est muette.
Que dans une heure une porte secrète
Devant mes pas s'ouvre ! C'en est assez.

Ou la vengeance, ou ma mort : choisissez »
Perdre son fils ! le sauver par un crime !
Comment choisir ? Entre ce double abîme,
Didier demeure interdit et flottant.
Si l'étranger, loin du port s'écartant,
Entre les flots et la creuse ravine
S'est engagé sur la roche en ruine,
Et des deux parts voit la mort qui l'attend
Son œil se trouble, il pâlit, il s'arrête,
Jusques à l'heure où, sifflant sur sa tête,
Les vents du nord, fougueux tyrans des airs,
L'entraîneront, au gré de la tempête,
Dans la ravine ou dans les flots amers.
Du roi lombard image trop fidèle !
Que fera-t-il ? D'une main criminelle
Doit-il signer l'aveu des attentats,
Ou d'Adalgise accepter le trépas ?
Au seul devoir il va céder peut-être...
Mais, devant lui, de son fils menaçant
L'errante image alors semble apparaître,
Il jette un cri, prononce, en frémissant,
L'ordre fatal, et tombe pâlissant
Sur les degrés de ce trône sans maître.
Durant ce temps, à pas précipités,
Autour des murs de la ville soumise,
S'égare encor le farouche Adalgise,
Et du vainqueur les drapeaux détestés,
Battus des vents, sifflent à ses côtés.
De leur aspect, sa haine est redoublée ;
Un feu plus sombre allume ses regards.

De citoyens une foule troublée,
Au même instant, parcourait les remparts;
A leur approche, Adalgise s'écrie :
« Amis ! pour nous il n'est plus de patrie !
Les voyez-vous, ces insolents drapeaux,
Dont la présence insulte à nos misères?
Entendez-vous les mânes de nos pères
S'en indigner, au fond de leurs tombeaux?
Vengeons ces murs, vengeons la Lombardie !
Armons nos bras de glaives, de flambeaux;
A ces drapeaux attachons l'incendie,
Et que leurs feux, guidant au loin nos pas
De nos vainqueurs éclairent le trépas ! »
Comme il parlait, d'une flamme soudaine
Les étendards pétillent dévorés;
Et, possédé du démon de la haine,
Vers le palais, à sa suite, il entraîne
Les citoyens, de sa rage enivrés.
Et cependant l'adroite enchanteresse
Voudrait, au gré de son art infernal,
Punir d'Ogier l'infidèle tendresse,
Et l'accabler du bonheur d'un rival.
Elle voudrait dérober à la gloire,
Du roi lombard le généreux vainqueur,
Pour Ophélie enflammer son grand cœur,
Et lui ravir les fruits de sa victoire.
De sa baguette elle frappe; et soudain
A son pouvoir la terre obéissante,
Près du palais, d'un merveilleux jardin
A déployé la pompe éblouissante.

Là, le printemps rit, au sein des hivers;
Les hauts sapins, les palmiers toujours verts
Vont balançant leurs souples colonnades;
L'onde bondit en limpides cascades,
Et son murmure, au loin charmant les airs,
A la douceur des plus tendres concerts.
Sous la feuillée, à la voix de Morgane,
Le luth en main, un groupe de beautés,
Laissant flotter son voile diaphane,
Par ses regards, invite aux voluptés
L'hôte nouveau de ces lieux enchantés.
Philtre d'amour plus dangereux encore,
Un pur nectar aussitôt a coulé,
Nectar charmant, que la vermeille amphore
Dans son cristal a longtemps recélé:
Il réunit au parfum de la rose
Le vif éclat des plus fraîches couleurs;
Dans les bosquets, Morgane le compose
Du suc des fruits et de l'esprit des fleurs.
« Grand roi! permets qu'à tes vaillants trophées
J'ose enlacer les myrtes amoureux!
Lui dit Morgane. Un dieu créa les fées
Pour le bonheur des amants et des preux.
L'amour t'attend sur la couche odorante,
Dit-elle encor; ces nymphes sont à moi:
Leur voix est tendre et leur bouche enivrante.
Tu peux choisir, la plus belle est à toi! »
Charles se tait; il garde un front sévère:
« Contre l'amour mon cœur s'est affermi,
Dit-il. J'implore une faveur plus chère.

Le fier Roland, mon neveu, mon ami,
Peut-être, hélas! sur la rive étrangère,
A rencontré le malheur ou la mort...
Savante fée! instruis-moi de son sort. »
Traçant en l'air un signe symbolique :
« Fils de Milon! dit-elle, quel transport
T'enchaîne aux pas de l'ingrate Angélique?
Elle te fuit, elle insulte à tes feux :
Aux faibles sons d'un luth voluptueux,
Elle et Médor, sous des ombres fleuries,
Chantent l'amour... l'amour!... Ah! malheureux!
Leurs chants pour toi sont l'hymne des furies.
Ce bois profond, de chênes couronné,
Qui sait? peut-être a voilé leurs caresses,
Leurs longs baisers, leurs brûlantes ivresses!...
Qu'il tombe! » Il dit; sous son bras forcené,
Le chêne éclate et meurt déraciné.
Charles frémit de l'oracle funeste.
Mais, tout à coup, des accords ravissants
Frappent Morgane; une extase céleste
Vient par degrés enchaîner tous ses sens :
« Qu'ai-je entendu? dit-elle, quels accents!
Est-ce le chant des magiques Orphées?
Est-ce ta lyre, immortel Obéron?
Non. Brise-toi, luth impuissant des fées!
C'est un mortel : Arioste est son nom.
N'entends-tu pas la voix aérienne,
De ton Roland, signaler les travaux?
Avec sa gloire, elle chante la tienne :
Dans l'univers tu n'as plus de rivaux;

Console-toi, même de Roncevaux ! »
La docte fée, en planant sur les âges,
De l'avenir lisait ainsi les pages.
Charles l'écoute avec étonnement.
A ses côtés cependant elle range
De ses lutins la légère phalange,
Et dit tout bas : « Nous touchons au moment
Que j'ai promis à mon ressentiment.
Secondez-moi, gracieuses sylphides !
Arbre d'amour ! arbre que j'ai planté !
Trouble ses sens de tes charmes perfides
Et des erreurs de ton prisme enchanté ;
Et qu'aujourd hui la haine et la vengeance
Avec l'amour marchent d'intelligence ! »
Près du héros, qu'elle aspire à charmer,
S'empresse alors chaque aimable sylphide,
Et la plus jeune, en souriant, le guide
Vers les rameaux dont l'ombre fait aimer.
A peine il touche au magique feuillage,
Que sur ses yeux se répand un nuage.
Environné de prestiges d'amour,
Il croit d'abord, au séduisant séjour,
Voir s'égarer, en de vertes allées,
D'autres beautés fuyant l'éclat du jour,
Et seulement de leur pudeur voilées.
L'une bientôt enchaîna tous ses vœux.
Les vents jouaient dans l'or de ses cheveux :
La plus modeste, elle était la plus belle ;
Et je ne sais quel charme en ses regards
Disait d'avance, au vainqueur des Lombards,

Qu'elle serait aussi la plus fidèle.
Dans cette image, il avait reconnu
Les traits si doux de la belle Ophélie,
Ces yeux rêveurs et ce front ingénu,
Chargés d'amour èt de mélancolie;
Et, sur ses pas, de détours en détours,
S'abandonnant au magique dédale,
Sous les berceaux d'où la myrrhe s'exhale,
Toujours il suit l'ombre qui fuit toujours.
« Prince, arrêtez, ou c'est fait de vos jours!
Un noir complot menace votre tête. »
A ces accents, Charlemagne s'arrête :
Il voit Ogier, qui, les regards troublés,
Des chevaliers, par ses soins rassemblés,
A précédé la phalange intrépide.
Devant ses pas, le jardin mensonger,
L'Arbre d'amour, la charmante sylphide,
Tout disparaît ccmme un songe léger.
La rage au cœur, Morgane frémissante
Agite en vain sa baguette puissante;
Au sein des airs reprenant son essor,
Elle se tait; c'est menacer encor.
Vers Charlemagne, en partant, elle guide
Les assassins, dont la troupe homicide
Sert Adalgise et ses projets affreux :
Le météore à la clarté livide
Est le flambeau qui marche devant eux;
Dans leur fureur, silencieux et sombres,
Tantôt épars et tantôt ralliés,
Ils s'avançaient tels que d'horribles ombres,

Et frissonnaient, l'un de l'autre effrayés.
Au fils du roi les portes sont ouvertes;
Suivi des siens, le long des cours désertes,
Il s'avançait à pas lents et sans bruit :
Mais des clartés qui veillent dans la nuit
Frappent sa vue; il s'arrête, il frissonne;
Et l'espérance un instant l'abandonne.
« Dieu ! qu'ai-je fait? dit-il. J'ai tout détruit!
Le traître Ogier, de mes projets instruit,
De ce palais n'a-t-il pas pris la route?
Les chevaliers, pour leur maître alarmés,
Debout encore et de leur glaive armés,
En ce moment, l'environnent sans doute... »
Ils sont venus. Tremble, fier agresseur!
Charles, sur toi, fond comme la tempête :
Son cimeterre est déjà sur ta tête;
La froide mort est déjà dans ton cœur.
Le fer des preux jette sur la poussière,
Des révoltés la foule presque entière;
Le reste fuit, de terreur éperdu,
Et court au loin, sous quelque abri sauvage,
Ensevelir son impuissante rage,
Et le regret de son crime perdu.
Le souvenir de sa chute fatale
Glace Adalgise, et sa témérité
N'ose tenter une lutte inégale;
Il cherche au loin l'ombre et l'impunité.
Didier tremblant, que le remords oppresse,
A révélé sa parjure faiblesse.
Coupable roi ! ton arrêt est dicté.

Charles, forcé de condamner le crime,
En l'immolant, regrettait la victime :
« Toujours punir ! s'écria-t-il trois fois,
Toujours punir est donc le sort des rois ! »
Soudain paraît, dans la salle isolée,
Du criminel la fille désolée ;
Son œil est triste et son teint sans couleur,
Et sous ses traits on eût peint la douleur.
Elle tremblait, ainsi que la gazelle,
Quand par hasard, au sein du bois profond,
Elle aperçoit le chasseur vagabond,
Qui l'atteignit de sa flèche mortelle.
Charles pensif lève les yeux sur elle.
Oh ! qui peindra ses transports renaissants,
Dès qu'il revoit cette sylphide aimable,
Dont la présence enivra tous ses sens !
Il veut parler ; un trouble inexprimable
Fait sur sa bouche expirer ses accents.
Brûlant d'un feu qu'il peut cacher à peine,
Avec lenteur il s'était rapproché
Du front charmant vers la terre penché ;
Il effleurait de sa brûlante haleine
Ce front d'albâtre et ces cheveux d'ébène.
Tremblant d'amour, il pressait une main,
Qui frémissait dans la sienne oubliée,
Et, sur son sein doucement appuyée,
Pouvait compter les soupirs de son sein.
C'en était fait : un seul instant peut-être,
Et de ses feux il n'était plus le maître.
Mais un héros, au devoir, à l'honneur,

Sait immoler jusques à son bonheur :
« Fille adorable autant que malheureuse,
Rassurez-vous, dit la voix généreuse ;
Beauté, vertus ont des droits sur mon cœur.
Didier vivra : les jours de votre père,
Par vous sauvés, lui paraîtront plus doux. »
Et, bénissant le prince tutélaire,
La vierge en pleurs embrassa ses genoux.
« La tendre fille est épouse fidèle,
Dit le héros. Je vous dois un époux.
Ogier vous aime, il est digne de vous :
Le plus vaillant mérite la plus belle.
— Jamais d'époux ! jamais !... » s'écria-t-elle ;
Et de ses traits s'enflamma la pâleur ;
Et, le cœur plein d'un funeste présage,
L'infortunée, en voilant son visage,
Cacha du moins son trouble et sa douleur.

CHANT CINQUIÈME

Quand, loin des cieux par la foudre ébranlés,
De la tempête a fui le char funeste,
Les sept couleurs de l'écharpe céleste
Rendent le calme à nos bords consolés :
Ainsi la paix ramène dans Pavie
L'amour, les jeux, l'espérance, et la vie.
Les chants du barde et du gai ménestrel
Ont du palais déjà frappé les voûtes.
Pour les héros, un brillant carrousel
A préparé ses défis et ses joûtes.
Dans les jardins, Ophélie et sa cour
Du ménestrel écoutent la romance.
Chaque beauté proclame tour à tour
Du grand vainqueur la gloire et la clémence :
Seule, Ophélie a gardé le silence,
Et dans son sein recueille son amour.
Pâle et tremblante, elle croit voir sur elle
Tous les regards à la fois s'attacher,
Et découvrir la blessure cruelle,
Qu'à son cœur même elle voudrait cacher.

Pour déguiser son trouble involontaire :
« Ce roi puissant, dit-elle, de sa mère
A les vertus et n'eut point les malheurs.
Berthe jadis vécut pour les douleurs.
Beau ménestrel, sur ta lyre d'ivoire,
Il m'en souvient, tu nous contas ses maux?
Répète-nous la merveilleuse histoire. »
Le ménestrel fit entendre ces mots,
Et sa parole enchaîna l'auditoire :
« Dans un vallon, de bois environné,
Près de Lutèce, une obscure retraite
Cachait son toit, de mousse couronné.
Un bon vieillard, pieux anachorète,
Depuis vingt ans, sous ce toit résidait;
Depuis vingt ans, de la Vierge céleste
Il desservait la chapelle modeste.
Pauvre lui-même, au pauvre il accordait
Quelques secours, et Dieu les lui rendait.
S'acheminant vers le saint ermitage,
Dès le matin, les habitants du lieu
Venaient offrir au serviteur de Dieu
Les fleurs, les fruits, et le simple laitage.
Ils répétaient, d'une commune voix :
« Priez pour nous, Notre-Dame-des-Bois! »
Et chacun d'eux, du pieux solitaire,
Dévotement allait baiser la croix,
Et le missel, et le pieux rosaire.
« Une étrangère, au timide regard,
Vint partager l'asile du vieillard.
Cette beauté se disait orpheline

Et, sous le nom, le doux nom d'Azoline,
Du bon ermite elle écartait l'ennui,
Servait sa table, ou priait avec lui.
Lorsque l'hiver attristait la nature,
Au jour tombant, elle chantait parfois
La surprenante et tragique aventure
Des trois enfants égarés dans les bois;
Et quand la nuit s'étendait plus obscure,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin,
Elle filait et le chanvre et le lin.
Ses chastes mains paraient le sanctuaire,
D'un fin tissu voilaient le reliquaire.
Et tous les jours, pour la Reine du Ciel,
Des suppliants, recevaient en offrandes
Les blonds épis et les fraîches guirlandes,
Les fruits naissants et les gâteaux de miel.
O! comme alors l'œil charmé la contemple!
Plus d'une fois, devant ses traits si doux
On fut tenté de fléchir les genoux :
On croyait voir la patronne du temple.
« Voilà qu'un soir un grave pèlerin,
Arrivé seul de la cité prochaine,
S'avance et dit : « Nous n'avons plus de reine
Et, de la part de notre souverain,
Je viens ici déposer pour hommage
Cent pièces d'or, aux pieds de cette image. »
Ainsi parlant, de la main il montrait
La Vierge sainte en son grossier portrait.
L'anachorète et la jeune inconnue
Se regardaient; l'étranger continue :

« Jusqu'à ce jour, le spectre du hameau,
De la forêt le fabuleux château,
L'esprit des bois, le chêne aux sept merveilles,
De contes vains ont frappé vos oreilles,
Et mon récit pour vous sera nouveau. »
Lors, s'asseyant, non loin de la colline,
Entre l'ermite et sa belle Azoline,
Il conte ainsi la royale douleur :
« Non sans regrets, la reine Blanchefleur
Se sépara de sa fille chérie.
Berthe quitta sa mère et sa patrie.
Un diadème et la main d'un époux,
Présents trompeurs, l'attendaient parmi nous.
Pour la guider, Margiste fut choisie,
Cœur ténébreux, monstre d'hypocrisie;
En méditant un projet inhumain,
De notre France elle prit le chemin.
Elle s'éloigne, et sa fille avec elle.
La jeune Alise, à ses leçons fidèle,
De la princesse est le portrait vivant;
Entre elles deux l'œil hésita souvent.
De l'élever au trône de la France,
L'horrible mère embrasse l'espérance.
Aux assassins qui marchent sur ses pas,
Elle a de Berthe ordonné le trépas;
Et la forêt silencieuse et sombre
Ensevelit ce secret dans son ombre,
Et d'un faux nom le crime revêtu
Obtint le rang promis à la vertu.
Quand l'imposture au trône fut assise,

On chercha Berthe, on ne trouva qu'Alise.
Son règne affreux, qui démentait son nom
De Blanchefleur éveillant le soupçon
(Eh ! qui pourrait tromper l'œil d'une mère ?),
Elle accourut, perça le noir mystère :
Bientôt Margiste expira dans les feux ;
On recueillit ses iniques aveux ;
Et sa complice, à l'échafaud ravie,
Au fond d'un cloître alla cacher sa vie.
Depuis ce jour, Pépin dans la douleur,
En son palais, seul avec Blanchefleur,
Pleure la mort d'une épouse ignorée.
D'un poison lent son âme est dévorée ;
Triste, il succombe à son fatal ennui.
Homme de Dieu ! daignez prier pour lui ! »
« Il parle encore... Azoline éperdue
Soudain s'écrie : « Aux pieds de votre roi,
Bon pèlerin, venez, conduisez-moi !
A ses regrets Berthe sera rendue.
— Elle respire ! — Elle est devant vos yeux. »
L'astre du soir alors blanchit les cieux.
Le pèlerin la regarde... ô surprise !
Dans tous ses traits il revoit ceux d'Alise :
« Bonté du Ciel ! Embrasse ton époux,
Berthe ! c'est lui que le sort te renvoie... »
Le saint pasteur versa des pleurs de joie,
Et de son maître il pressa les genoux.
Quand de minuit l'étoile radieuse
Revint briller sur l'enceinte pieuse,
Il consacra ces nœuds touchants et doux.

La sombre nuit achevait sa carrière :
Berthe, à Pépin, conta comment ses pleurs
Surent fléchir une main meurtrière;
Comment enfin la Vierge des douleurs
Lui fit ouvrir la porte hospitalière.
Au point du jour, son bâton blanc en main,
Le bon vieillard, de la reine nouvelle,
Suivit les pas; mais, le long du chemin,
Il soupirait, songeant à sa chapelle :
Le roi, dit-on, le fit son chapelain.
Berthe régna, sans en être plus fière;
Dans le palais, comme sous la chaumière,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin,
Elle filait et le chanvre et le lin :
On la nomma Berthe la filandière. »
De Berthe ainsi répétant les malheurs,
Le ménestrel, sous la verte feuillée,
Par ce récit qu'interrompaient ses pleurs,
Charma longtemps la troupe émerveillée.
Mais les hérauts ont élevé leur voix :
« Accourez tous bénir les cieux propices,
Et déposez le glaive pour la croix!
Fiers paladins! Au dieu maître des rois,
D'un jour si beau vous devez les prémices.
Marchez au temple! » Et du temple sacré
On voit bientôt les vastes galeries
Se revêtir de riches draperies;
D'un lin plus pur l'autel est décoré.
A cet autel, où brille l'oriflamme,
Le patriarche à pas lents est monté;

Aux assistants ses mains ont présenté
Ce pain des cieux, nourriture de l'âme.
L'or d'un nuage enveloppait l'autel;
Quand descendit l'Ange du sacrifice,
Qui transforma dans le pieux calice
Le vin mystique en un sang immortel.
Le prêtre enfin, aux oreilles charmées,
Fit retentir l'hymne cher au vainqueur,
Et les guerriers répétèrent en chœur :
« Louange au Dieu qui conduit les armées! »
On entendit ce chant religieux,
Dont un pontife enrichit l'Ausonie,
Et dont jadis la sévère harmonie,
Sous Périclès, éclatait pour les dieux.
L'orgue y mêla ses sons mélodieux.
Charles priait au pied d'un oratoire :
Humble vainqueur, il prosternait sa gloire.
C'était ainsi que le héros pieux
Se recueillait au sein du sanctuaire;
C'était ainsi que le roi de la terre
Se préparait le royaume des cieux.
On sort du temple, et les lices désertes,
Par les hérauts, à l'instant sont rouvertes.
Superbe et jeune en sa maturité,
Le grand monarque est assis sous la tente.
On admirait sa libre majesté,
Son front serein, sa stature imposante,
Et de ses traits la douce gravité.
Sur cette foule, à sa voix réunie,
Il dominait : tel, aux bois d'Hercynie,

L'arbre sacré, de ses puissants rameaux,
Ombrage au loin les robustes ormeaux.
L'aigle, lui seul, repose sur sa tête;
Plus d'un trophée orne ses bras noueux;
Et des forêts ce roi majestueux,
Qui mille fois affronta la tempête,
Protège encor les fêtes et les jeux.
Non loin siégeait ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut, dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur;
Cet Adélard, des sages le modèle;
Cet Albion, dont les sanglants exploits
Furent lavés dans les eaux du baptême;
Ce jeune Ecbert, qui, déchu de ses droits,
De loin s'essaye au poids du diadème,
Et, s'instruisant sous un maître qu'il aime,
Baise, à genoux, la main qui fait les rois.
Des nobles jeux l'écho, par intervalles,
A répété le prélude guerrier;
Déjà la voix des timides vassales
Chante en ces mots la chanson d'Olivier,
Aux faibles sons des légères cymbales :

Au doux pays que son ombre aime encor,
Dès qu'Olivier jadis reçut la vie,
Pour le doter, la Fée aux cheveux d'or
Lui départit valeur et courtoisie.
Ses yeux à peine avaient vu le soleil,
Qu'il palpitait au seul mot de victoire,
Et que déjà son innocent sommeil
Était troublé par des songes de gloire.

De la lueur du glaive menaçant,
Combien de fois il effraya sa mère!
Combien de fois le héros grandissant
Enorgueillit les cheveux blancs d'un père!
A sa merci tombait sur le préau
Maint damoisel, en mainte cour plénière :
Paraissait-il? devant le jouvenceau,
Les vieux barons inclinaient leur bannière.

Mainte beauté brûla pour lui d'amour;
Il fit rêver plus d'une châtelaine :
A son cimier l'on voyait tour à tour
De leurs cheveux flotter l'or ou l'ébène.
Terrible alors, contre les plus vaillants,
Il s'élançait, aussi prompt que la foudre;
Environné de nombreux assaillants,
Il les comptait, mais couchés dans la poudre.

Advint qu'un jour, jour à jamais fatal,
Il s'enfonça dans les vieilles Ardennes :
Là, répandu par un coup déloyal,
Son noble sang teignit le pied des chênes.
Consolons-nous : il est vivant encor;
Le paladin fut cher à la Sylphide,
Et, sur son char, la Fée aux cheveux d'or
L'a transporté vers l'heureuse Atlantide.

A ces accents, des clairons et des cors
Ont succédé les éclatants accords.
On a baissé l'importune barrière.
Un cri s'élève : « Honneur aux fils des preux! »
C'est le signal; et bientôt la carrière
A disparu sous l'escadron poudreux.
Troublant soudain la belliqueuse fête,

A la barrière, un inconnu s'arrête.
Un coursier noir porte ce chevalier;
Noir est son casque et noir son bouclier;
Sur sa cuirasse on lit ce mot : VENGEANCE.
Vers Charlemagne, intrépide, il s'avance,
Et dit : « C'est toi que j'ose défier;
Toi ! » Du héros la terrible *Joyeuse* [1]
Frémit déjà sous sa main furieuse.
Il est debout. S'empressant à la fois,
Les paladins allaient punir l'audace
Du discourtois, dont l'altière menace
Se mêle aux jeux des paisibles tournois.
Charles retient leur fureur vengeresse :
« C'est à moi seul que le défi s'adresse,
Leur a-t-il dit. Je veux bien déroger
Jusqu'à soumettre un obscur étranger :
De cet honneur il est digne peut-être.
Malgré son casque et son noir écusson,
A sa valeur je saurai le connaître,
Ou dans la poudre il me dira son nom. »
Sur *Fulgurin,* à ces mots, il s'élance.
La rage au cœur, le farouche inconnu
Pique des deux, serre sa forte lance;
Mais, sans plier, Charles a soutenu
De cet assaut l'horrible violence.
Autour de lui, la terre en a tremblé;
Et l'assaillant est lui-même ébranlé.

1. C'est le nom que les romanciers donnent à l'épée de Charlemagne. (*Note de l'auteur.*)

Tous deux alors, d'une volte soudaine,
Semblent se fuir, et du bout de l'arène,
Plus menaçants, reviennent... Tel le flot,
Longtemps battu par le vent des orages,
En écumant se retire, et bientôt
D'un nouveau choc ébranle les rivages.
De l'étrier perdant l'utile appui,
Le forcené cède à l'atteinte affreuse,
Et de sa tête il frappe, malgré lui,
Du noir coursier la croupe vigoureuse.
Il va tomber : le royal paladin,
Noble vainqueur, le protège avec grâce,
Et, lui tendant une loyale main,
Retient sa chute et prévient sa disgrâce.
Jetant sa lance, il dit : « Fier étranger,
De cet essai mon âme est satisfaite;
Je t'ai sauvé l'affront de la défaite :
En t'éloignant, fuis un nouveau danger!
— Non, répond-il avec un cri de rage,
Je ne veux point de ta vaine pitié;
Je veux ton sang, du mien fût-il payé.
Victoire ou mort! Qui m'épargne m'outrage.
Victoire ou mort! Je suis prêt, défends-toi;
C'est un combat, et non plus un tournoi. »
Alors commence une attaque nouvelle.
De leurs coursiers, tous deux sont descendus :
Le cimeterre en leurs mains étincelle;
Les coups fréquents, ensemble confondus,
Tout à la fois sont portés et rendus.
L'acier tranchant des lames aiguisées

Frappe à grand bruit les visières brisées;
L'éclair jaillit des mailles, des plastrons :
Aux champs d'Etna, tel et moins prompt encore
L'ardent marteau des nerveux forgerons,
A coups pressés bat l'enclume sonore.
Du chevalier le fer vole en éclats;
Mais le poignard, préparé pour son bras,
A remplacé le large cimeterre.
Le front royal vient d'en être effleuré;
Le sang jaillit de ce front révéré,
Où sont écrits les destins de la terre.
A cet aspect, les pâles chevaliers
Poussent des cris, frappent leurs boucliers.
Rassurez-vous, élite généreuse!
De votre roi l'insolent agresseur
Est étendu dans la lice poudreuse :
Déjà du fer la pointe est sur son cœur.
« Relève-toi! lui dit Charles. VENGEANCE
Fut ta devise, et la mienne est CLÉMENCE.
Je te fais grâce. — Et, moi, je me punis,
Dit le vaincu; nos débats sont finis.
Voici l'instant qui nous réconcilie :
Demain, demain nous serons réunis. »
Il meurt... C'était le frère d'Ophélie.

CHANT SIXIÈME

Il était nuit; dans le royal domaine,
On n'entendait que le souffle des vents,
Qui frémissaient sur les vitraux mouvants,
Et tourmentaient le feuillage du chêne;
Ou quelquefois le monotone bruit
Des surveillants, dont la voix assidue,
Des vastes cours traversant l'étendue,
Va mesurant les heures de la nuit.
Roi malheureux et plus malheureux père,
Didier pleurait son fils privé du jour :
Sa fille en deuil oubliait, pour un frère,
Ce Charlemagne objet de tant d'amour.
Et cependant Charlemagne lui-même
Touche peut-être à son heure suprême.
Tout le venin de l'horrible poignard
Brûle son front et trouble son regard.
Morgane alors, de sa voix infernale,
Laisse éclater le farouche transport,
Et vient planer sur la couche fatale,
En murmurant des paroles de mort :

« Meurs ! poursuit-elle avec un cri de rage,
Meurs ! Souviens-toi du jour où mon amant,
Pour te sauver, détruisit mon ouvrage,
Et de mon art rompit l'enchantement.
J'avais juré de venger cet outrage ;
L'heure est venue et je tiens mon serment. »
Dans le palais court l'affreuse nouvelle ;
Du souverain le danger se révèle :
Sur tous les fronts se répand la pâleur ;
Le désespoir et la terreur muette
Glacent les cœurs, et la foule inquiète
Semble tranquille, à force de douleur.
Quand l'incendie aux dévorantes ailes,
La nuit, s'attache aux toits des citadelles,
Quand le beffroi tinte à coups redoublés,
Les citoyens, interdits et troublés,
Errent en foule autour de l'édifice,
Et, sans tenter aucun secours propice,
S'intimidant loin de se raffermir,
Dans le péril, ne savent que frémir.
Tels, dans l'effroi dont leur âme est atteinte,
Les habitants de la funèbre enceinte,
Laissant leur maître en proie à ses douleurs,
Au mal cruel n'opposent que des pleurs.
Plus le temps fuit, plus le danger s'augmente :
Au front brûlant où siège le poison,
La fièvre monte, et le sang qui fermente
A menacé de rompre sa prison.
L'art ne peut rien ; l'oracle d'Épidaure
Pour nos climats était muet encore.

Mais sur les rois veille un dieu protecteur;
Rassurons-nous... Alors se fit entendre,
Sous les balcons, une voix jeune et tendre.
Elle attira les zélés serviteurs;
Et, l'écoutant d'une oreille attentive,
On entendit ces mots consolateurs
Qu'accompagnait la guitare plaintive :

Sauvez les jours de votre souverain :
La Providence à son secours m'amène;
Je vous promets sa guérison soudaine.
Ouvrez la porte au jeune pèlerin.

Sauvez les jours de votre souverain :
En voyageant au mont de la Galice,
J'ai recueilli plus d'une herbe propice;
C'est le trésor du jeune pèlerin.

Sauvez les jours de votre souverain :
Peut-être, hélas! pour finir sa souffrance,
L'ange qui veille aux destins de la France,
A pris les traits du jeune pèlerin.

L'adolescent, à la voix inspirée,
Ainsi chanta : ce ne fut point en vain.
Aux serviteurs il disait : « Si demain
Je n'ai sauvé cette tête sacrée,
Je veux périr, frappé de votre main.
Seul avec vous, près d'un roi que j'adore,
Oh! laissez-moi veiller jusqu'à l'aurore. »
Ses yeux en pleurs, ses accents ingénus
Ont désarmé l'inflexible refus.

Dieu ! quelle nuit d'éternelle durée !
La voix éteinte et la marche égarée,
Les chevaliers, désarmés à demi,
Redemandaient leur maître et leur ami,
Et parcouraient, avec inquiétude,
Des corridors la longue solitude.
Ils s'abordaient, en se pressant la main,
Se regardaient d'un œil triste et sans larmes,
Et dévorant leurs mortelles alarmes,
Silencieux, reprenaient le chemin.
Les uns, du Ciel implorant un miracle,
Allaient prier pour le prince adoré,
Et sur l'autel, près du saint tabernacle,
Offraient pour lui le cierge consacré.
Ils répétaient : « Que le Dieu des empires
Daigne un instant te regarder d'en haut,
O Charlemagne ! et demain, s'il le faut,
Nous mourrons tous, pourvu que tu respires. »
Sur les perrons, les autres rassemblés
Incessamment levaient des yeux troublés
Vers cette lampe obscure et vacillante,
Dont la clarté tristement avait lui,
Et qui, du roi compagne défaillante,
Peut-être encor doit durer plus que lui.
Enfin paraît l'aurore désirée ;
Elle paraît ! De la chambre du roi
Les preux en foule ont assiégé l'entrée,
Tous palpitant d'espérance et d'effroi.
A leur approche, ô bonheur ! ô merveille !
Le roi chéri doucement se réveille :

Il croit sortir d'un songe plein d'attraits;
Un calme heureux respire dans ses traits.
Du pèlerin, ce bienfait est l'ouvrage.
Les chevaliers, tour à tour, sur leur cœur,
Veulent presser l'enfant libérateur.
De ses deux mains il voile son visage.
Chacun sourit, et dans cette candeur
Croit du bienfait démêler la pudeur,
Ou l'embarras naturel au jeune âge :
On s'abusait. Mais l'ami d'Isambart,
Du pèlerin s'approche, et le supplie
De contenter leur avide regard...
Ah! malheureux! peux-tu savoir trop tard...?
Tu l'as voulu : reconnais Ophélie!
Bientôt, hélas! finiront ses destins.
Déjà la mort, sur ses lèvres muettes,
Change la rose en pâles violettes;
Son front est morne et ses yeux sont éteints.
Elle périt, la vierge magnanime!
Elle périt, volontaire victime;
Et les poisons, par sa bouche aspirés,
Jusqu'à son cœur arrivent par degrés.
En ces instants, belle de sa mort même,
Vers le monarque, elle lève les yeux,
Et, souriant du sourire des cieux :
« Prince, je touche à mon heure suprême.
Or, apprenez le secret du tombeau.
D'un long tourment le trépas me délivre...
J'aimais un roi... Pour lui je n'ai pu vivre...
Pour lui je meurs... et mon sort est trop beau! »

Elle a parlé : son âme au ciel s'élance,
Et de la mort tout garde le silence.
Lors on crut voir l'ange du dernier jour,
Qui la couvrait de son aile d'albâtre ;
Et tout à coup le nocturne séjour
Sembla rempli d'une clarté bleuâtre
Et d'un parfum d'innocence et d'amour.
Le lendemain, en pompe solennelle,
On emporta la dépouille mortelle
De cet objet autrefois si charmant,
Et sous les murs de la sainte chapelle,
On éleva son simple monument.
Pour signaler sa puissance nouvelle,
En vain la pourpre, ornement des Césars,
Est préparée au vainqueur des Lombards ;
En vain les murs de la ville éternelle
Ont vu flotter les sacrés étendards ;
De l'Occident l'empire en vain l'appelle :
Rien ne distrait ses douloureux ennuis ;
Il croit toujours voir l'ombre virginale,
A ses côtés, errer durant les nuits,
Jusqu'au lever de l'aube matinale.
Un soir, encor il voulut une fois
S'acheminer vers l'enclos solitaire,
Pour y pleurer cette fille des rois,
Qui récemment avait quitté la terre.
Au lieu fatal, seul, il s'était rendu...
De longs soupirs ont frappé son oreille ;
Il aperçoit, sur la pierre étendu,
Un malheureux qui sanglote et qui veille.

C'était Didier. Sur la terre isolé,
A ses regards son vainqueur s'offre à peine,
Qu'il lève au ciel un regard désolé,
Puis sur la pierre aussitôt le ramène.
Pâle et troublé, du misérable roi
Charles s'approche, et dit : « Pardonne-moi !
Sur ce tombeau le regret nous rassemble ;
Et dans la nuit nous gémirons ensemble.
Tout a fléchi sous mes coups triomphants,
Et cependant, comme toi, je soupire !...
Si je ne puis te rendre tes enfants,
Je veux du moins te rendre ton empire. »
Didier se tait, sourit amèrement,
Et de l'enclos s'éloigne lentement.
Le cloître saint, Thébaïde profonde,
Ensevelit ce prince infortuné,
Qui, devant Dieu nuit et jour prosterné,
Goûte une paix qui n'est point de ce monde.
Du cénobite il apprend à souffrir,
En attendant qu'à son heure dernière,
Roi pénitent, sur un lit de poussière,
Le Christ en main, il apprenne à mourir.
Chaque minuit, l'airain du monastère
Sonne trois fois : à ce nocturne appel,
Les habitants de la cellule austère
Prennent la croix et le pieux missel,
Et, les pieds nus, vont embrasser l'autel.
Leurs chants aux cieux montent pour Ophélie ;
Et, répondant à leur voix affaiblie,
L'orgue soutient de ses plaintifs accords

La litanie et le psaume des morts.
Couvert de cendre et vêtu de la haire,
De tout son corps pressant les froids parvis,
A ces accents le royal solitaire
Mêle tout bas quelques vœux pour son fils.
Mais, d'Ophélie honorant la mémoire,
Une chronique, et nous devons l'en croire,
Atteste encor que le vaillant Ogier,
Jusqu'au trépas, resta son chevalier,
Et désormais porta l'armure noire.
Le jeune pâtre, au pied d'un chêne assis,
A l'étranger dit la touchante histoire,
Et l'étranger se trouble à ses récits.
Plus d'une belle en ces lieux égarée,
Triste, et plaignant la mort prématurée,
Sur le tombeau que ses pleurs ont mouillé,
Laisse, le soir, son bouquet effeuillé.
De souvenirs l'âme encor poursuivie,
Souvent le roi vient lui-même en secret
S'y recueillir, et donner un regret
A la beauté, qui lui donna sa vie.

ALFRED

POÈME EN QUATRE CHANTS

AVERTISSEMENT

Milton, dans une dissertation littéraire, désigne pour sujet d'un poème héroïque les aventures d'Alfred, qui, ajoute-t-il, ne sont pas moins intéressantes que celles d'Ulysse. Si, comme le chantre d'Ulysse et d'Hector, Milton avait pu enfanter deux chefs-d'œuvre, il eût fait mieux que d'indiquer un sujet remarquable, il l'eût traité. Mais ce qui doit surtout nous étonner, c'est que Shakespeare, ce peintre énergique des royales infortunes, c'est que Pope, ce traducteur célèbre de la plus belle des épopées, n'aient pas confié, l'un à la tragédie, l'autre à la muse héroïque, le soin de reproduire le grand nom d'Alfred et son histoire merveilleuse.

Quel personnage plus éminemment poétique, en effet, qu'un monarque, fondateur et guerrier, poète et législateur, qui joint à tant de sortes d'intérêt l'intérêt plus grand qu'inspire un malheur non mérité? Les poètes et les romanciers ont-ils rien inventé de plus généreux

que le caractère, de plus attachant que les aventures de cet Alfred, qui, accablé sous le nombre après d'éclatantes victoires, abandonné de son peuple dont il est chéri, suspend sa couronne aux rameaux d'un chêne, se réfugie dans une cabane, et, simple pâtre, songe, en conduisant un troupeau, qu'il doit encore gouverner un peuple; qui, au signal de l'amitié, passe, sous le déguisement d'un chanteur, dans le camp des farouches Danois, observe leurs positions, profite de leur désordre, et, un luth en main, s'apprête à reconquérir ses États?

Au charme d'un sujet si noble, si dramatique, si complet, se rattachent les scènes d'une nature primitive, les tableaux contrastés de mœurs sauvages et de mœurs plus adoucies, des soins champêtres et des travaux guerriers, de l'audace ignorante et sans frein et de la valeur disciplinée : et, au milieu de ces images, tour à tour gracieuses et sombres, imposantes et terribles, domine le caractère magnanime d'un héros à qui les victoires même n'ont pu faire aimer la guerre, d'un roi dont la gloire est pure et consolante, et dont un historien, qui ne prodiguait pas la louange, disait : « Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred le Grand... »

Je me garderai bien de donner ici, à propos de mon poème, une de ces poétiques où les préceptes de l'art sont adroitement détournés, par l'auteur, au profit de l'ouvrage. Il me paraît peu convenable d'offrir au public des préceptes, quand on attend de lui des leçons.

CHANT PREMIER

Muse du Nord, qui, seule et recueillie,
Au bruit lointain de l'orageuse mer,
Vas répétant, dans les longs soirs d'hiver,
De l'Écossais la ballade vieillie!
Soit que tes yeux s'arrêtent par hasard
Sur les créneaux de ces tours sépulcrales,
Sanglants témoins des crimes du poignard;
Soit qu'à minuit tu foules à l'écart
Les marbres saints ou les tombes royales;
Viens! Les esprits à la baguette d'or,
Rassemblés tous en des cercles sans nombre,
Ont de Windsor peuplé la forêt sombre:
L'heure est propice; aux sentiers de Windsor,
Du grand Alfred je veux évoquer l'ombre.
Apporte-moi le luth consolateur,
Dernier ami, qui, fidèle à son maître,
Suivit au loin, dans un exil champêtre,
Ce roi caché sous l'habit du pasteur.
Libre au milieu de l'Angleterre esclave,
Une île étroite, et ceinte de roseaux,

Qu'un double fleuve abreuvait de ses eaux,
Se dérobait à l'œil du Scandinave.
Là demeurait un vieux soldat d'Ecbert :
Olgard, issu d'une noble famille,
Fuyait le monde, et, sur ce bord désert,
Coulait des jours embellis par sa fille.
Tout le hameau chérissait Edvitha :
Plus d'un pasteur la nomma la plus belle :
Plus d'un vieillard, à son fils, souhaita
De mériter une épouse comme elle.
Nouvel ami du vieillard généreux,
Le jeune Edvin, dans la simple chaumière,
Qui de tout temps s'ouvrit au malheureux,
Avait trouvé la table hospitalière.
Vers les rochers qui dominent les eaux,
Il conduisait les chèvres vagabondes,
Ou, dans les prés que baignent les ruisseaux,
L'agneau timide et les brebis fécondes.
Edvin cachait le secret de son cœur;
Mais d'Edvitha, souvent, à la veillée,
Il ramassait la guirlande effeuillée;
Même parfois il l'appelait sa sœur.
Ce nom de sœur et si pur et si tendre,
Qu'Edvin répète avec un doux accent,
Trouble Edvitha, qui se plaît à l'entendre,
Et qui tout bas répond en rougissant.
Telle une fleur, qui, sur les eaux penchée,
Se balançait au flexible rameau,
S'échappe enfin, par les vents détachée,
Et mollement suit le cours du ruisseau;

Telle Edvitha s'abandonne sans peine
Au sentiment dont le charme l'entraîne.
Quand les troupeaux, des prés quittant l'émail,
Sont renfermés dans l'ombre du bercail,
Edvin, assis aux pieds de la bergère,
Lui répétait la ballade étrangère,
La longue histoire, et les simples chansons
Qu'à leurs foyers les filles des Saxons
Chantaient, la nuit, en attendant leur père.
Mais, par hasard, venait-il quelquefois
A rappeler quelque triste aventure
De rois proscrits cachés au fond des bois,
Il se troublait; les cordes sous ses doigts
Ne formaient plus qu'un lugubre murmure
Morne et pensif, il demeurait sans voix.
Ce n'était point la vague rêverie
Du pâtre obscur, qui songe à ses troupeaux,
Aux fruits des bois, aux fleurs de la prairie,
En essayant sur ses légers pipeaux
Un air d'amour pour la beauté chérie.
D'un soin plus grave il semble inquiété :
Tout le trahit, ses discours, son silence;
Et, sur ces bords trop longtemps arrêté,
Vers d'autres lieux en espoir il s'élance,
Impatient de son obscurité.
Olgard, un jour, lui dit : « Ton luth sommeille
Et loin de nous tu rêves à l'écart.
D'un chant guerrier viens flatter mon oreille
Le chant guerrier rajeunit le vieillard. »
Edvin, soumis, se rend aux vœux d'Olgard.

Précipitant sa cadence plus vive,
Il veut chanter l'hymne de la valeur;
C'est vainement, et la note plaintive
Revient toujours soupirer la douleur :
« Mon luth est triste; en vain je l'importune :
Aux sons de gloire il n'est plus destiné.
Tel il gémit, dans le jour d'infortune,
Où de son peuple Alfred abandonné...
— Oh ! parlez-nous de ce roi détrôné !
Répétez-nous sa douloureuse histoire,
Dit la bergère; au bord du fleuve assis,
Vous la contiez, un jour, et vos récits
Depuis ce jour occupent ma mémoire. »
Alors Edvin, sur un mode touchant,
Du roi banni redit le triste chant :

Alfred, un jour, abandonné des braves,
Vit ses sujets passer sous d'autres lois,
Et sous le joug des tyrans scandinaves
Courber le front pour la première fois...
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Un seul ami, qui l'aima pour lui-même,
En lui jurant de soutenir ses droits,
Vint embrasser le roi sans diadème...
L'embrassait-il pour la dernière fois ?...
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Dès le retour de l'aurore prochaine,
Se dérobant aux féroces Danois,
Il suspendit sa couronne au vieux chêne,
Et le vieux chêne en tressaillit trois fois...
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Heureux Ecbert ! au beau pays de France,
Un roi fameux t'accueillit autrefois ;
Et, sans appui comme sans espérance,
Ton héritier gémit seul dans les bois...
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Depuis ce temps, on dit que son fantôme,
Dans la feuillée, apparut une fois.
Peut-être, hélas ! songeant à son royaume,
Sous quelque ombrage, est-il mort dans les bois...
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Des pleurs mouillaient les yeux de la bergère ;
Elle disait : « Que je plains sa misère !
Pourquoi le Ciel, qui protège les rois,
Ne l'a-t-il pas amené sous nos toits ?
Chéri de nous, il eût béni mon père.
— Quoi ! se peut-il, répond Edvin troublé,
Qu'il vous inspire un intérêt si tendre ?
Belle Edvitha ! s'il pouvait vous entendre,
De son malheur il serait consolé.
— Le nom d'Alfred est cher à mon grand âge,
Poursuit Olgard ; jadis, par mon courage,
Je dérobai son aïeul au trépas.
Suivant Ecbert au milieu des combats,
Du fer levé je vis le coup funeste,
De ses vieux ans prêt à borner le cours :
Je le sauvai ; mon sang paya ses jours.
Cette blessure est un bien qui me reste. »
Il la montra sur son sein découvert ;
Puis il reprit : « Ce magnanime Ecbert
Entre ses bras m'emporta sous sa tente ;

Il dénoua son écharpe éclatante,
Et de mon sang elle étancha les flots.
Je la conserve ! » En écoutant ces mots :
« Ah ! dit Edvin, permettez que je touche
Ce don sacré d'un roi victorieux ;
Noble vieillard, permettez que ma bouche
Presse un moment le tissu glorieux.
— Oui ! » dit Olgard. Aussitôt il se lève ;
Au mur poudreux où pendait son vieux glaive,
Il prend l'écharpe. Edvitha, souriant,
En décorait Edvin impatient.
Dieu ! quels transports il sent naître en son âme !
Dans ses yeux brille une subite flamme.
Olgard lui parle, il ne l'écoute plus ;
Sa voix s'égare en des accents confus ;
Il nomme Ecbert, parle de diadème...
Ce jeune Edvin, c'était Alfred lui-même.
Dès ce moment, la fille du vieillard
N'occupait plus son âme tout entière.
Plus matinal, il quittait la chaumière ;
Vers la chaumière, il revenait plus tard,
A la veillée, interrogeant Olgard,
Il ne parlait que du fier Scandinave.
Le chef Ivar, si farouche et si brave ;
Son frère Ubba, pirate au cœur de fer,
Moins digne fils du courageux Recner[1] ;

1. *Recner* ou *Regner*, roi de Danemark et barde fameux, qui, renfermé dans une prison par son ennemi, acheva tranquillement son hymne de mort, au milieu des serpents qui le dévoraient. (*Note de l'auteur.*)

Du camp nouveau les secrètes entrées;
Des monts voisins les routes ignorées;
Tel est d'Alfred l'entretien le plus cher.
Quand du vieillard la longue expérience
L'avait charmé par d'utiles récits,
Il se levait, saisi d'impatience,
Et, dans les bois, par les ombres noircis,
Portait son trouble et ses pas indécis.
A tout moment, non sans rougir de honte,
Il croyait voir, sous ses yeux éperdus,
L'auguste Ecbert, qui lui demandait compte
De tant de jours obscurément perdus.
Il s'écriait : « O père de mon père!
Me verras-tu longtemps humilié?
Et toi, Dévon, espoir de ma misère,
Dans ce désert m'as-tu donc oublié?
Tu me promis qu'un fidèle message
M'apporterait le signal du retour :
Sur les rochers qui bordent cette plage,
L'œil fixe, en vain je m'assieds tout le jour;
Rien ne paraît! Dans ce triste séjour,
Me faudra-t-il consumer mon jeune âge?
Ah! si j'obtiens ce signal désiré,
J'en fais serment au dieu de ma patrie,
Seul, sans escorte et sans crainte, j'irai
De ces Danois affronter la furie;
Simple chanteur, j'irai, mon luth en main,
Du camp d'Ivar observer l'étendue,
Et, préparant l'attaque inattendue,
De la victoire apprendre le chemin.

Un heureux sort, près d'Ivar, me protège :
Quand des Danois je soutins les assauts,
Ivar absent, sur ses légers vaisseaux,
Suivait son frère aux côtes de Norvège.
Si mes exploits jusqu'à lui sont venus,
Mes traits du moins ne lui sont pas connus.
Sans défiance, il m'ouvrira sa tente. »
Alfred ainsi trompait la longue attente,
Et les langueurs d'un pénible repos;
Mais, quand du soir l'ombre voilait la terre,
Il s'arrachait à ses rêves de guerre,
Et tristement ramenait ses troupeaux.
De ton monarque ami sage et fidèle,
Noble Dévon ! alors, que faisais-tu ?
Longtemps, pour lui, ton bras a combattu;
Et, pour tenter une lutte nouvelle,
Tu rends l'audace à son peuple abattu.
De combattants une troupe aguerrie
Déjà s'apprête à servir ton dessein;
Déjà ta voix fait tressaillir leur sein,
Aux noms sacrés de prince et de patrie.
Non loin du camp des farouches Danois,
De Somerset la forêt solitaire
Voit sous son ombre accourir à la fois
Tous les héros, honneur de l'Angleterre.
Un jour, Alfred, aux rayons du matin,
Était assis sur la déserte plage,
Et, de Dévon attendant le message,
Ses yeux erraient vers le sentier lointain.
A son oreille arrive un bruit soudain :

Entre le fleuve et l'aride clairière,
Passait Ubba; de six guerriers suivi,
Fier du butin dans sa course ravi,
Il retournait au camp d'Ivar son frère.
Alfred entend sa formidable voix,
Qui, résonnant sur la rive escarpée,
Criait ces mots aux pirates danois :
« Tout doit tribut aux enfants de l'épée!
Qui tient un fer, amis, possède tout!
La terre est vaste, et nos biens sont partout!
Vous avez vu ces troupeaux qui bondissent?
Ils sont à nous; que vos mains les saisissent!
D'un tel présent, rendons grâce au destin;
Élançons-nous dans cette île sauvage,
Et sur ses bords préparons le festin. »
Il fend les flots et touche le rivage.
Ses compagnons le suivent... Le berger,
Posant son luth sur la roche prochaine,
Arme sa main du rameau d'un vieux chêne,
Marche au-devant du farouche étranger,
Et d'une voix menaçante et tranquille :
« Chef inconnu! qui t'amène en cette île?
Qu'y cherches-tu. Réponds? — Ce n'est pas toi.
— N'avance pas! — Qui me le défend? — Moi.
— Quel chef puissant règne sur ce parage?
— Moi! — Tu me plais. Aurais-tu du courage?
— Tu le verras. — Je te protégerai.
Le camp danois vaut bien ton pâturage;
M'y suivrais-tu? — Je t'y précéderai.
— Quel es-tu donc? — Que t'importe? Peut-être,

Dans peu d'instants, je me ferai connaître :
Combats toujours ! — Tu vas, faible pasteur,
De cet acier sentir la pesanteur.
— Frappe, et tais-toi. » Frémissant de l'injure,
Ubba, de l'œil, quelque temps le mesure,
Et la vengeance est au fond de son cœur.
Mais, du combat craignant déjà l'issue,
Tous les Danois, sur Alfred élancés,
Vont l'accabler ; il lève sa massue,
Frappe, redouble, écrase à coups pressés
Les plus hardis, à ses pieds terrassés.
Le reste au loin s'enfuit sur le rivage.
Ubba, les yeux étincelants de rage,
Fond sur Alfred ; mais Alfred, sans terreur,
Lui laisse user sa force et sa fureur.
Bientôt, joignant la valeur et l'adresse,
De toutes parts il l'attaque, il le presse ;
Seul il l'entoure, et le pâle Danois
Trouve en un seul dix guerriers à la fois.
Du fer rompu l'inutile poignée
Reste en sa main ; il pousse un cri d'effroi.
Alfred s'arrête, et lui dit : « Remets-toi ! »
Le fier Ubba voit sa vie épargnée ;
Il s'en indigne : « Insolent ! tu mourras ! »
La forte hache arme aussitôt son bras.
Terrible, il lève au-dessus de sa tête
Le coup pesant, que sa vengeance apprête.
A sa rencontre, Alfred s'est élancé ;
D'un choc affreux le Danois renversé
Succombe : « Eh bien ! dit Alfred, que t'en semble ?

Faible pasteur, j'ai vaincu le Danois.
Oseras-tu nier, une autre fois,
Que je sois pâtre et guerrier tout ensemble?
— Honneur à toi! » dit le fils de Recner;
Et, pour frapper, il soulève le fer.
Alfred échappe à sa rage trompée;
Des mains du traître il arrache l'épée,
Et d'un sang noir fait ruisseler les flots.
Interrompant sa menace inutile,
Le Danois rit, et meurt. Dans le repos,
Tout rentre alors, et le berger tranquille
Va retrouver son luth et ses troupeaux.

CHANT SECOND

Or, maintenant, dis-nous, muse du Nord,
Quel fut d'Olgard le généreux transport,
Quand, rougissant d'une si faible gloire,
Edvin, pensif, lui conta sa victoire,
« Toi ! leur vainqueur ! O mon fils ! à leurs coups,
Quel sort heureux a donc pu te soustraire ?
Eh quoi ! toi seul contre eux tous ! — Non, mon père ;
A mes côtés, j'avais Ecbert et vous. »
Vous eussiez vu des feux du premier âge
Les yeux d'Olgard reprendre tout l'éclat :
« Que n'ai-je, ami, secondé ton courage !
Oh ! si le Ciel encore, au vieux soldat,
Eût accordé les honneurs d'un combat !...
Le temps n'est plus. Toi, fille aimable et chère,
Songe, à présent, qu'Edvin n'est plus pour nous
Un pâtre obscur ; c'est le fils de ton père :
Par sa valeur, il nous a sauvés tous ;
Je te permets de le nommer ton frère. »
Alfred à peine entend ces derniers mots :
De longs regrets poursuivent le héros ;

Il pense au jour de victoire et de fête,
Où, tout ensemble et monarque et soldat,
Poudreux encor de son dernier combat,
Du diadème il vit ceindre sa tête;
Il se souvient de ses nombreux exploits,
Quand de l'État les plus fermes colonnes
Tombaient, sans lui, sous l'effort des Danois;
Quand à leur joug il déroba sept fois
Son front chargé du poids de sept couronnes [1].
Mais, de leur trouble à peine revenus,
Les compagnons du guerrier qui n'est plus
Ont emporté sa dépouille mortelle.
Au camp danois arrivés lentement,
Des yeux d'Ivar, ils cherchent un moment
A détourner cette image cruelle.
Ivar accourt, frissonne, et dit ces mots :
« Auprès de vous, je ne vois point mon frère! »
L'un d'eux répond : « Il est avec son père;
Comme son père, il est mort en héros. »
Triste, et les bras croisés sur sa poitrine,
Loin des guerriers, Ivar alla s'asseoir.
Le scalde alors chanta : sous la colline,
Le corps glacé reposait vers le soir.
Le jour suivant, à l'ombre fraternelle,
Ivar, tourné vers la tombe nouvelle,
Jure, au milieu du funèbre festin,
De consacrer à la flamme éclatante
Les deux captifs, que leur fatal destin

1. L'heptarchie. (*Note de l'auteur.*)

Doit les premiers amener sous sa tente.
Levant au ciel un regard furieux,
Il en atteste Odin l'incendiaire [1],
Et par le scalde, en traits mystérieux,
L'affreux serment est gravé sur la pierre.
Quelques Danois, vainement poursuivis,
Qui, des forêts repoussés vers la plaine,
En ce moment, arrivaient hors d'haleine,
Viennent au chef apporter ces avis :
« Chef! au combat le Saxon se prépare;
Le fier Anglais sort enfin du repos.
Un court trajet, de leur camp, nous sépare,
Et Somerset voit flotter leurs drapeaux.
Ils sont nombreux : dans la forêt profonde,
D'un vaste camp ils dressent l'appareil;
Nous les verrons, avant que le soleil
Ait quatre fois plongé ses feux dans l'onde. »
Ivar écoute, et dit à ses soldats :
« Amis, buvez! Le retour des combats,
D'un long repos vous épargne l'injure;
Ne craignez plus de mourir sans blessure.
Gloire au guerrier noblement terrassé!
Malheur au lâche! Avec lui tout succombe :
L'oiseau d'oubli [2] vient chanter sur sa tombe;
Pour lui, déjà l'avenir est passé.
Buvez! » Il dit; les clameurs se confondent,

1. L'*incendiaire* est une des nombreuses dénominations d'Odin. (*Note de l'auteur.*)

2. Expression souvent employée dans les poésies danoises. (*Note de l'auteur.*)

Et les échos, en mugissant, répondent.
Trois chefs alors s'approchent : « Noble Ivar,
Que des combats le jour enfin se lève !
Auprès du tien, brillera notre glaive ! »
C'étaient Usdal, et Tremnor, et Rismar.
Ces trois guerriers, qu'un même nœud rassemble,
Aux sœurs d'Ivar ont donné leur amour.
Du même flanc sortis le même jour,
Au sein des camps ils grandirent ensemble.
Leurs bras unis, sous le même étendard,
Frappent ensemble à travers la mêlée,
Comme à la fois la fourche au triple dard,
D'un triple coup, fend la terre ébranlée.
Mais nul danger digne de leur valeur
Ne s'est offert ; de leurs armes encore
Nul attribut, nul signe ne décore
L'airain sans noms et l'acier sans couleur.
Ils ont juré leur chaîne fraternelle,
De mériter une armure nouvelle,
Et, dans ce jour, veulent au prix du sang
Se délivrer de leur bouclier blanc.
Heureux, hélas ! si le sort de la guerre
N'ordonne point que les trois compagnons,
Unis toujours, emportent sous la terre
Leurs boucliers sans couleur et sans noms !
« De votre bras je connais la vaillance,
Leur dit Ivar ; amis, souvenez-vous
Qu'en vous mes sœurs chériront leurs époux,
Et méritez une illustre alliance. »
Mais cependant ces filles de Recner,

Prenant en main la navette de fer,
A la lueur d'une lampe magique,
Sous le rocher qui s'élève à l'écart,
Ont commencé la trame fatidique,
Qui des Danois formera l'étendard.
Dans leur beauté moins aimable qu'austère,
On cherche en vain l'abandon si touchant;
Mais de leurs traits le noble caractère
Peint de leurs cœurs l'héroïque penchant.
Leur front est pâle, et leur regard est sombre;
Leurs noirs cheveux flottent désordonnés;
Et ces trois sœurs, se recueillant dans l'ombre,
Des sœurs d'enfer, aux regards étonnés,
Offrent ensemble et l'image et le nombre [1].
Déjà s'étend sur leur métier d'airain
Le long tissu, qu'attachent deux épées;
Et lentement leurs voix entrecoupées
Chantaient cet hymne au sinistre refrain :

Odin se lève; Odin l'invulnérable
A par trois fois demandé son coursier,
Et des rameaux du frêne vénérable
A détaché l'étincelant acier.
Sa voix puissante ébranle au loin la terre,
Et retentit dans les antres du Nord...

1. On supposait que trois décsses, messagères d'Odin, connues sous le nom générique de *Valkyries,* allaient au milieu des combats dispenser la victoire et désigner ceux qui devaient périr. Ces parques du Nord s'appelaient *Gadur, Rosta* et *Skulda.* (*Note de l'auteur.*)

Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

De noirs corbeaux une troupe affamée,
Au pied des monts, vient de se rassembler,
Et, s'élevant entre la double armée,
Boit en espoir le sang qui va couler.
Fiers combattants qui joncherez la terre!
La Valkyrie a marqué votre sort...
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

Fatales sœurs! épargnez notre frère;
Gardez Ivar à nos embrassements :
Vengez d'Ubba la couche funéraire,
Et toutefois protégez nos amants.
Puissent leurs noms, terribles sur la terre,
Occuper seuls les cent harpes du Nord!...
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

Et du corbeau, l'emblème du carnage,
Sur l'étendard elles peignaient l'image [1],
Non sans tracer les signes merveilleux,
Par qui des morts la cendre est réchauffée,
Et qu'autrefois, dit-on, la vierge-fée
Devers Upsal apprit à leurs aïeux.
L'ombre s'enfuit, le jour blanchit les cieux,
Et les trois sœurs travaillent sans relâche.
Le soir enfin les voit finir leur tâche,

1. L'étendard sacré des Danois s'appelait *Reiftein*, mot qui dans leur langue signifie *corbeau*. (*Note de l'auteur.*)

En proférant des mots mystérieux.
Ivar, des mains de ses trois sœurs chéries,
Avec transport reçoit le don sacré;
Il le dévoue aux pâles Valkyries,
Et le suspend au chêne révéré.
Le même soir, dans l'île solitaire,
Alfred songeait au trône héréditaire;
Quand tout à coup s'élève un bruit léger...
Sur l'autre bord un voyageur l'appelle.
A cette voix, Alfred, vers l'étranger,
Guide aussitôt la légère nacelle :
De son ami c'était le messager.
« Au pâtre Edvin, conduis-moi ? — C'est moi-même.
— Prends cet anneau ; j'ai rempli mon devoir. »
Il dit, et part. Aux feux pâles du soir,
Le roi pasteur, saisi d'un trouble extrême,
Lut pour devise autour de l'anneau d'or
Ces mots gravés : SOMERSET ! DIADÈME !
Et s'écria : « Je suis Alfred encor ! »
Tel un enfant de la libre Helvétie
Goûtait loin d'elle, au printemps de sa vie,
D'un nœud charmant l'innocente douceur.
Le ranz du pâtre, un jour, se fit entendre...
A ces accents si connus de son cœur,
Mal du pays, mal douloureux et tendre !
Dès l'instant même, il ressent ta langueur.
Le lac d'azur, le chalet, la prairie,
A sa pensée ont apparu soudain;
Il voit déjà, dans l'horizon lointain,
Fumer les toits de sa chère patrie.

Il reconnaît cette chaîne de monts,
Qui dans les airs lèvent leur tête blanche,
Et croit ouïr dans les ravins profonds
Mugir longtemps la bruyante avalanche.
En vain l'amour gémit : le lendemain,
Abandonnant la plaintive étrangère,
De la montagne il reprend le chemin,
Et s'en retourne au pays de sa mère.
Tel est Alfred. Mais l'heure s'enfuyait,
Et les troupeaux rentrèrent sans leur maître,
Et d'Edvitha le regard inquiet
Cherchait Edvin, sans le voir reparaître.
De la chaumière elle sort, en tremblant,
Pose dans l'ombre un pied timide et lent :
Le moindre bruit l'arrête ; elle frissonne,
Quand sur ses pas le vent qui tourbillonne
A fait frémir le feuillage mouvant.
Se rassurant enfin, elle commence
Du roi banni la touchante romance,
Qu'à ses côtés Edvin chanta souvent.
Alfred, plongé dans sa mélancolie,
Errait encore, au pied du mont voisin ;
De longs soupirs s'échappaient de son sein.
Il écouta la cadence affaiblie
Du lai plaintif, et ces accents connus,
Qui jusqu'à lui bientôt ne viendront plus ;
Et, s'approchant de la beauté tremblante,
Qu'il croyait voir pour la dernière fois,
Il répéta d'une voix triste et lente :
« Plaignez Alfred, et le destin des rois. »

Le lendemain, quand l'aube blanchissante
Perce à demi l'obscurité des cieux,
Le pâle Edvin, d'Edvitha gémissante,
Veut s'épargner les déchirants adieux.
Au lit d'Olgard, qu'un faible jour éclaire,
Il marche, et dit : « Bénissez-moi, mon père !
Je pars ! » Olgard soupire, et lui répond :
« Je t'aimais trop, Edvin. Un deuil profond
Va désormais attrister ma vieillesse;
Tu manqueras longtemps à ma tendresse;
Mais, tu le veux, dispose ton départ :
Songe parfois à mon humble demeure;
Sur ton chemin si tu vois un vieillard,
Songe un moment à celui qui te pleure ! »
Tous deux longtemps se tinrent embrassés.
Olgard enfin s'écria : « C'est assez,
Mon cher Edvin ! à la mâle rudesse
D'un vieux soldat, sied mal tant de faiblesse.
Pars ! comme moi, va servir ton pays :
Pars ! quelque jour, tu reviendras, mon fils !
Tu reverras le vallon, la chaumière,
Mon Edvitha peut-être !... Mais alors
Le vieil Olgard sera parmi les morts.
Edvin, du moins, bénira ma poussière. »
Dans son silence Olgard retombe. Enfin
Il poursuivit d'une voix altérée :
« De ce séjour, tu me l'as dit, Edvin,
Un long trajet sépare ta contrée.
Aux durs mépris d'une avare pitié,
Je ne veux pas que le sort t'abandonne.

Je t'en supplie, Edvin... je te l'ordonne,
De mon peu d'or emporte la moitié.
— Gardez un bien, pour moi trop inutile,
Cœur généreux ! Ah ! vous m'avez appris
Que le malheur, sans subir les mépris,
Peut en chemin rencontrer un asile,
Des soins touchants et des hôtes chéris.
Une richesse et plus noble et plus pure
Est en vos mains... — Parle, et, je te le jure,
Tu l'obtiendras ! — Cette écharpe d'un roi,
De votre sang rougie... — Elle est à toi.
La voici ; prends ! — Mon père !... Oh ! de ce gage
J'avais besoin, pour garder mon courage.
Bénissez-moi ! » Sur Alfred à genoux,
Le bon vieillard étend ses mains, et prie.
Alfred se lève : « Adieu, séparons-nous,
Il en est temps ! Du jour qui vient de naître,
Je vois déjà s'agrandir les rayons ;
A nos regards Edvitha va paraître...
Dites-lui bien... C'est elle !... Adieu, fuyons ! »
Et, s'échappant, au fond de la vallée,
Il disparaît. Edvitha désolée,
De son malheur instruite, mais trop tard,
Tombe, en pleurant, sur le sein du vieillard.
Tendre Edvitha ! seul avec ton image,
Edvin distrait s'égara tout le jour.
Quand la nuit vint, sous l'humide feuillage
Il s'étendit, et reprit son voyage,
Dès que l'aurore aux cieux fut de retour.
Mais, ô surprise ! un sentier le ramène

Vers le séjour que la veille il quitta;
Il reconnaît, sur la rive prochaine,
L'humble cabane où respire Edvitha,
Et cet aspect l'attendrit et l'enchaîne.
Le fleuve ainsi, de détours en détours,
Toujours fuyant et revenant toujours,
Laisse à regret la rive accoutumée,
Où l'aubépine et la rose embaumée
Charmaient ses flots et parfumaient son cours.
Son cours l'appelle au séjour des orages :
Mais, en quittant ces bords délicieux,
Le fleuve encor se plaît sous leurs ombrages;
A la prairie, aux parfums, aux rivages,
Il semble encor murmurer des adieux.
Edvin s'écrie : « Est-ce un avis suprême
Qui vers ces lieux vient de me rappeler?
Où vais-je, hélas! L'incertain diadème
Vaut-il le sang qui bientôt doit couler?
Du toit que j'aime, ah! pourquoi m'exiler!
Cachons mes jours sous le paisible chaume :
Fille d'Olgard! tu les embelliras.
Ces prés, ces bois deviendront mon royaume,
Et mes sujets ne seront point ingrats. »
Disant ces mots, prompt comme la pensée,
Il s'élançait au rivage prochain,
Lorsque d'Ecbert l'écharpe balancée
Frappa ses yeux... Ce ne fut point en vain.
Son front rougit, incliné vers la terre;
Et jusqu'à l'heure où la nuit solitaire
Revint tomber sur les bois obscurcis,

De son aïeul il vit l'ombre royale,
Qui, d'un pas ferme, à ses pas indécis
Ouvrait la route, et qui par intervalle
Le regardait, en disant : « Sois mon fils ! »

CHANT TROISIÈME

Du beau ramier gémissante compagne,
Que cherches-tu ? Sans espoir de retour,
Ton jeune ami délaisse la montagne;
Du toit d'azur qui couronne la tour,
Prenant son vol dans un ciel sans orages,
Il n'ira plus aux vallons d'alentour
Te retrouver sous les riants ombrages.
Douce colombe ! au moins, en ta douleur,
Tu ne sais pas quel danger le menace;
Tu ne sais pas quelle imprudente audace
Lui fait braver les rets de l'oiseleur.
Fille d'Olgard ! tu gémissais, comme elle;
Comme elle, en proie à de mortels ennuis,
Dans la langueur et des jours et des nuits,
Tu déplorais une absence cruelle.
Au bord des eaux tu le cherches; tu crois,
Sous la fraîcheur de la feuille légère,
Entendre encore et ses pas et sa voix :
Non : c'est le bruit de la feuille des bois,

C'est du vallon la biche passagère.
Le soir, assise à côté de son père,
Elle lui dit, et non pas sans rougeur :
« Votre Edvitha doit vous ouvrir son cœur.
J'aimais Edvin, je l'aimais plus qu'un frère...
Mais d'un penchant si fatal et si doux
Edvin jamais ne surprit le mystère :
Il n'est connu que du ciel et de vous.
— Edvin t'aimait ! — Respectueux et tendre,
Il se taisait, mais parfois un regard
Timidement savait se faire entendre.
— De ton Edvin j'ai pleuré le départ...
Dans ton Edvin j'eusse embrassé mon gendre ;
Et ton bonheur... — Mon père, il est trop tard !
A le revoir je n'ose plus prétendre.
Qui sait, hélas ! en sa route égaré,
Edvin peut-être aux périls est livré ?...
Ah ! dissipez mon trouble involontaire...
Dans la chapelle antique et solitaire,
Au fond des bois, un ange est révéré ;
Des voyageurs c'est l'ange tutélaire.
Allons tous deux le prier pour Edvin ;
Jamais, mon père, on ne le prie en vain.
Pour un seul jour, quittons notre ermitage ?
— Ton vœu me plaît, et mon cœur le partage, »
Répond Olgard. Et, dès le lendemain,
De la chapelle ils prirent le chemin,
Pour accomplir leur saint pèlerinage.
Alfred, hélas ! a besoin de leurs vœux.
Errant, perdu sous des bois ténébreux,

Des noirs taillis, non sans inquiétude,
Il traversait la morne solitude.
Ses traits, pâlis, de sueur sont trempés;
La soif le brûle et la faim le dévore;
Et les lueurs du perfide phosphore
Loin du sentier guident ses pas trompés.
Le vent mugit dans la cime des chênes;
Les loups cerviers hurlent : sur son chemin,
Il les entend, aux cavernes prochaines,
Se disputer quelque ossement humain.
A son oreille incessamment frappée,
Dans le lointain se prolongent les cris
De ces corbeaux, que sa vaillante épée
Du sang danois a si longtemps nourris.
Durant deux jours, durant deux nuits entières,
Le gland du chêne et l'herbe des bruyères,
Du roi proscrit, furent le vil repas;
La ronce aiguë et la sanglante épine
Battaient son front, déchiraient sa poitrine :
Vaines douleurs! il ne les sentait pas.
Mais, à la fin, triste et l'âme oppressée,
Il suspendit sa marche, et le sommeil
Ferma bientôt sa paupière lassée.
Un songe heureux, consolant sa pensée,
Vint doucement retarder son réveil.
Il lui sembla qu'un fleuve de lumière
Vers l'occident s'élançait à sa voix,
Et de ses bords sans culture et sans lois
Allait percer l'obscurité première.
Il croyait voir, d'avance retracé,

Ce monument de gloire et de sagesse [1],
Savant gymnase, où l'ardente jeunesse
Doit s'abreuver aux sources du passé.
Il retrouvait, dans sa magnificence,
Cette cité des antiques Romains,
Où de Léon les paternelles mains
L'avaient marqué du sceau de la puissance.
Les orateurs, les sages, les guerriers
Sortaient pour lui de leurs tombes muettes;
En écoutant la lyre des poètes,
Il s'égarait en des bois de lauriers.
Souvent, assis dans la grotte fleurie,
Nouveau Numa près d'une autre Égérie,
Il entendait cette sublime voix
Des immortels, qui conseillent les rois,
Et recueillait, pour sa noble Angleterre,
De ces leçons le trésor salutaire.
Bientôt il donne à ses vastes projets
L'appui des lois sagement dispensées;
Monarque et père, il veut voir ses sujets
Libres toujours ainsi que leurs pensées [2].
Les grands soumis, par leurs égaux jugés [3],
Sont tour à tour et vengeurs et vengés;
Et, contenu par un pouvoir suprême,
Le peuple, fier de ses droits protégés,
Trouve son juge au sein du peuple même.

1. L'université d'Oxford. (*Note de l'auteur.*)
2. Mot d'Alfred lui-même dans son testament. (*Id.*)
3. L'institution du jury. (*Id.*)

Alfred s'éveille; et ce grand avenir
A de ses maux chassé le souvenir.
L'espoir renaît dans son âme accablée.
Mais quel aspect pour son regard ravi!
Du roc altier que ses pas ont gravi,
Il aperçoit la plaine et la vallée.
Impatient, il sort de la forêt,
Cherche, et déjà son trouble recommence;
Quand à ses yeux confusément paraît
De l'ennemi la forteresse immense.
Pourquoi faut-il que ses pas ralentis,
Par la fatigue enfin appesantis,
Secondent mal l'ardeur qui le dévore?
Mais les échos de la roche sonore
A son oreille apportent à la fois
Les rauques sons des trompes du Danois,
Et des clameurs plus bruyantes encore.
De quel bonheur Alfred est enivré!
D'un pas rapide il franchit la distance,
Qui des Danois le tenait séparé,
Au milieu d'eux passe sans résistance,
Et près d'Ivar a bientôt pénétré.
Du sombre Ivar la fureur vengeresse
Accomplissait sa fatale promesse;
Et deux captifs, dès l'aurore amenés,
Allaient périr, au bûcher condamnés.
Vers la colline où repose son frère,
Les feux ont lui; le dévorant brasier
Doit consummer et la fille et le père,
Emprisonnés dans l'homicide osier.

Mais la beauté, qu'à la flamme on destine,
Pourrait d'Ivar charmer le désespoir...
« Non ! dit Ivar, regardant la colline :
Ubba n'est plus, je ne veux point la voir. »
Un serviteur vigilant et sévère
Paraît soudain : « De la terre étrangère
Un inconnu vient d'arriver ici.
— Qu'on le saisisse ! — Il a nommé ton père...
— Qu'il reste libre et vienne ! — Le voici.
— Ton nom ? — Edvin. — Ton pays ? — La Scanie.
— Et que veux-tu, jeune barde ? — Te voir,
Et de ce luth essayer le pouvoir.
— Qui t'enseigna la divine harmonie ?
— Ton père. — Chante, et je vais le savoir. »
Du nom d'un père ô puissance suprême !
Le dur Ivar se sent ému lui-même,
Au nom chéri devant lui prononcé.
A ses regards soudain se représente
Du vieux Recner l'attitude imposante,
Quand, tout entier de serpents enlacé,
Il acheva son hymne commencé.
Quelques moments, Edvin reste en silence ;
Il se recueille, et, bientôt inspiré,
Confie au luth ce chant non préparé,
Qu'Ivar écoute, appuyé sur sa lance :

. . . . . .

Le grand Odin me recommande à toi,
Fils de Recner, honneur de sa mémoire !
Je sais un chant qui donne la victoire ;
Recner jadis le répéta pour moi.

Je sais un chant qui soumet à sa loi
Le noir sépulcre et la mort éternelle :
Le corps glacé, que par trois fois j'appelle,
Se lève, et vient converser avec moi.

Je sais un chant que la fille du roi
Voulut apprendre : elle était jeune et belle...
Mais ce doux chant qui rend l'amour fidèle,
Je l'ai gardé pour ma sœur et pour moi.

Je sais un chant qui dissipe l'effroi :
Ton père encore à son heure suprême
Le redisait ; je le redis moi-même,
Quand les serpents sifflent autour de moi.

Je sais un chant qui sur le front d'un roi
Peut replacer la couronne usurpée :
Du plus vaillant il fait tomber l'épée...
Et dès demain tu l'apprendras de moi.

« Ton chant me plaît ; je veux l'entendre encore,
Barde ! et ta bouche a dit la vérité.
La voix des vents dans le chêne agité,
Le bruit lointain de la vague sonore,
Même l'accent des beautés que j'adore,
Ont moins d'attraits pour mon cœur enchanté.
Reste avec nous ; et si la Valkyrie,
Le doigt tendu, me désignait au fer,
Pour qu'en riant j'abandonne la vie,
Tu me diras la chanson de Recner.
Viens ! Tu parais fatigué du voyage :
Dans les longs flots d'un savoureux breuvage,
Goûte le suc de nos miels le plus doux.

A ce lait pur joins la hure sauvage
D'un sanglier, qui tomba sous mes coups. »
Edvin s'assied. Une chair succulente
A ranimé sa force chancelante.
Le front moins pâle, il se lève. Soudain
Avec transport Ivar saisit sa main :
« Vois-tu d'ici la flamme qui pétille?
Dans cette flamme, un vieillard et sa fille
Avant la nuit, termineront leur sort.
Tu chanteras leur cantique de mort.
— Non, dit Edvin; c'est pour une autre fête,
Ivar, et non pour celle qui s'apprête,
Que je réserve un cantique sacré.
Fils de Recner! crois un barde inspiré :
Un dieu m'a dit, et je viens te redire
Qu'un autre sang en offrande est promis,
Le sang d'Alfred : Alfred encor respire;
Le sort d'Alfred en tes mains est remis.
— Alfred! Alfred!... cria d'un ton farouche
L'affreux Ivar, le rire sur la bouche.
— Un dieu l'a dit, reprend Edvin. Souvent
Les dieux du ciel, au barde solitaire,
Ont révélé les destins de la terre.
Tes yeux, dans peu, verront Alfred vivant;
Retiens ces mots que ma bouche profère :
Il est vivant; j'en jure par ton père.
— Serait-il vrai, barde?... Que m'as-tu dit?
D'étonnement je demeure interdit.
Des prisonniers voués au sacrifice,
En ta faveur, je suspends le supplice;

J'en jure Odin. Mes scaldes, assemblés
Sous le vieux chêne, à l'heure des ténèbres,
Commenceront les mystères funèbres;
A leurs accents les tiens seront mêlés.
Évoque Alfred; il t'entendra peut-être. »
Alfred répond : « Dans le combat prochain,
Je te promets de le faire apparaître.
Crois-moi : jamais je ne promis en vain.
— Si jusque-là s'élève ta puissance,
S'écrie Ivar, de ma reconnaissance
Je te destine un gage solennel.
Oui, dans ma coupe épuisant l'hydromel,
Tu dormiras sous ma tente dorée;
Les chants d'amour berceront ton sommeil :
Le lendemain, de la vierge éplorée
Dont j'ordonnais le mortel appareil,
Tu recevras le baiser du réveil,
Et sa pudeur sera pour moi sacrée. »
Comme il parlait, du soleil qui s'enfuit
Les traits mourants dans l'onde s'affaiblissent.
Scaldes, venez! Que les harpes s'unissent
A vos refrains plus tristes que la nuit!
Ils sont rangés autour du chêne immense :
Le rit lugubre, au même instant, commence;
Et quatre fois, dans les antres du Nord,
Mugit le son du bouclier de mort.
Près des faucons la cavale égorgée,
A la lueur du chêne étincelant,
Se débattait sur le tertre sanglant :
Dans le sang pur la coupe s'est plongée;

Puis à la ronde elle va circulant.
Des assistants la lèvre s'y colore.
Alfred, prenant la coupe tiède encore :
« Danois, dit-il, ne réservez qu'à moi
Le chant de mort... Ivar, je bois à toi !
Redis tout bas les paroles sacrées [1] ;
Rien ne résiste à leurs charmes puissants.
Scaldes ! touchez les cordes inspirées,
Et qu'à ma voix répondent vos accents !

ALFRED.

Scaldes, chantez ! Sur l'autel du carnage,
Est attendu l'aigle tombé des cieux :
Assez longtemps, au fond du marécage,
Il a caché les éclairs de ses yeux.

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous, à la troisième aurore,
Nous abreuver dans son crâne sanglant !

ALFRED.

Scaldes, chantez ! pressez l'heure fatale :
L'aigle insultant se rit de vos lenteurs.
Attendez-vous que son aile royale
Renverse autel et sacrificateurs ?

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
Et, rassemblés près du chêne brûlant,

1. Les *mots runiques*, langage mystérieux enseigné par Odin, et ignorés du vulgaire. (*Note de l'auteur.*)

Puissions-nous tous, à la troisième aurore,
Nous abreuver dans son crâne sanglant!

ALFRED.

Scaldes, chantez! Et toi, saisis le glaive,
Car de tes mains l'aigle peut s'échapper;
Il est tombé : tremble, s'il se relève!...
Plus redoutable, il viendra te frapper!

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore!
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous, à la troisième aurore,
Nous abreuver dans son crâne sanglant!

Du chant de mort telle était l'harmonie;
Et poursuivant sa tranquille ironie,
Au son du luth, Alfred, le front serein,
Accompagnait leur atroce refrain.

CHANT QUATRIÈME

« N'en doutez pas, c'est lui, c'est lui, mon père !
J'ai de son luth reconnu la douceur.
C'était sa voix : cette voix toujours chère
A retenti jusqu'au fond de mon cœur.
— Y songes-tu, ma fille ? Quel prodige
L'eût amené dans ce séjour d'effroi ?
— C'est lui, mon père ! — Il maudissait son roi...
Le pourrait-il ! Détrompe-toi, te dis-je. »
Dans une tour, sur le tertre voisin,
Ainsi parlait, à sa fille éperdue,
Le vieux Saxon, dont la mort suspendue...
C'était Olgard, et l'amante d'Edvin.
Mais la nuit règne, et les autans mugissent ;
Au camp danois cependant retentissent
Les jeux bruyants, les ris désordonnés,
L'aigre dispute et les cris forcenés.
L'affreuse Orgie et la Débauche immonde,
La coupe en main, circulent à la ronde.
Le frêne antique et les chênes altiers
Sont dévorés par la flamme éclatante,
Fournaise immense, où des bœufs tout entiers

Tombe à grand bruit la masse palpitante.
La flamme à peine a coloré leurs flancs,
Que par lambeaux leur chair est arrachée,
Et que leurs os, dont la terre est jonchée,
Loin du festin roulent, noirs et brûlants.
De tous côtés les coupes étincellent;
De tous côtés les breuvages ruissellent;
Et les soldats, près des foyers ardents,
Hurlent en chœur des refrains discordants.
Parmi les chefs assemblés sous sa tente,
La sombre Ivar, de moment en moment,
D'un air distrait, verse et boit froidement
Et l'hydromel et la bière écumante.
Au vieux Recner il songeait, et son œil
Cherchait le barde assis non loin du seuil :
« Approche, Edvin! Parle-moi de mon père.
Ainsi qu'à moi sa mémoire t'est chère.
Buvons à lui : remplis la coupe d'or,
Et vide-la, pour la remplir encor! »
L'instant d'après, frémissant de colère,
Ivar se lève, et, déjà chancelant :
« Ta coupe, Edvin! Bois au trépas sanglant
Du meurtrier, qui m'a privé d'un frère.
— Arrête, Ivar!... Le luth mélodieux
Ne s'unit point à la coupe d'ivresse;
Le barde austère a besoin de sagesse :
Sobre ici-bas, je boirai chez les dieux. »
D'Ivar pensif le front alors s'abaisse;
D'une voix sombre, il prononce ces mots :
« Fidèle Ubba, l'ami de ma jeunesse,

Qui partageais mes plaisirs et mes maux!
Tu n'es plus là!... Dans l'amère tristesse,
Le cœur d'Ivar lentement se flétrit;
Le plus doux miel sur mes lèvres s'aigrit. »
Et sa fureur tout à coup se ranime :
« Ouvre la tour, impétueux Rismar!
Amène-moi l'une et l'autre victime;
Je veux les voir. — Que vas-tu faire, Ivar?
S'écrie Edvin. Songe à la foi jurée!
— Oui. Ma parole en tout temps fut sacrée :
Songe à la tienne, Edvin? — Rassure-toi.
A sa promesse Edvin sera fidèle.
Demain, aux feux de l'aurore nouvelle,
Alfred ici doit paraître avec moi. »
Il dit. Rismar, sous la tente guerrière,
Au chef danois amène brusquement
Le vieux captif, la jeune prisonnière...
Edvin recule. Un cri d'étonnement
Va le trahir; mais la fille et le père,
Déguisant mieux leur trouble et leur effroi,
Gardent tous deux un visage sévère.
« Où t'ai-je vu, jeune barde? et pourquoi
Cette surprise...? — Hélas! pardonnez-moi,
Noble vieillard, et vous, belle étrangère;
Un doux prestige avait trompé mon cœur...
J'ai cru revoir et mon père et ma sœur!
— Jusqu'à demain, sous la prochaine tente,
Vous resterez, gardés par mes soldats,
Captifs! Demain, la vie ou le trépas!
Malheur à vous, s'il trahit mon attente!

— Malheur à moi plutôt! reprend Edvin.
Infortunés, comptez sur moi; j'espère
Qu'en vous ici je n'aurai pas en vain
Revu ma sœur et retrouvé mon père.
— Prends, dit Ivar, prends ton luth inspiré.
Les fiers accords plaisent au Scandinave;
Va, dans ce camp au tumulte livré,
A mes guerriers chanter l'hymne du brave;
Tu me réponds d'eux tous. — Sois sûr de moi.
Je te l'ai dit, Ivar, tu peux m'en croire :
Je sais un chant qui donne la victoire,
Je sais un chant qui dissipe l'effroi. »
Soudain il part; dans sa marche discrète,
Observant tout, les passages ouverts,
Les feux éteints, et les postes déserts.
Là, dérobant son approche secrète,
Il entrera, par des chemins couverts;
Là, des Danois prévenant la retraite,
Il leur destine ou la mort ou les fers.
Tout est prévu, tout est dans sa pensée,
Et sa victoire est déjà commencée.
Prudent, il chante; et les Danois ravis
Prêtent l'oreille à ces trompeurs avis :

Buvez, buvez, en attendant l'aurore!
Qu'elle vous trouve au milieu des festins.
Buvez, buvez! Le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Chantez, chantez! Que votre voix sonore
Frappe l'écho des rivages lointains.

Chantez, chantez! le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Dormez, dormez! En attendant l'aurore,
Rêvez la gloire et les futurs destins!
Dormez! dormez! le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Mais un Danois l'observait en silence :
« Pourquoi ce luth? Il sied mal à ta main,
Barde; et mes yeux t'ont vu porter la lance. »
Il dit, se lève; Alfred suit son chemin.
« Ivar! Ivar! sais-tu qui tout à l'heure
Dans notre camp chantait l'hymne au guerrier?
— Sans doute. Eh bien? — Ou qu'à l'instant je meure,
Ou c'est d'Ubba le fatal meurtrier.
— De tes discours la raison est bannie.
Quoi! sous les coups d'un chanteur de Scanie,
De qui la main n'a point touché le fer,
Ubba, l'honneur de la Scandinavie,
Le fier Ubba, le fils du grand Recner,
Aurait perdu sa généreuse vie!
Pour sa mémoire as-tu tant de mépris?...
Trop de breuvage a troublé tes esprits :
Va sommeiller. — Je vis périr ton frère;
J'ai reconnu... — Cesse, ou crains ma colère! »
Le Scandinave, à cet ordre soumis,
S'éloigne; Edvin, dans la nuit ténébreuse,
Passe au milieu des gardes endormis,
Et librement poursuit sa marche heureuse
Vers la forêt où veillent ses amis.

Dévon alors redoublait l'énergie
De ses soldats, autour de lui rangés.
Ce n'était point la turbulente orgie,
Les chants impurs et les cris prolongés
De ces Danois, dans l'ivresse plongés;
Mais une troupe aux combats toujours prête,
Qui, repoussant les douceurs du sommeil,
Debout, se plaint de la nuit qui l'arrête,
Et, tout armée, appelle le soleil.
Au vaste sein de la forêt obscure,
S'ouvre et s'étend un cirque sans mesure,
Désert sauvage, et dont les pas humains
Ont rarement fréquenté les chemins.
Inébranlable, un majestueux chêne,
Seul, se balance au milieu de la plaine,
En vain battu des tempêtes du Nord.
Tel un héros, seul avec son courage,
Résiste seul aux efforts de l'orage,
Et, sans plier, soutient les coups du sort.
Sur ce rameau, le grand Alfred lui-même,
Partant, hélas! incertain du retour,
Vint tristement poser son diadème,
Et s'enfonça dans les bois d'alentour.
Dévon, au pied de l'arbre solitaire,
A la clarté des flambeaux pétillants,
Avait conduit les chefs les plus vaillants;
Il leur disait : « Soutiens de l'Angleterre!
De vous dépend le destin de la guerre.
Jadis Alfred vous guidait aux exploits;
Vengez Alfred, ou du moins sa mémoire,

Et que son nom, gage de la victoire,
Porte la mort dans le camp du Danois!
Ces feux épars, cette nuit, ce silence,
Ce chêne altier qui dans l'air se balance,
Ces ornements suspendus sur nos fronts,
Et qui d'Alfred rappellent les affronts,
Tout semble ici nous parler de vengeance.
Vengeons Alfred! Eh! que diriez-vous tous,
Si ta tombeau sa grande ombre échappée,
Sous ce feuillage, aux lueurs de l'épée,
Apparaissait, pour combattre avec nous?»
A cette image, au saint nom de leur maître,
Tous répétaient : « Puisse-t-il apparaître!
— Braves amis! Alfred est devant vous, »
Dit le héros : et la troupe étonnée
Tressaille, et tombe à ses pieds prosternée,
En s'écriant : « Mânes chers et proscrits!
Dans la nuit sombre entendiez-vous nos cris?
— Alfred vous parle, et non son vain fantôme;
Je suis vivant : sur les brigands du Nord,
J'aurai demain reconquis mon royaume.
Je suis vivant : le Danois seul est mort. »
Tandis qu'Alfred embrasse avec tendresse
Le digne ami qui protégea son sort,
Autour du chêne une foule s'empresse;
Et, sous vingt bras courbé non sans effort,
Un vert rameau de la tige robuste
Au front royal rend la couronne auguste.
En même temps, éclatent dans les airs
Les glaives nus, les enseignes dorées;

Les boucliers, les lances acérées
Ont confondu leur bruit et leurs éclairs.
Les cris joyeux et les chansons de gloire
A cette fête invitent la victoire...
Elle y viendra : pour elle, est déployé
Le vieux drapeau si longtemps oublié,
Dont les replis enferment l'épouvante :
Sur le tissu, respire un coursier blanc,
Qui, l'œil en feu, la crinière mouvante,
Souffle la guerre et provoque le sang.
Couvert bientôt d'une armure nouvelle,
Le grand Alfred a gardé toutefois
La noble écharpe, et l'instrument fidèle,
Dont les accords se mêlaient à sa voix :
Et sur ses pas l'impétueuse élite
Au camp danois vole et se précipite.
Durant sa route, il compte les moments :
L'affreux bûcher, la hache suspendue,
Semblent présents à son âme éperdue.
« Éloignez-vous, tristes pressentiments !
Se disait-il ; le lien des serments,
Lien sacré pour la Scandinavie,
Retient d'Ivar la fureur asservie ;
Ivar lui-même, à l'aspect de la mort,
De ses captifs abandonnant le sort,
Ne songera qu'à défendre sa vie.
A mon exil, toi, qui vins m'arracher,
Dieu protecteur ! que ta bonté suprême
Brise le glaive, éteigne le bûcher !
Veiller sur eux, c'est veiller sur moi-même. »

Mais, sous sa tente, Ivar, préoccupé,
D'un trouble extrême est tout à coup frappé :
« Le jeune barde est lent à reparaître !
S'il m'abusait !... Si le guerrier danois... !
Cet inconnu ne serait-il qu'un traître ?...
Et ces captifs qu'il semblait reconnaître ?
Et son maintien, et ses yeux, et sa voix ?...
Serait-il vrai qu'en un perfide piège... ?
Éclaircissons le doute qui m'assiège. »
Et, s'élançant vers les deux prisonniers :
« Répondez-moi ; parlez sans imposture,
Et prévenez l'effroyable torture,
Qui vous attend sur les ardents brasiers !
— La vérité sur mes lèvres réside,
Répond Olgard ; je la dis, sans trembler.
Un seul instant j'ai pu dissimuler,
Et j'en rougis. — Tu connais le perfide,
Qui dans ces lieux est venu sur tes pas ?
Dis ? — A ce nom, je ne le connais pas.
— Ce jeune barde, est-ce Edvin qu'il s'appelle ?
— Oui. — D'où vient-il ? — De mon humble séjour.
Hier, pour lui, dès le lever du jour,
Nous cheminions vers l'antique chapelle ;
Au bord lointain, pour lui, notre ferveur
Allait du Ciel implorer la faveur,
Quand un ramas de brigands scandinaves
Vint nous surprendre et nous fit tes esclaves.
— Et cet Edvin, quand doit-il revenir ?
— Demain, cruel, armé pour te punir !
— Qu'oses-tu dire, étranger téméraire ?

Quoi ! ce chanteur...? — Il a tué ton frère,
Et chez les morts il va vous réunir. »
Ivar frémit ; la rage le consume :
« Courez, soldats ! Que le bûcher s'allume,
Et qu'à l'instant ces captifs abhorrés,
Au sein des feux, expirent dévorés !
Du vaste camp parcourez l'étendue ;
Que l'insolent soit saisi !... Malheureux,
Tu m'appartiens, et la mort qui t'est due
Consolera mon désespoir affreux. »
Comme il parlait, un bruit confus s'élève ;
Il voit dans l'ombre étinceler le glaive,
Frappe son front, et crie à ses soldats :
« Je suis trahi ; mais frémisse le traître !
Vous, des captifs ne vous éloignez pas ;
Vous, redoublez les feux ; bientôt peut-être
Je reviendrai jouir de leur trépas. »
Il est parti. Déjà, sur son passage,
Au bruit du cor, ses Danois réveillés
Sont accourus avec des cris de rage,
Ivres encore, et d'armes dépouillés.
Des longs débris de l'orgie infernale,
Que sur leurs pas la terre encore étale,
Ils sont armés : les hideux ossements,
Du front des bœufs l'armure menaçante,
La coupe énorme et les tisons fumants,
Tout sert de glaive à leur main frémissante.
A pas pressés, Tremnor, Usdal, Rismar,
Suivent de loin l'audacieux Ivar :
Ivar, hurlant, court à travers la plaine ;

Sans s'arrêter, il renverse, il entraîne,
Ouvre les rangs, abat les étendards;
Du large glaive et de la double hache
Il perce, il tranche, il brise, et sans relâche,
Au même instant, frappe de toutes parts.
De toutes parts les hordes scandinaves,
Parmi les rangs des Saxons étonnés,
Ont répandu leurs flots désordonnés :
Tel un volcan précipite ses laves
Du haut des monts, par ses feux sillonnés.
A leurs efforts, un moment redoutables,
A leur audace et sans règle et sans frein,
Bientôt Alfred oppose un mur d'airain.
Ses bataillons, serrés, impénétrables,
Autour de lui viennent se rallier;
Et des Danois l'attaque repoussée
Faiblit, pareille à la flèche émoussée,
Qui d'un vain bruit frappa le bouclier.
Devant ses pas, Alfred voit sur la terre
Morts et mourants au loin s'amonceler,
Et frémissant des horreurs de la guerre :
« Le sang d'un seul, dit-il, pouvait couler!
Superbe Ivar, où donc est ton audace?
A t'appeler j'ai fatigué ma voix.
De te chercher une dernière fois,
Je daignerai te faire encor la grâce. »
Et dans la foule il court se replonger.
Dévon le suit, et bientôt le devance :
A son monarque épargner un danger,
Combattre Ivar, telle est son espérance.

Tandis qu'Alfred, du haut d'un roc voisin,
A son appel entend répondre enfin;
Parmi les rangs, le Danois intrépide
Court furieux : « Qui m'appelle ? — C'est moi !
— Qui donc ? — Dévon. Arrête et défends-toi ! »
Et de leurs coups un échange rapide,
Au même instant, fait scintiller dans l'air
Du fer croisé l'étincelant éclair.
Le cimeterre à la pointe luisante,
Aux deux tranchants récemment aiguisés,
Trahit d'Ivar les efforts épuisés;
Il se saisit de sa hache pesante :
Soin superflu ! Par Dévon assailli,
Il pare en vain l'atteinte de l'épée;
Deux fois déjà son sang a rejailli;
Et sa cuirasse en est toute trempée.
Dans le passage ouvert avec effort
Au sein durci de la cuirasse épaisse,
L'ami d'Alfred espère avec adresse
Plonger ensemble et le fer et la mort :
Ivar recule et trompe son attente;
Son fer se rompt sur l'armure éclatante.
Ivar joyeux triomphe... Alfred paraît,
Baisse son casque, et lui dit : « Es-tu prêt ? »
A cette voix, que pourtant il déguise,
A cette taille, à ce port de héros,
Le Scandinave est saisi de surprise.
« As-tu besoin d'un instant de repos ?
Lui dit Alfred, je te l'accorde. — Guerre ! »
Répond Ivar, du pied frappant la terre,

Et, par ces mots se croyant offensé :
« Vois si mes coups partent d'un bras lassé ? »
En même temps, plus prompt que la tempête,
D'Alfred tranquille, en fureur, s'approchant,
Sur le cimier qui décore sa tête
Il fait tomber le rapide tranchant.
Le haut cimier à la crête dorée,
Brisé sans peine, a tournoyé dans l'air ;
Mais le tranchant, repoussé par le fer,
Glisse en sifflant sur l'épaule effleurée.
Alfred échappe à l'effort meurtrier ;
Il y répond d'un coup épouvantable,
Que, sans l'airain de l'épais baudrier,
Aurait suivi la mort inévitable.
Le chef danois vomit des flots de sang,
Et fuit... Alfred s'attache à sa poursuite.
Tremnor, d'Ivar, veut protéger la fuite :
Mais, de Tremnor, Alfred ouvre le flanc.
Rismar, frappé, tombe. Levant la lance,
Usdal en vain leur promet la vengeance ;
Et tous les trois atteints du même fer...
Pleurez, pleurez, ô filles de Recner !...
Dieux ! les voici ! La tête échevelée,
Le front livide, au fort de la mêlée,
De trois coursiers plus blancs que les frimas
Leurs cris aigus précipitent les pas,
Les pas sanglants... Hélas ! que faisaient-elles ?
Sans le savoir, ces amantes cruelles
Ont, sous les pieds de leurs coursiers fumants,
Foulé le corps de leurs pâles amants.

De ces trois sœurs l'approche inattendue,
Leurs noirs cheveux, leurs cris, leur main tendue,
Leurs blancs coursiers aussi prompts que l'éclair,
Jettent l'effroi dans la foule éperdue;
Les fils d'Odin, laissant tomber le fer,
Poussent des cris et détournent la vue.
Ils croyaient voir les trois Parques du Nord,
Quittant pour eux la demeure éternelle,
Paraître ensemble, et du signe de mort
Les désigner pour leur moisson cruelle.
Alfred accourt, Alfred habilement
Sait profiter de leur saisissement:
Autour de lui, la mort se multiplie;
Rapide, il fond sur la troupe qui plie,
L'enfonce, et seul, d'ennemis entouré,
Prend de ses mains leur étendard sacré.
Pour lui, dès lors, la victoire est certaine.
Les sœurs d'Ivar, en frissonnant d'horreur,
Ont regagné leur caverne lointaine;
Et les Danois, vaincus par la terreur,
D'un dernier cri font retentir la plaine.
Le fier Ivar, à la fuite réduit,
Rugit de rage et vomit le blasphème.
De sa défaite il accuse et la nuit,
Et les Danois, et ses sœurs, et lui-même:
« Oui, disait-il, j'ai mérité mon sort.
Apaise-toi, fantôme de mon frère!
Il brûle encor, le bûcher funéraire!
Apaise-toi, je vais venger ta mort. »
Alors il court vers la tente voisine,

Que le bûcher, de sa flamme, illumine;
Ses fortes mains saisissent à la fois
Et le vieillard et sa fille tremblante;
Et, les traînant vers la roche brûlante :
« Sors de la tombe, ô mon frère! et reçois
Ce sacrifice à ton ombre sanglante!
— Edvin! Edvin! mon père va mourir...
Ah! si jamais sa fille te fut chère,
Laisseras-tu sacrifier mon père!
— Non, crie Edvin, je viens vous secourir...
Parjure Ivar! tombe devant ton maître! »
Et, sous ses pieds, renversé sans combat,
Ivar confus vainement se débat.
« Du barde Edvin il te souvient peut-être?
Pour te payer de l'hospitalité,
De son serment Edvin est acquitté.
Il t'a promis de te faire apparaître
Alfred vivant... Sois satisfait; c'est moi!
Reçois de moi la vie, et lève-toi! »
En même temps, il détourne son glaive,
Et lentement le Danois se relève.
Au nom d'Alfred, le vieil Olgard surpris
Croit qu'un vain songe a troublé ses esprits.
Il veut parler, et sa parole expire.
A ses côtés, son Edvitha soupire.
Elle compare (et non pas sans effroi)
Le nom de prince et le nom de bergère,
Et dans Edvin, qu'elle appelait son frère,
Gémit tout bas de retrouver son roi.
Tandis qu'Alfred les contemple en silence,

Ivar lui dit : « Perce-moi de ta lance?
Délivre-moi du jour!... — Moi, t'immoler!
Non, tu vivras; je veux te consoler.
Je te rendrai le glaive, la puissance,
Le bonheur même. — Hélas! me rendra-t-on
De mes travaux le brave compagnon?
J'ai tout perdu, tout jusqu'à la vengeance.
Mais, dis : mon frère est-il mort sous tes yeux?
— Oui, sous mes yeux. — Comment? — Calme et farouch
— Est-ce là tout? — Le rire sur la bouche.
— Je suis content : mon frère est chez les dieux. »
La sombre joie a passé dans son âme;
Son front est calme et son sourire amer :
Au sein des feux, il s'élance, et la flamme
Ensevelit l'héritier de Recner.
De cette scène imprévue et cruelle,
Alfred, ému, se détourne; ses yeux
Cherchent Dévon : « Ami brave et fidèle,
Viens recevoir ce fer victorieux,
Trop faible prix de ton généreux zèle? »
Il ajouta : « Je vous délivre tous,
Danois! Vos fils béniront ma mémoire :
Votre vainqueur, entre son peuple et vous,
Partagera son vaste territoire.
Pour le vrai Dieu, l'unique Dieu, le mien,
Vous quitterez l'aveugle idolâtrie;
Et sur vos fronts le signe du chrétien
Vous ouvrira la céleste patrie.
Londres bientôt reconnaîtra son roi :
Vous m'y suivrez; et les Danois fidèles,

Soumis sans honte, et libres sous ma loi,
A mes sujets serviront de modèles. »
Il parle encor; leur cri de liberté
Frappe déjà la plaine et le rivage;
Et, de leurs mains, sur un tertre sauvage,
Le grand Alfred en triomphe est porté.
Le vieil Olgard tombe aux pieds de son maître...
« Vous, à mes pieds! Ah! venez sur mon cœur!
Je suis Edvin, et je veux toujours l'être;
Soyez mon père, Olgard! A mon bonheur,
Il manque un bien dont mon âme est jalouse:
Sous la chaumière, Edvitha fut ma sœur:
Que sur le trône elle soit mon épouse! »
Le front d'Olgard de rougeur s'est couvert,
Tant le confond une faveur si grande.
Alfred alors : « Sais-tu, soldat d'Ecbert,
Que par ma voix Ecbert te la demande?
Sais-tu, vieillard, qu'un soldat tel que toi
Peut honorer la famille d'un roi? »
L'heureux Olgard s'incline; et, de son père,
Alfred obtient la main de la bergère;
Et, la guidant vers le tertre isolé,
Il la présente à ce peuple assemblé :
« Dignes Saxons! valeureux Scandinaves!
Leur a-t-il dit, reconnaissez-la tous,
C'est votre reine; elle est digne de vous,
Et la beauté doit régner sur les braves. »
A ces accents qui font battre son cœur,
La jeune reine, encor simple et timide,
Ne répond rien, mais lève avec lenteur

Son doux regard et sa paupière humide,
Pour contempler ce roi qui fut pasteur.
Alfred, assis au trône d'Angleterre,
Songeait souvent à l'île solitaire.
De chaque année il consacrait dix jours
A visiter cette modeste plage :
Son Edvitha l'accompagnait toujours.
Olgard longtemps, malgré le poids de l'âge,
Suivit leurs pas ; et son toit protégé
Fut désormais en chapelle érigé.
En lettres d'or, sur un autel d'albâtre,
On y grava le nom des deux époux ;
Et le saint lieu, conservé jusqu'à nous,
Se nomme encor *la Chapelle du Pâtre.*

LA RANÇON D'ÉGILL

AVERTISSEMENT

Le fond de ce petit poème est tiré d'une tradition scandinave, dont il est parlé dans les notes du poème précédent. Egill *fut célèbre parmi les scaldes; ses ouvrages ont été réunis, et l'on y distingue l'hymne intitulé :* la Rançon d'Égill. *Cet hymne, qui en effet le délivra de la mort, suffirait pour attester la puissance de son art. Me proposant de traiter le même sujet en forme de poème, je n'ai pas voulu lire ce chant du scalde; je me suis plu à travailler sans modèle, pour essayer si quelquefois je reproduirais d'inspiration la pensée et la couleur de l'original. Les lecteurs qui prendront la peine de comparer jugeront si j'ai réussi.*

Je me suis surtout attaché à revêtir le sujet de formes dramatiques. L'exposition, faite en dialogue, épargne quelque froideur au récit; et lorsque le récit vient à succéder au dialogue, j'ai cherché, du moins, à rompre son uniformité, par les discours, par les mouvements et par la variété des tours.

*Dans le poème d'*Alfred *et dans celui-ci, j'ai cru devoir n'employer qu'avec une extrême sobriété les détails de la mythologie danoise. Ils sont brillants, sans doute :*

cette théogonie, souvent ingénieuse, est bien plus étendue que celle des Calédoniens ; toutefois, son insuétude pourrait la rendre fastidieuse à ceux qui n'en ont point fait une étude particulière. La couleur locale, trop chargée, devient obscure ; et les tableaux d'une nature étrangère ont spécialement besoin de transparence. Une clarté parfaite est seule capable de familiariser avec la nouveauté d'un genre ; nécessaire partout, elle est indispensable dans les sujets peu connus.

On devait aux scaldes une quantité prodigieuse de poèmes de tout genre, de toute étendue ; il n'en est resté que la plus faible partie. Une immense collection de ces ouvrages fut livrée aux flammes par des moines ignorants ; ce qui survécut fut recueilli par les soins éclairés d'un évêque [1] *; il y a compensation.*

Peut-être eussé-je puisé dans les mêmes sources quelques autres sujets ; deux motifs m'ont arrêté : la difficulté presque insurmontable de peindre sans monotonie des scènes souvent uniformes, et la difficulté plus grande encore de faire diversion à des intérêts positifs par des compositions idéales. Les beaux jours de la poésie renaîtront sans doute sous une heureuse influence : jusque-là l'ambition du poète doit se borner à ne publier des vers qu'en petit nombre, pour un petit nombre de lecteurs. La ténuité de ce volume me rassure à peine, et je crains déjà d'avoir excédé les bornes de l'attention.

1. *Bruniolf Sveno*, évêque islandais.

LA RANÇON D'ÉGILL

ELMOR.

« Illustre Égill, honneur de la Scanie!
Quitte ce fer trop pesant pour ton bras;
Borne ta gloire aux combats d'harmonie,
Et laisse-nous les périlleux combats.

ÉGILL.

« Pardonne, ô fils du roi des Scandinaves;
Mais j'ai le droit de conserver ce fer.
Ne sais-tu pas qu'en même temps Recner
Était le chantre et l'émule des braves?

ELMOR.

« Pardonne, Égill; mais si ta docte voix
Dans nos concerts désormais ne répète
Que les combats témoins de tes exploits,
Pour plus d'un jour elle sera muette.

ÉGILL.

« Écoute, Elmor! Ivre d'un vain orgueil,
Un fils des rois au scalde fit outrage:
Le lendemain sa mère était en deuil. »

D'Égill ainsi le tranquille courage
Sait opposer la menace au dédain.
Elmor l'entend, et, sous le noir ombrage,
Sans se parler, ils s'enfoncent soudain.
Dans la forêt, durant une heure entière,
Le bruit des coups sans trêve retentit :
Égill, couvert de sang et de poussière,
De la forêt fut le seul qui sortit.
Vaillant Elmor ! au palais de ton père,
On t'attendait pour le festin du soir :
A ce festin, tu ne dois plus t'asseoir.
Pâle, tu dors sur la rouge bruyère;
Loin de ta bouche a fui l'injure altière;
Et le silence où la mort t'a plongé
Atteste au loin que le scalde est vengé.
La froide Aurore à peine réveillée,
Au prompt signal des dogues aboyants,
On retrouva, sous l'épaisse feuillée,
Du fils d'Armin les restes effrayants.
Armin, frappé d'une douleur mortelle,
Ne pleure plus, mais s'arrache le sein.
On s'interroge, on cherche l'assassin :
« Ne cherchez plus, dit la voix paternelle,
Je le connais; c'est le fier Ingisfal.
Depuis qu'Elmor fut son heureux rival,
Il se nourrit du poison de la haine.
Qu'il soit saisi ! qu'au palais on le traîne !
Courez, volez, aussi prompts que l'éclair !
En attendant que sa mort se prépare,
Que mes cachots ferment sur le barbare

Les gonds d'airain de leurs portes de fer ! »
On obéit. Égill, sur le rivage,
Errait encor. Tel un profond nuage,
D'où s'échappa la foudre aux traits brûlants,
Roule, chargé des restes de l'orage ;
Tel et plus sombre Égill marche à pas lents.
Devant ses pas, une troupe en furie
Traîne au palais Ingisfal innocent.
Le nom d'Elmor, au loin retentissant,
Instruit Égill, qui s'élance et s'écrie :
« Ce n'est pas lui qu'il faut punir, c'est moi,
Moi seul ! Vengez le sang de votre roi !
Venge ton fils, ô chef des Scandinaves !
Par un outrage, il a blessé mon cœur :
Je l'ai tué, mais de la mort des braves,
Et de sa mort je réclame l'honneur. »
Armin l'écoute, et frémit ; il ordonne,
Et de guerriers Égill est entouré.
A leur fureur, le scalde s'abandonne,
Et, remplaçant Ingisfal délivré,
Vers sa prison, marche, plus assuré
Que s'il allait recevoir la couronne,
Glorieux prix à ses vers consacré.
« Malheur à toi ! criait la foule armée ;
Malheur à toi, fils de la Renommée !
Nul barde ici ne redira ta mort. »
Et, sur ses gonds roulant avec effort,
Du noir cachot la porte refermée
Mêle son bruit aux sifflements du Nord.
Le voilà seul !... Non, sa harpe chérie,

En son malheur, le consolait encor.
Égill chantait, il chantait pour Elmor :
« Heureux Elmor ! le ciel de ta patrie
Fut le témoin de tes derniers moments ;
Le sol natal couvre tes ossements.
Heureux Elmor ! tes amis et ton père
A ton cercueil apporteront des pleurs :
Et, moi, je meurs sur la rive étrangère ;
Et mes amis, ni ma sœur, ni ma mère,
Ne m'offriront leur tribut de douleurs.
De mes destins compagne glorieuse,
Chante, ô ma harpe ! une dernière fois !...
Tu vas périr. D'une main furieuse
On brisera ta corde harmonieuse,
Et, comme Égill, tu resteras sans voix.
Que de beaux chants je méditais encore !
Gémis, gémis, ô ma harpe !... Avec nous,
Notre avenir au tombeau va descendre ;
La barde obscur passera sur ma cendre,
Et de mon nom ne sera point jaloux. »
Mais, à grand bruit, les bardes scandinaves
Ont commencé de sauvages accords :
Ils répétaient l'hymne qui chez les morts
A leurs festins va réjouir les braves.
Grossièrement on érige un autel
Les lourds éclats de la roche brisée ;
Et le tranchant de la hache aiguisée
Au prisonnier promet le coup mortel.
Le cachot s'ouvre : à l'autel on amène
Le noble Égill, toujours calme et serein.

Mais son oreille endurait avec peine
L'hymne danois et son rauque refrain.
Il cède enfin à son impatience;
La main tendue, il demande audience,
L'obtient, s'incline; et, d'Armin s'approchant:
« Père d'Elmor! si tu chéris sa gloire,
Laisse à mon art le soin de sa mémoire.
Puisse, du moins, servir mon dernier chant
A racheter ma funèbre victoire! »
Le roi s'étonne; enflammé de courroux,
Tandis qu'il songe à punir tant d'audace,
Se fait entendre un prélude si doux,
Que sur sa bouche expire la menace.
Égill commence; appuyé, sans terreur,
Sur cet autel où la mort est présente,
L'aspect voisin de la hache pesante
Ne fait trembler ni sa voix, ni son cœur :

Royal espoir de la Scandinavie,
Dans les combats il était déjà roi.
Un dieu sans doute, armé contre sa vie,
Un dieu fatal combattait avec moi.
Faible guerrier, sans renom sur la terre,
J'ai triomphé de mon noble agresseur :
Parfois ainsi le pâtre solitaire
Jette à ses pieds l'ours, effroi du chasseur.

Les jours de guerre étaient ses jours de fête;
Il ne chantait qu'au son du bouclier.
Les flots en vain mugissaient sur sa tête;
A l'abordage il montait le premier.
Que d'ennemis privés de funérailles

Livra son glaive à la faim du vautour!
Les loups rôdaient autour de ses batailles;
De ses exploits ils vivaient plus d'un jour.

Dans ses combats, au lointain promontoire,
Il s'illustra par des faits éclatants;
Il en revint, embelli de sa gloire,
Et les beautés soupirèrent longtemps.
Ce fut en vain : l'âme préoccupée
Des traits charmants de la jeune Risma,
Elmor l'aimait autant que son épée,
Et pour Elmor la vierge s'enflamma.

O de son cœur la compagne adorée!
Tu l'attendais, et tu l'attends encor!...
L'instant s'approche où ta mère éplorée
Viendra te dire : « Il n'est plus, ton Elmor! »
On t'apprendra quel funeste courage
Guida les coups du glaive ensanglanté,
Trop prompt, hélas! à venger un outrage...
Pardonnes-tu, fille de la Beauté?

Mais j'aperçois la fatale déesse :
Sur moi déjà s'attache son regard.
Ombre d'Elmor! je mourrai sans faiblesse,
Pour te revoir dans la cité d'Asgard.
J'irai moi-même, aux fêtes du carnage,
T'offrir le miel, sous le frêne Ydrasil;
Et ton nom seul, consacré d'âge en âge,
Sera chanté sur la harpe d'Égill.

Roi malheureux! écoute ma prière :
A la colline où dorment mes aïeux,
A mon pays, à ma sœur, à ma mère,
Fais, quelque jour, porter mes longs adieux...
Barde! remplis ton sanglant ministère,
Viens! Mon sourire accueillera la mort.

Sur mon tombeau, naissez, mousse légère!
Glisse sur moi, fraîche haleine du Nord!

Égill se tait : la harpe d'elle-même
Longtemps encor se plaît à retentir;
Et, captivé par un charme suprême,
D'un heureux songe Armin semble sortir.
Levant sa voix, par les pleurs étouffée :
« Dieu des concerts! quelle savante Fée
Te révéla ses chants mélodieux?
En t'écoutant, des larmes moins amères,
Qui l'aurait dit? s'échappaient de mes yeux.
Quel est-il donc cet art mystérieux,
Qui sait charmer le désespoir des pères?
Barde, approchez! De l'instrument mortel
Chargez vos mains... et renversez l'autel.
Envers tes chants l'ombre d'Elmor s'acquitte,
Égill!... Sois libre et rejoins sans effroi
Ta mère, hélas! plus heureuse que moi! »
Aux pieds d'Armin, Égill se précipite.
La foule immense applaudit au pardon.
Le lendemain, à la naissante aurore,
Le noble roi voulut entendre encore
La voix du scalde; et dès ce jour, dit-on,
L'hymne d'Égill se nomma sa RANÇON.
Égill partit. Une rive plus chère,
Du toit connu, lui rendit la douceur :
Des jours d'absence il consola sa mère;
Un jeune époux lui dut sa jeune sœur.
Contre la pierre il brisa son épée,

Et l'inhuma sous le sable des mers;
Mais, chaque jour, ses regrets plus amers
La lui montraient encor de sang trempée :
Les pleurs d'Armin le poursuivaient encor;
Et quand la nuit rassemblait les nuages,
Au pied des monts et le long des rivages,
Il croyait voir le fantôme d'Elmor.

VARIANTES

CHARLEMAGNE A PAVIE

Le poème de *Charlemagne à Pavie* a été publié d'abord en dix chants (Paris, Firmin Didot, 1812, in-18), et nous n'aurions point hésité à donner la préférence à cette première édition sur le poème remanié et réduit en six chants, et à la réimpression dans ce volume, si nous pouvions nous dispenser de suivre le plan que nous avons adopté et qui nous oblige à nous en tenir au texte préparé par Millevoye lui-même pour une édition de ses œuvres complètes. Il faut nous borner à conserver ici comme variantes les passages les plus importants, que l'auteur a dû enlever dans le remaniement de son poème, qu'il a modifié, en changeant la marche de l'action, par le déplacement des épisodes et par une nouvelle corrélation des scènes entre elles. Il faut dire, aussi, que, contrairement à son habitude, Millevoye a fait très peu de corrections dans ses vers, qui, du reste, n'en avaient pas besoin; il en a seulement rejeté cinq ou six cents, que la transformation de son poème laissait en quelque sorte sans emploi. Ce sont ces vers, la plupart excellents, que nous recueillons, chant par chant, dans la première édition de *Charlemagne à Pavie*, mais nous n'essayons pas de les rattacher à la seconde édition en six chants, où l'on trouverait parfois assez difficilement à leur assigner une place relative. On ne saurait donc, sans faire tort à l'héritage poétique de Millevoye, sacrifier des morceaux de poésie aussi remarquables.

CHANT PREMIER

Humble rival de la haute Épopée,
Mon chant, sévère et modeste à la fois,
Va retentir pour ce Roi, dont l'épée
A sa tutelle assujettit les rois.
Du sein profond des bois de Germanie,
Sous l'heureux ciel de la belle Ausonie
Portant deux fois ses puissants étendards,
Au pied des tours de Pavie alarmée,
Il foudroya l'Empire des Lombards,
Et vit de loin la ville des Césars
S'humilier devant sa renommée,
De Charlemagne écoutant les exploits,
La noble France à mes récits peut-être
Applaudira, fière de reconnaître
Les jours présents dans les jours d'autrefois[1].
. . . . . .
Sœur du Monarque, Ulda, timide et belle,
De sa présence embellit ce séjour.
Les hauts Barons, les Seigneurs de la cour,
Tous à l'envi s'empressant autour d'elle,
Lui prodiguaient leurs hommages d'amour.
Seul, Angilbert l'adorait en silence.
A ses genoux seulement, quelquefois,
Du paladin vaincu dans les tournois
Il vient poser ou l'épée ou la lance :
Et du clairon quand les perçants éclats
Ont rappelé les braves aux combats,
En la quittant, il la nomme sa dame;
Un bracelet, une écharpe, une fleur,
Sont pour adieux les seuls biens qu'il réclame;

1. L'auteur a transporté, dans son poème d'*Emma et Éginard*, trente-six vers, qui commencent par celui-ci :

Laissant enfin respirer la victoire...

Il les reçoit, les presse sur son cœur...
C'en est assez! il reviendra vainqueur.
Et, toutefois, Ulda se fait redire
Les traits fameux du héros qu'elle admire.
De la barrière, au signal du tournoi,
Elle s'approche, et caresse avec grâce
Du chevalier le brillant palefroi,
Et, frémissant de plaisir ou d'effroi
De l'œil au loin s'élance sur sa trace.
Lorsque du glaive a rejailli l'éclair,
Son sein tremblant sent l'atteinte du fer,
Que d'Angilbert émousse la cuirasse.
Mais d'Angilbert si les rapides coups
Ont d'un rival achevé la défaite,
Ulda sourit; son âme est satisfaite;
Et ses regards brillent d'un feu plus doux.
Dès que le soir ramène le silence...
Mais, au devoir immolant l'amour même,
Le chevalier n'ose croire au bonheur;
Et son secret est resté dans son cœur.
Le nom chéri de la beauté qu'il aime...
Un soir, au fond de la longue avenue,
Apparaissant tout à coup à sa vue,
Son roi l'aborde, et lui parle en ces mots :
« Toi mon appui, toi la fleur des héros!
Pourquoi t'enfuir dans l'ombre solitaire,
Et soupirer au bruit lointain des jeux?
De ton amour je connais le mystère :
Ulda, ma sœur, est l'objet de tes vœux;
Elle est à toi : viens embrasser ton frère! »
A ce discours, Angilbert interdit,
Restait sans voix; Charles reprend et dit :
« Mes paladins sont égaux à moi-même;
Pour leurs aïeux je compte leurs exploits.
Le fer du brave est le sceptre que j'aime :
Vaillance est tout; les vaillants sont les rois.
Ma sœur est jeune, et vertueuse, et belle.
Du roi Didier le fils brûle pour elle.
Cet Adalgise, et si fier et si vain,

Presque à genoux, me demande sa main :
Vœux superflus ! un envoyé fidèle
Secrètement est parti de ma cour;
A ton rival, Isambart, en ce jour,
De mes refus a transmis la nouvelle.
Dans sa fureur, je ne l'ignore pas,
Le roi lombard, de ses nombreux soldats,
Va rallier la foule dispersée,
Et, reprenant le glaive des combats,
Venger d'un fils la tendresse offensée.
Il peut s'armer; je l'attends sans effroi;
Il peut s'armer, si telle est son envie :
Nous connaissons les chemins de Pavie,
Et de ma sœur l'époux marche avec moi. »
Il disparaît. Déjà la nuit tranquille
Couvre les cieux de son crêpe étoilé;
De son bonheur Angilbert accablé,
Aux mêmes lieux, est encore immobile.
Le lendemain, les fleurs parent l'autel;
Le cierge saint pour les époux s'allume;
Le chant d'hymen s'élève, l'encens fume;
Et les serments sont écrits dans le ciel.
Du haut des tours, la royale bannière
De loin appelle, aux joûtes, aux festins,
Les grands vassaux, les riches paladins.
Galants tournois, lices et cour plénière,
Neuf jours entiers, sont ouverts, et neuf jours,
De ses refrains, de ses molles cadences,
Le galoubet des jeunes troubadours
Anime encore et les chants et les danses.
Mais cependant le fidèle Isambart
A retrouvé, chez le prince lombard,
Le brave Ogier, l'ami de son enfance,
Qui, s'indignant d'une légère offense,
A des Français déserté l'étendard.
Charles, un jour, à l'heure des batailles,
Lui refusa le poste du danger,
Et le retint sous l'ombre des murailles.
Le paladin jura de se venger;

Il le jura... L'aube à peine se lève,
Qu'au roi lombard il va porter son glaive.
Ni les regrets, ni les pleurs d'Isambart
N'ont d'un instant retardé son départ :
Il sacrifie à sa fureur extrême
Bonheur, devoir, tout, Isambart lui-même.
Pourtant, hélas ! par d'invincibles nœuds
L'honneur jadis les enchaîna tous deux.
Avant le jour où le fier Scandinave...

CHANT SECOND

Les longs débats du sceptre et de la croix
N'agitaient plus les campagnes romaines ;
De son pouvoir Didier bornait les droits,
Et d'Adrien respectait les domaines :
Au jeune front des fils de Carloman,
Le roi-pontife accordait l'huile sainte,
Et de ses mains, au pied du Vatican,
Laissait déjà tomber sa foudre éteinte.
Didier reçoit, avec un doux accueil,
L'ambassadeur, dont l'éloquente adresse
Du refus même adoucit la rudesse,
Et qui d'un roi sut ménager l'orgueil.
Pour le fêter, à toute heure, il déploie
De son séjour l'éclat majestueux,
Et, l'entourant de plaisirs fastueux,
Honore en lui le maître qui l'envoie.
Mais Adalgise, enflammé de courroux,
S'est écrié : « Mon père, oubliez-vous
Que votre cause à la mienne est unie ?
Que mon injure est encore impunie ?
Moi, d'un monarque essuyer le dédain !
Et qu'en secret l'insolent me préfère
Un Angilbert, un simple paladin !
Vous le souffrez, et vous êtes mon père !
Ah ! désormais des fils du souverain
Si la grandeur est ainsi méprisée,
Pour l'étranger bientôt leur sceptre vain

Ne sera plus qu'un objet de risée.
Depuis le jour où ce prince odieux...
Didier cédait... « Prince! qu'allez vous faire?
Dit un vieillard. Abjurez vos projets;
N'exposez point, contre un tel adversaire,
Et vos destins et ceux de vos sujets.
S'il refusa de vous donner pour fille
Sa jeune sœur, ornement de sa cour,
Parmi les rois n'est-il plus de famille,
Où votre fils puisse trouver un jour
Une beauté digne de son amour?
Des nations la splendeur fortunée
Naquit souvent d'un propice hyménée;
Par l'hyménée, augmentez vos États;
Mais, par le fer, ne le déchirez pas.
Charles peut tout : nos villes alarmées
Tremblent encore au bruit de ses exploits;
Tout l'Occident va fléchir sous ses lois,
Et son nom seul renverse les armées. »
Tranquille, et fier de son austérité,
Ainsi parlait, au père d'Adalgise,
Le sage Edmond; ministre respecté,
Même à la cour, il dit la vérité.
Il paya cher sa sévère franchise.
De ses conseils Adalgise irrité
Jure la mort du vieillard magnanime :
La Calomnie a saisi sa victime.
Un faux écrit, gage d'affreux complots,
Du roi crédule a surpris la justice;
Et, par son ordre, Edmond dans les cachots
Va de la faim subir le long supplice.

. . . . . .

CHANT TROISIÈME.

. . . . . .

Le roi des preux, de son trône, se lève :
« Je pars! dit-il. Voici le jour du glaive.
Le roi lombard me rappelle aux exploits :

Malheur à lui ! Soutien de ma puissance,
Noble Archambaut, propagez toutefois
Ce code utile, ami de l'innocence,
Dont j'ai dicté les prévoyantes lois ;
Et que mes lois règnent en mon absence.
Vous, Adélard, par vos efforts constants,
De l'ignorance écartez les nuages ;
Éclairez-nous des flambeaux, que les sages
Ont allumés sur la route des temps.
Vous tous, du Dieu que l'univers adore,
Parez le temple et parfumez l'autel :
Que l'hymne saint, plus solennel encore,
Arrive au pied de son trône immortel ! »
On applaudit, par un faible murmure.
Mais du départ le signal est donné...
O d'Angilbert épouse infortunée !
Tu le suivras sur des bords étrangers ;
Tu le suivras : la blanche haquenée
A cadencé pour toi ses pas légers.
Mais d'Isambart la compagne plaintive,
Blanche, ô regrets ! ne peut suivre Isambart.
Près d'un berceau sa tendresse est captive :
Pour une mère, il n'est point de départ.
Mais tout à coup les fanfares de gloire
Frappent les airs ; paladins et soldats,
Comme à des jeux, s'élancent aux combats,
Et leur départ est déjà la victoire.

CHANT QUATRIÈME

Déjà la ville, aux assauts disposée,
A des combats déployé l'étendard ;
Déjà le fils du monarque lombard
Venge en espoir sa flamme méprisée.
Pâle d'effroi, sa jeune et tendre sœur
Croit, en pleurant, désarmer sa fureur :
Mais sa fureur ne peut être apaisée...
Elle s'éloigne, et dans la solitude
Ensevelit sa sombre inquiétude...

Les jours ont fui : le héros, sous ses pas,
A par degrés vu décroître la cime
Des hauts glaciers, confins de deux climats;
Il n'entend plus que le sombre fracas
Des rocs neigeux s'écroulant dans l'abîme,
Ou que les cris de ces oiseaux errants,
Qui, de leur aile, effleurent les torrents.
Mais voici l'heure où la nuit solitaire
Vient de ces monts obscurcir la pâleur,
Et, confondant et les cieux et la terre,
Ote aux objets la forme et la couleur.
Charles suspend le périlleux voyage :
Ses compagnons en foule, à ses côtés,
Vont reposer, et sur le lit sauvage,
D'un nouveau jour attendront les clartés.
Comme eux, lui-même étendu sur la roche,
Du doux sommeil il attend les pavots...
Une inconnue, au même instant, s'approche,
Vers lui s'incline et lui parle en ces mots :
« Pourquoi veiller sur la cime escarpée?
Viens, suis mes pas; sous le glacier désert,
Au voyageur un asile est ouvert. »
Charles la suit, seul avec son épée.
Ils s'avançaient; bientôt, au devant d'eux
S'offre le seuil d'une caverne antique,
Noir habitacle et des serpents hideux,
Et de l'orfraie à la voix fatidique.
Charles pourtant, le front calme et serein,
Suivait les pas de la belle étrangère.
Elle s'arrête. Une porte d'airain,
Qu par trois fois touche sa main légère,
S'ouvre; et voilà qu'un jardin merveilleux,
Riant séjour sorti du sein de l'ombre,
Sur le plateau de ces monts sourcilleux,
A déployé ses prestiges sans nombre.
Là, le printemps rit au sein des hivers...
Elle triomphe... Espérance trompée!
Charles soudain fait luire son épée,
Frappe le prisme, et le prisme en éclats

Se brise, vole, et tombe avec fracas.
Les blancs lutins, les brillantes sylphides,
Les beaux palmiers et les ruisseaux limpides,
Tout disparaît. Morgane prend l'essor,
Et sur les mers qui bordent la Sicile,
Va désormais chercher un autre asile :
Elle se tait ; c'est menacer encor.
Vers Charlemagne, en partant, elle guide
Des assassins. . . . . .
Quelle est enfin leur exécrable joie,
Quand devant eux Charlemagne apparaît !
A l'égorger leur fer est déjà prêt...
Mais le héros d'un coup d'œil les foudroie.
Dans les torrents, les uns se sont lancés ;
Précipités du penchant de la cime,
De rocs en rocs, les autres fracassés
Ont de leur chute ensanglanté l'abîme...
Charles rejoint la troupe réunie
Des paladins, qui, sur les blancs frimas,
Par des récits de gloire et de combats,
Abrégeaient l'heure et charmaient l'insomnie.
De leurs amis, morts au lit des héros,
Ils répétaient les derniers coups de lance ;
Puis ils gardaient un lugubre silence
Et dans leurs cœurs étouffaient les sanglots.
Jeune Olivier ! leur tendresse fidèle
Donne des pleurs à ta perte nouvelle ;
Dans la nuit sombre, ils t'appellent trois fois :
L'écho des monts répond seul à leur voix.
Lors, Isambart se recueille ; il commence
Du paladin la célèbre romance,
Et ses accords vont se mêlant au bruit
De l'avalanche et des vents de la nuit ;
Les boucliers en marquent la cadence :

Au doux pays que son ombre aime encor,
Dès qu'Olivier jadis reçut la vie...

Tel fut le chant du vaillant Isambart.
Les chevaliers le redisent encore

Jusqu'au retour de la naissante aurore.
Ses feux ont lui ; Charles se lève et part.

CHANT CINQUIÈME

. . . . . .

Au même instant les nombreuses cohortes
S'arment du fer, et marchent vers les portes.
Le brave Ogier, seul, parcourait les lieux
Où d'Isambart il reçut les adieux.
D'un vague effroi son âme était frappée.
Avec horreur il songeait aux exploits :
« Quoi ! disait-il regardant son épée... »
De ses regards perçant l'ombre du soir,
Morgane a lu dans cette âme indécise ;
De la vengeance à sa fureur promise
Elle voit fuir le consolant espoir.
« Il se dérobe aux projets de ma haine !
Dit-elle enfin. Loin du champ des combats,
De l'amitié le nœud fatal l'enchaîne !
Non ; mon pouvoir ne le souffrira pas :
Je suis Morgane ! » Et sa voix frémissante
A fait siffler la baguette puissante ;
Et tout à coup Ogier, se ranimant,
Semble sortir d'un long enchantement.

. . . . . .

Brave Angilbert ! ses yeux ont reconnu
Le nom d'Ulda gravé sur ta cuirasse,
Et son injure à son cœur se retrace.
En frémissant, il mord son bouclier :
« Te voici donc, insolent chevalier,
Qui m'as volé la main de ton épouse !
De te soustraire à ma fureur jalouse,
Dans ta pensée, osais-tu te flatter ?
Époux d'Ulda ! viens me la disputer ! »
Le fer au poing, la visière baissée,
Les deux rivaux s'attaquaient : « Calme-toi,
Fier Adalgise, a dit le noble roi ;
Dirige mieux une rage insensée.

De ce refus, dont ton âme est blessée,
Tu dois punir Charlemagne, et c'est moi!
Je te défie. » Adalgise, en silence,
Met en arrêt sa formidable lance...
Ogier terrible accourt... L'enchanteresse,
Par un prestige, abuse son regard :
Sur le héros, d'une main vengeresse,
Sans le connaître, il lève ce poignard,
Dernier présent de son cher Isambart...
Stérile espoir! dans sa main ébranlée,
Son fer, heurté du glaive flamboyant,
Vole dans l'air et tombe en tournoyant;
Et le vainqueur rentre dans la mêlée.
Ogier s'élance; il ressaisit soudain
L'affreux poignard, dont l'atteinte imprévue
Mortellement frappe le paladin,
Qui le premier se présente à sa vue :
C'est Isambart!... son casque, au loin roulant,
A son ami le fait voir tout sanglant...
Le pâle Ogier, dans un sombre transport,
Avec fureur l'embrasse... Il était mort!
L'infortuné s'en aperçoit à peine :
Il presse encor ses lèvres sans haleine,
Ce front livide, et ces membres roidis,
Que le trépas a déjà refroidis.
Des chevaliers la foule consternée,
Du corps sanglant veut en vain l'arracher;
Il se relève, et sa voix forcenée
Promet la mort à qui l'ose approcher.
Sur lui bientôt sa rage s'est tournée;
C'en était fait... Mais, plus prompt que l'éclair,
Charles retient son homicide fer.

. . . . . .

CHANT SIXIÈME

. . . . . .

Arrêtons-nous, dit Charles; nos épées
De trop de sang se sont déjà trempées.

Que, dès ce jour, un convoi douloureux,
Aux habitants de ma cité fidèle,
Porte le cœur du plus vaillant des preux,
Mort pour la France en triomphant pour elle...
Telle, en nos jours, la nouvelle Lutèce,
D'un roi plus grand, vit la noble tristesse,
Quand d'un héros, par le glaive immolé,
Il ordonna la pompe solennelle[1] ;
Quand tout un peuple, en tumulte assemblé,
Plaignant l'épouse inconsolable et belle,
Suivit le char d'un long crêpe voilé.
Mais les soldats s'élancent dans Pavie.
Didier lui-même a tremblé pour sa vie,
Et, du palais abandonnant les murs,
Se réfugie en des cachots obscurs.
Il traversait les routes souterraines...
A son oreille ont retenti des chaînes ;
Il vient d'entendre un vieillard s'écrier :
« Est-ce la mort, que mon maître m'envoie?
S'il est ainsi, je l'accepte avec joie,
Et dans les cieux pour lui j'irai prier. »
C'était Edmond, ce vieillard magnanime
Que d'Adalgise accusa la noirceur ;
Le roi vaincu reconnaît sa victime,
Et l'opprimé sent frémir l'oppresseur.
« A tes genoux, vois ton roi sans couronne,
Sage vieillard ! Je ne t'en croyais pas ;
Un dieu vengeur m'a ravi mes états.
Mais, sous ces murs, d'où n'est sorti personne,
Qui t'a sauvé des horreurs du trépas?
— C'est votre fille. Oui, l'aimable Ophélie,
Ange du ciel ici bas envoyé,
En m'apportant le pain de la pitié,
A soutenu ma vieillesse affaiblie.
C'était trop peu : sa bonté, cette nuit,
Doit m'arracher à cet affreux réduit.
Récompensez une fille si chère ;

1. Le convoi du duc de Montebello. *(Note de l'auteur.)*

Prenez ma place, et rendez-lui son père :
Fuyez ! — Qui ! moi ! fuir, et t'abandonner !
Sauver mes jours, aux dépens de ta vie !
Ah ! loin de moi cette coupable envie !
Je ne veux pas deux fois t'assassiner.
— Une autre issue est encor sous ces voûtes,
Reprend Edmond ; j'en ai connu les routes :
Brisez mes fers, il suffit, et mes yeux
Demain verront et mon maître et les cieux.
Partez, Seigneur ! ma voix vous en conjure. »
Un bruit alors frappe l'enceinte obscure ;
Deux envoyés se montrent, dans la nuit :
Edmond s'écarte, et son maître les suit.
Le digne Edmond demeure seul... Sa vue,
Du noir séjour, ne cherche point l'issue :
Il n'en est pas ! et sa fidélité
A par vertu trahi la vérité.
Les envoyés espéraient, dans leur fuite,
Des surveillants éviter la poursuite :
Par un sentier caché sous les remparts,
Ils s'échappaient, quand des gardes épars,
Se découvrant à leur vue alarmée,
Ont reconnu le prince des Lombards,
A la lueur d'une torche enflammée.
Au même instant, ce captif détroné,
Vers Charlemagne, en triomphe est traîné...
Telle Ophélie a redit son tourment :
Elle se tait, non sans gémir encore ;
Et sur sa harpe à la corde sonore
Ses longs cheveux tombent négligemment.
Lors, Angilbert et son Ulda fidèle,
Dans ces jardins par le soir embaumés,
S'entretenaient de leur chaîne nouvelle,
Et s'égaraient, l'un de l'autre charmés :
On aurait dit ces ombres amoureuses
Qui, savourant leur ineffable hymen,
Errent ensemble, aux demeures heureuses,
Le front paré des roses de l'Éden.
Touchés des maux de la vierge plaintive,

Les deux amants, d'une oreille attentive,
Ont écouté le douloureux concert.
Timidement ils s'avancent près d'elle.
Elle tremblait, ainsi que la gazelle
Que le chasseur surprend dans le désert.
« Ne craignez point le destin d'Arabelle,
Dit Angilbert; et si jeune et si belle,
Serait-ce à vous de brûler sans retour?
Il est un terme aux peines de l'amour. »
Pour Ophélie inutile présage!
Son cœur flétri se ferme à ces accents,
Et, tout entière au trouble de ses sens,
Elle soupire, et voile son visage.

. . . . . .

Le couple ému s'en retourna, comme elle,
Vers le palais; et durant le chemin,
Sans lui parler, Ulda pressait sa main.
Dès ce moment, une amitié fidèle
Unit deux cœurs qui s'étaient entendus;
Les deux beautés ne se quittèrent plus.
Au sein d'Ulda, la timide princesse
N'osait verser le secret qui l'oppresse;
Mais, bien souvent, la serrant sur son cœur,
Elle disait : « Que ne suis-je ta sœur! »
Ulda l'entend, mais, discrète et craintive,
Épargne encor sa souffrance trop vive...

CHANT SEPTIÈME

Deux fois la nuit a fait place à l'aurore,
Et cependant, aux regards de son roi,
Le sage Edmond ne s'offre point encore.
Didier frémit : un invincible effroi
S'est emparé de son âme éperdue.
Ses murs conquis, sa couronne perdue,
A ses regrets ne viennent plus s'offrir :
Il ne voit plus qu'Edmond prêt à périr.
Impatient, il le cherche, il l'appelle;
A ses accents, nulle voix ne répond.

Un serviteur, à ses ordres fidèle,
Descend enfin dans le cachot profond :
On l'y trouva, ce généreux Edmond !
Noble martyr de sa noble imposture,
Il bénissait les horreurs du trépas,
Et, de la faim endurant la torture,
Mordait la terre et ne se plaignait pas.
Mais d'un flambeau la lueur eut à peine
Frappé ses yeux, qu'à demi soulevé,
Il s'écria : « Mon maître est-il sauvé ? »
On le rassure ; il voit tomber sa chaîne ;
Et l'envoyé, loin de l'affreux séjour,
Guide sa marche affaiblie, incertaine,
Et le ramène à la clarté du jour.
Des pleurs alors inondent ta paupière,
Digne vieillard ! aux genoux de ton roi,
Tu viens tomber, et sa vue est pour toi
Plus douce encor que la douce lumière.
« Vous, à mes pieds ! vous ! dit le roi lombard.
Ah ! c'est à moi de vous demander grâce. »
Parlant ainsi, des chaînes du vieillard,
Avec transport Didier baisait la trace.
Mais Adalgise, à sa fureur livré,
De ses amis voit la foule interdite
Se refuser au projet qu'il médite ;
Il erre seul, morne et désespéré.
Lassé d'errer, il tombe sur la pierre ;
Et de son front il frappe la poussière,
En répétant : « Voici mon trône, hélas !
Et mon vainqueur ne me l'enviera pas. »
A ses desseins Morgane favorable,
Sous l'épaisseur d'un voile impénétrable,
Veillait dans l'ombre et recueillit ces mots ;
Puis s'écria : « Pouvoir de la magie !
Viens, de ce cœur accablé sous les maux,
Ressusciter la fougueuse énergie ;
Je te réclame. » Elle parlait encor,
Et vers son char elle entraîne Adalgise ;
Et, dans la nue, au souffle de la brise,

Le char ailé prend un rapide essor.
Près de Messine, et non loin de ce phare...
Vers ce palais l'adroite enchanteresse
Guide le char, qui mollement s'abaisse.
Pour Adalgise, encor pâle et troublé,
Un pur nectar de l'amphore a coulé...
En s'approchant... O ciel ! est-ce une erreur ?
Il reconnaît l'amante qu'il adore;
Oui, c'est Ulda, mais Ulda libre encor,
Qui lui promet et sa main et son cœur :
Quand tout à coup Angilbert, ô surprise !
Entre eux s'élance, aussi prompt que l'éclair ;
D'un bras terrible il repousse Adalgise,
En l'insultant de son sourire amer.
Ulda bientôt, doucement entraînée,
Suit à pas lents, au bosquet d'hyménée,
Son jeune époux, et les myrtes en fleur
Ont étendu leur ombre fortunée
Sur les secrets d'un si chaste bonheur.
O d'un rival impuissante furie !
Non, les tourments que des dieux infernaux
Imagina la barbare industrie,
N'ont rien d'égal à ces tourments nouveaux.
Armé déjà du glaive imaginaire,
Il pénétrait au bosquet solitaire...
Des nœuds d'airain captivent sa fureur.
Il se réveille, en frissonnant d'horreur,
Le front couvert d'une sueur glacée :
Mais ces objets offerts par le sommeil
Restent présents au fond de sa pensée,
Et sans relâche assiègent son réveil.
A cet aspect, Morgane transportée
Court, au jardin de son île enchantée,
De la magie invoquer l'appareil...
Le front tranquille, elle aborde Adalgise :
« Je t'ai sauvé, dit-elle; mais tes jours
Seraient un bien trop peu digne d'envie,
Si ton rival empoisonnait leur cours.
Sans la vengeance, eh ! qu'importe la vie !

Je te rendrai la gloire et le bonheur.
Tu trouveras, dans les murs de Pavie,
Un brave, honneur de la Scandinavie.
Il m'adorait, mais, pour ta jeune sœur,
Il m'abandonne... Hélas ! et je suis fée,
Et je ne puis désormais dans son cœur
Ressusciter une flamme étouffée !
Promets-lui tout : qu'un espoir mensonger,
Le fer en main, l'engage à te venger.
A ton rival enlève sa compagne ;
Qu'Angilbert tombe, ainsi que Charlemagne !
Prends ce poignard... En tes mains est la mort ;
Frappe et détruis : je te réponds du sort. »
Elle parlait ; et deux jeunes sylphides,
Doublant l'essor de leurs ailes rapides,
Ont vers Pavie aussitôt ramené
Du roi lombard l'héritier détrôné...

CHANT HUITIÈME

Didier demeure interdit et flottant...
Edmond survient, tandis qu'il délibère ;
Et, sur le front de ce vieillard sévère,
Il lit déjà les conseils du devoir :
Mais c'est en vain ; il porte un cœur de père,
Et craint d'un fils le sanglant désespoir.
« Vous, juste ciel ! s'écria le ministre
Épouvanté de ce doute sinistre,
Vous, du vainqueur payer la loyauté
Par les complots et par l'iniquité !
Vous, protéger le meurtre et le parjure !
Le vieil Edmond n'y consentira pas.
Quand votre bouche eut dicté mon trépas,
Vers le trépas je marchai sans murmure :
J'y marcherais encor... Je puis, Seigneur,
Souffrir la mort, non votre déshonneur.
Ah ! des cachots si ma main tutélaire
Vous arracha, si par moi vous vivez,
Ne souillez point ces jours que j'ai sauvés.

Gardez l'honneur, et j'aurai mon salaire.
Au nom des maux que par vous j'ai soufferts,
Au nom des pleurs, dont naguères encore
Vous arrosiez la trace de mes fers!
Accordez-moi la grâce que j'implore!
De l'homicide et de la trahison
Ne faites point l'apprentissage infâme;
A la vertu ne fermez point votre âme;
Ou rendez-moi mes fers et ma prison. »
Didier s'émeut, il va céder peut-être...
Edmond s'éloigne : il va, loin des mortels,
Implorer Dieu pour les rois criminels.
Autour des murs de la ville soumise,
S'égare encor le farouche Adalgise...
« Un autre espoir, par le sort, m'est offert.
Près de ces lieux, sans crainte Ulda sommeille;
A ses côtés tout repose... et je veille :
Elle est à moi, l'épouse d'Angilbert! »
Le forcené dit, et se précipite
Au pavillon que la princesse habite.
Le cœur rempli d'un noir pressentiment,
Elle veillait, à genoux sur la pierre;
Au Ciel propice, avec recueillement,
Elle adressait sa fervente prière,
Et soupirait de moment en moment.
« Vierge d'amour! disait sa voix plaintive,
Ravis mon frère aux assassins cruels,
Et, chaque jour, d'une main attentive,
J'irai de fleurs couronner tes autels! »
Elle disait... Effroyable surprise!
La porte crie, elle éclate : Adalgise
Entre, aux lueurs d'un flambeau ténébreux,
Et sur sa bouche est le sourire affreux.
Ulda frémit : ses femmes éplorées,
En un instant, de soldats entourées,
Veulent près d'elle appeler des vengeurs;
Mais la menace étouffe dans leur bouche
Leur faible voix; et le monstre farouche,
Le fer levé, leur défend les clameurs.

Il se saisit de sa mourante proie,
Et, s'éloignant du pavillon désert,
Il répétait, dans son atroce joie :
« Elle est à moi, l'épouse d'Angilbert ! »
Ces bruits confus à travers le silence
Des chevaliers doublent la vigilance;
Ils sont venus... Tremble, fier ravisseur !
Charles sur toi fond comme la tempête ;
Entre tes bras il reconnaît sa sœur...
Son cimeterre est déjà sur ta tête ;
La froide mort est déjà dans ton cœur.
Loin du ramier, la colombe timide
Se débattait au milieu des vautours :
Du haut des cieux descend l'aigle rapide,
Qui, des vautours chassant la troupe avide,
Rend la colombe au ramier ses amours.
Plus prompt encor, le puissant Charlemagne
Levant un fer toujours sûr de ses coups,
A d'Angilbert délivré la compagne,
Et la remet aux mains de son époux.

. . . . . .

CHANT DIXIÈME.

. . . . . .

Une chronique, et nous devons l'en croire,
Atteste encor que le vaillant Ogier,
De ses vertus honorant la mémoire,
Après sa mort, resta son chevalier...
Là, d'Angilbert l'épouse inconsolable
Pleure avec lui cette compagne aimable ;
Se souvenant de ses vagues adieux.
Le couple ému de nouveau croit l'entendre
Lui répéter d'une voix douce et tendre :
« Il reste encore une place en ces lieux. »
De souvenirs l'âme aussi poursuivie,
Souvent le roi vient lui-même en secret.

. . . . . .

Mais cependant, sur la triste Pavie,

Morgane encor jette un dernier regard ;
Sa main terrible agite le poignard,
Qui du grand roi devait trancher la vie.
« Je suis vaincue ; un dieu marche avec lui,
Dit-elle ; eh bien ! qu'il vive ; mais ma haine
Va le frapper dans son plus cher appui. »
En même temps, vers les monts de Pyrène
Elle s'envole, et, du poignard sanglant,
Marque la place où doit tomber Roland.

NOTES

CHARLEMAGNE A PAVIE

Page 193, vers 17. — Tandis que Charlemagne était occupé de la guerre de Lombardie, les Saxons tentaient de nouvelles incursions sur les terres françaises ; mais sa rapide vigilance ne se trouva jamais en défaut : il passait, du milieu de l'Italie, au fond de la Saxe, triomphait et revolait en Italie. « Personne, dit Montesquieu, n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude... Les affaires renaissaient de toutes parts ; il les finissait de toutes parts. »

Charlemagne, provoqué sans cesse par les Saxons, voulut achever enfin cette guerre, qui avait commencé avec la monarchie française. Il pénétra dans la Germanie, s'empara de la forteresse d'Eresbourg, et livra aux flammes l'idole et le temple d'Irmensul, encore teints du sang des victimes humaines. La prise d'une forteresse que les Saxons jugeaient imprenable, la destruction d'un dieu impuissant à les sauver et à se défendre lui-même, entamèrent par la terreur l'ouvrage de leur conversion ; et les convertir, c'était les vaincre.

Page 193, vers 19. — Avec Theudon tomba la puissance des Huns. Les Saxons, enhardis par la défaite de quelques lieutenants de Charlemagne, aux environs du mont Sintal, expièrent bientôt leur faible avantage.

Les conquêtes de Charlemagne avaient reculé les bornes de son empire, et l'obligeaient à se former une capitale entre la France et la Germanie. Il l'établit à Aix-la-Chapelle.

Page 194, vers 9. — Aaron ou Haroun Raschild, fils de Mahadi, et calife de la race des Abassides, était nommé par les Français « le Charlemagne de la Perse », tandis que les Persans appelaient Charlemagne « le Raschild de la France ». Ces deux princes, qui ne se virent jamais, avaient conçu l'un pour l'autre la plus sincère affection. En effet, leurs âmes étaient dignes de s'entendre. Le calife fit présent, au monarque, du premier éléphant, du premier orgue et de la première horloge de verre, qui eussent paru en France; il lui envoya aussi son anneau.

Page 194, vers 19. — L'empire d'Occident, qui achevait de se renouveler, fit trembler Irène sur son trône. Elle proposa sa main à Charlemagne, et lui apportait en dot l'empire d'Orient. Nicéphore, qui du rang de simple chancelier était monté jusqu'à l'empire, voulut à son tour céder au monarque la moitié de ses États, pour s'assurer la possession tranquille de l'autre moitié. Comme Irène, il n'obtint que des refus. La pompe orientale qu'étalaient ses ambassadeurs n'éblouit point Charlemagne, qui ne voulut pas que l'Occident cédât en splendeur à l'Orient.

Page 195, vers 1. — J'avais d'abord placé dans l'ancien Paris la cour de mon héros; voici un fragment de la description que j'ai supprimée :

> Ce beau palais, qui sous nos yeux s'élève
> Enorgueilli de la main qui l'achève,
> Et qui des rois fut l'agreste séjour,
> N'offrait alors aux regards de Lutèce
> Qu'un noir donjon, impénétrable au jour,
> Des vieux Gaulois étroite forteresse,
> Où n'arrivaient que les longs sifflements

Des vents du nord glissant dans la clairière,
Et quelquefois les lointains aboîments
Qui s'élevaient du sein de la bruyère,
Quand, vers le soir, de sauvages accords,
Du cerf lassé sonnaient l'heure dernière,
Et que la biche errante sur ces bords
Prêtait l'oreille au bruit mourant des cors,
En regagnant la roche hospitalière.
Ce n'étaient point ces chefs-d'œuvre des arts,
Ces larges ponts, où des rapides chars
L'essieu brûlant dans sa course étincelle,
Mais seulement quelques grossiers radeaux
Assujettis sur de tranquilles eaux,
Que du pêcheur sillonnait la nacelle.

Page 195, vers 11.— Cette circonstance est historique. Ogier, s'étant retiré de la cour de France, se réfugia chez Didier, roi des Lombards.

Page 197, vers 30. — La fée Morgane est très célèbre, dans les anciennes chroniques, par ses amours avec Ogier *le Danois*. Le Merveilleux de tradition, qui semble appartenir aux temps fabuleux de l'histoire, était peut-être le plus convenable à la nature de mon sujet.

Dans un ouvrage inédit sur l'ancienne France, ouvrage attendu avec impatience par les amis des lettres, M. de Marchangy, déjà connu avantageusement comme magistrat, fait la pompeuse énumération des richesses de ce Merveilleux.

Page 198, vers 24. — Cette apparition merveilleuse ne provient, comme tous les prodiges, que d'un effet physique de la nature. Elle est encore en Italie l'objet d'une tradition populaire.

Page 202, vers 30. — M. Baour-Lormian, qui dans ses *Veillées Poétiques et Morales* a su faire habilement contraster les couleurs les plus opposées, a répandu sur le tableau des sylphes tout le charme de son talent. Je vais

transcrire ce brillant passage : citer de pareils vers, c'est faire plus que les louer.

Dans la coupe d'un lis tout le jour enfermés,
Et, le soir, s'échappant par groupes embaumés,
Aux rayons de la lune ils viennent en cadence,
Sur l'émail des gazons, entrelacer leur danse;
Et de leurs blonds cheveux dégagés de liens,
Les zéphyrs font rouler les flots aériens.
O surprise! bientôt, dans la forêt antique,
S'élève, se prolonge un palais fantastique,
Immense, et rayonnant de l'éclat le plus pur.
Tout le peuple lutin, sur ses parvis d'azur,
Vient déposer des luths, des roses pour trophées,
Vient marier ses pas aux pas brillants des Fées,
Et boire un doux nectar qui pétille dans l'or,
Jusqu'à l'heure où du jour l'éclat douteux encor,
Dissipant cette foule inconstante et folâtre,
La ramène captive en sa prison d'albâtre.

Page 209, vers 4. — J'avais d'abord supposé que Morgane, pour ranimer le courage d'Ogier le Danois, lui montrait en songe la demeure d'Odin. Pour ne pas multiplier les apparitions, j'ai retranché ce morceau que je me borne à rapporter ici :

Les yeux d'Ogier se ferment, et soudain
Renaît pour lui la belliqueuse image
De cet Olympe, où le farouche Odin
Préside en paix à l'éternel carnage.
Du dieu *Balder* le coursier flamboyant
A transporté le héros scandinave
Vers le séjour habité par le brave,
Qui chez *Hella* descendit en riant.
Le prompt coursier, secouant sa crinière,
A traversé, d'un vol audacieux,
Ce pont brûlant, qui joint la terre aux cieux
Et voit rouler les flots de la lumière.
Thor, l'un des fils du maître souverain,
Seul et debout, apparaît à sa vue :
Il tient la lourde et terrible massue,
Qui, s'échappant du gantelet d'airain,

Part, vole, frappe, et revient sous sa main.
« Dans les combats, toi qui fus intrépide,
Dit l'immortel au voyageur rapide,
Le noir Niflheim te ferme son chemin.
Au sein timide imprimant leurs morsures,
Le loup *Fenris* et le serpent *Migdard*
Incessamment s'acharnent à l'écart
Sur le guerrier, qui mourut sans blessures.
Mais du vaillant plus heureux est le sort :
Odin réserve une place honorable
Au combattant, dont le nom mémorable
Sort le premier de l'urne de la Mort.
Non loin d'Asgard, pour lui s'ouvre l'asile
Où les héros, au festin solennel,
Lassés des jeux, savourent l'hydromel,
Sous les rameaux du céleste Ydrasile.
Là, modulant des sons mélodieux,
Du dieu des vers la compagne chérie,
Cette *Iduna,* charmante Valkyrie,
Garde le fruit qui rajeunit les dieux.
Freya, près d'elle, indulgente déesse,
Entend les vœux de l'amour gémissant,
Et désormais, fidèle à sa tristesse,
En larmes d'or pleure un époux absent.
Du Valhalla je t'ouvre le passage;
Vas, et poursuis ton lumineux voyage! »
Ogier s'incline; il passe, et son regard
Voit rayonner de loin les murs d'Asgard;
Lorsque *Régner* devant lui se présente :
Les longs serpents dont il fut dévoré
Sont sa parure, et leur corps azuré
Couvre son sein d'une écharpe luisante;
Tel que le jour où, de leurs nœuds pressé,
Les défiant de troubler son sourire,
Dans sa prison, fier d'un noble martyre,
Il acheva son hymne commencé.
Pour l'embrasser, Ogier s'élance : « Arrête!
Dit le fantôme, en reculant trois pas.
Les jours de guerre étaient mes jours de fête;
Et toi, tu fuis le combat qui s'apprête :
Retire-toi; je ne te connais pas. » *Etc., etc.*

Page 212, vers 12. — C'est ainsi que le comte d'Artois, frère de saint Louis, se précipita dans Massoure, où il périt, victime de son ardeur héroïque.

Page 215, vers 10. — Les regrets que donnent les chevaliers à la perte d'Isambart rappellent le deuil, que laissèrent dans l'âme de leurs compagnons d'armes deux illustres capitaines, Desaix et Montebello. L'un des plus braves officiers de l'armée (le général Savari, duc de Rovigo), fut chargé d'annoncer au Héros la mort de Desaix. Il se présenta, pâle et les yeux en larmes, voulut parler et ne put s'exprimer que par des sanglots. Le grand Homme, touché de sa noble douleur, lui serra la main avec émotion; il lui voua, dès ce jour, une estime profonde et une confiance sans bornes, que ses divers et nombreux services ont pris soin de justifier.

Page 230, vers 26. — Je me suis plu à rendre hommage au rare génie de l'Arioste, en le faisant annoncer à Charlemagne comme le chantre futur de son neveu Roland. J'ai surtout évité soigneusement (et c'est encore un hommage) de remettre en scène les héros de cet admirable poème, qui n'eut point de modèle, et qui ne doit point avoir de copie.

Page 235, vers 6. — Cet acte de clémence est historique. Didier qui, à l'instigation d'Adalgise, avait tenté une nouvelle révolte, en fut absous par son vainqueur. On a vu, depuis, un vainqueur plus généreux encore, en détruisant la preuve du crime, s'interdire le droit de condamner.

Page 236, vers 10. — M^me^ de Genlis, dans les notes de ses *Chevaliers du Cygne,* observe avec raison qu'il n'est point parlé de tournois dans l'histoire avant le règne de Charles le Chauve. Elle n'a cependant point hésité à les reproduire dans son roman, et ils y répandent un charme de plus. J'ai cru pouvoir, à son exemple, avancer l'époque de cette institution brillante. Ce n'est pas l'unique inspiration que je doive à son intéressant ouvrage.

Page 237, vers 4. — Berthe, mère de Charlemagne, a souvent exercé la plume des romanciers. L'épisode que j'ai introduit dans mon poème est tiré d'un roman en vers d'Adenès, ancien troubadour.

Page 240, vers 10. — C'est ce même Pepin dont le tombeau ne portait pour inscription que ces mots: *Ci-gît le père de Charlemagne.*

Page 242, vers 6. — J'aurais développé davantage cette description, si le même sujet n'eût inspiré, à un grand talent, des vers dont Racine se fût honoré, et que La Harpe place au rang des plus beaux de la langue française. Ils sont trop connus pour que je les cite.

Page 242, vers 14. — Il s'agit ici du chant que la Grèce avait consacré aux fêtes de Cérès-Éleusine, et qui fut introduit dans nos cérémonies religieuses par le pape Grégoire, d'où il prit le nom de *grégorien.*

Page 243, vers 9. — Archambaut, légiste et chancelier, jouissait de toute la confiance de son maître; il avait, dit-on, travaillé aux *Capitulaires.*

Page 243, vers 11. — Adélard, Théodulfe, Hilduin et Alcuin, qui voulaient faire de la France une Athènes chrétienne, furent les principaux coopérateurs de la renaissance des lettres. On sait que Charlemagne avait formé une académie. Les académiciens de ce siècle d'ignorance se distribuaient entre eux les noms célèbres des génies de l'antiquité: ainsi, Angilbert s'appelait *Homère;* Théodulfe, *Pindare;* Alcuin, *Horace,* etc. On a quelquefois attribué à Charlemagne la fondation de l'Université.

Page 243, vers 12. — Albion, lieutenant de Vitikind, finit, comme lui, par se rendre, et vint dans Attigny pour recevoir le baptême.

Page 243, vers 14. — Un des plus grands rois de l'Angleterre, et qui devait un jour en être le seul roi, Ecbert, chassé, pour un temps, de son pays, par la persécution, trouva un asile dans la cour du roi de France, et, apprenant de lui à réunir des États, y médita et y mûrit le grand projet de l'extinction de l'Heptarchie; il accompagna Charlemagne au voyage de Rome. — Lorsqu'il partit pour réunir l'Angleterre sous ses lois, Charlemagne, en l'embrassant, lui fit présent de son épée : « Elle a vaincu mes ennemis, dit-il; j'espère qu'elle aura la même vertu entre les vôtres. — Elle n'est plus dans la même main, répondit Ecbert; mais votre disciple tâchera de suivre les leçons et les exemples d'un tel maître. » (M. GAILLARD, *Hist. de Charlemagne.*)

Page 243, vers 21. — Charlemagne avait recueilli un grand nombre de chants militaires. Les plus connus sont ceux dont Olivier et Roland étaient les héros. On les chantait à la tête des armées, et ils conduisaient à la victoire. Il nous en est resté des fragments, dont la naïveté, quelquefois énergique, est plus souvent triviale. J'ai conservé quelques traits de ces anciennes ébauches.

Page 244, vers 28. — Cette formule d'acclamation était usitée dans les tournois.

Page 248, vers 8. — Les horloges sonnantes ne furent connues que vers le milieu du XIV^e^ siècle. Avant cette époque, des hommes étaient chargés de *crier* les heures pendant la nuit.

Page 253, vers 17. — « La prise de Pavie, dit M. Gaillard, dans son *Histoire de Charlemagne,* mettait sous l'empire de Charlemagne le royaume des Lombards et lui ouvrait les portes de toute l'Italie. Les grands, les magistrats, toute la jeunesse romaine, allèrent au-devant de lui, les uns portant des étendards, marques de leurs dignité, les autres en habits de fêtes, couronnés de fleurs, tenant des palmes dans leurs mains, tous chantant des

hymnes d'allégresse, rendant grâces à leur libérateur, célébrant ses victoires, et s'écriant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » On déploya devant lui les bannières de l'exarque; on porta les croix qu'on ne portait que devant ce magistrat ou devant les patrices. A cette reconnaissance non équivoque de sa souveraineté, Charles descendit de cheval et suivit à pied les bannières sacrées jusqu'à l'église Saint-Pierre. Il y entra, aux acclamations de tout le peuple. »

ALFRED

Page 260, vers 2. — L'île d'Athelney *(Insula Nobilium)*, formée par les rivières de Paret et de Thonne, avait échappé à l'invasion des Danois, qui, maîtres du Northumberland, ravageaient toute la province de West-Sex.

« Les Danois, dit Speed, fondaient sur les pays étrangers, où ils inspiraient autant de terreur que l'épée qui sort du fourreau, ou que la mer irritée qui franchit ses rivages, et qui désole les pays qu'elle inonde. » Si la forme est ici un peu trop poétique, le fond n'en est pas moins vrai.

Page 260, vers 34. — Il m'a semblé plus dramatique de faire du berger, chez qui Alfred s'était réfugié, un ancien soldat du fameux Ecbert, dont Alfred était le petit-fils.

Page 261, vers 26. — Ce luth, que d'autres ont appelé une harpe, était une sorte de lyre ou plutôt de violon à quatre cordes, tendues avec quatre chevilles, qui se trouvaient horizontalement placées à l'extrémité du manche.

Page 262, vers 4. — Cette forme, imitée de la première ode d'Anacréon, a été reproduite, de la manière

suivante, dans un poème anglais moderne très intéressant, *la Dame du Lac,* par sir Walter Scott :

Alas! than mine a mightier hand
Has tuned my harp, my strings has spann'd;
I touch the chords of joy, but low
And mournful answer notes of woe;
And the proud march which victors tread,
Sinks in the wailing for the dead.

Sir Walter Scott, auteur de plusieurs poèmes du même genre, tels que *Marmion, le Lai du Ménestrel,* etc., n'est pas le seul poète dont s'honore, de nos jours, la littérature anglaise. On cite avec éloge les ouvrages de lord Byron, de MM. Campbell, Moore, et plusieurs autres.

Page 265, vers 16. — Le comte de Devon, ami d'Alfred, connaissait le lieu de sa retraite, et devait lui envoyer un anneau d'or, signal du retour. En attendant, il rassemblait les Saxons dans la forêt de Sellwood, à l'extrémité du comté de Somerset.

Page 266, vers 23. — J'ai été forcé de substituer ici le nom générique du comté au nom plus particulier de Sellwood, qu'il était difficile de placer dans un vers.

Page 268, vers 23. — Lorsqu'un ennemi forçait un guerrier à recevoir la vie, l'autre regardait cet affront comme plus odieux que la mort même. Une situation qui a quelque chose de semblable, mais dont les détails sont beaucoup plus touchants, se trouve développée avec profondeur dans un petit poème de M. Victorin Fabre, intitulé *Lémor.* Harcelé sans cesse par l'orgueil outragé de Morna, qui excite Lémor contre Sélgar son ami, le malheureux Lémor ne prononce que ces mots :

Je combattrai! Cours préparer ma tombe.

Les tristes détails de ce combat, où deux amis s'épargnent, me semblent peints admirablement :

Dans les champs de Morni nos lances s'élevèrent,
Nos glaives se croisèrent;
Nos glaives cependant évitaient de blesser.
Rapides, mais toujours à l'amitié fidèles,
En s'éloignant du sein qu'ils craignent de percer,
Ils font jaillir dans l'air de vaines étincelles,
De nos casques à peine effleurent le cimier,
Ou tombent sans offense au bord du bouclier.

Mais la voix de l'impérieuse Morna se fait entendre de nouveau; elle est vengée, et Lémor reprend son récit déplorable :

« Depuis ce jour fatal, souillé du fratricide,
Malheureuse est la main de Lémor homicide.
L'ennemi d'Inhistore a traversé les flots.
J'ai combattu : le sort a trahi mes héros;
Leurs mânes gémissants ont accusé mon crime :
Du forfait de son prince innocente victime,
A peine un faible reste a fui dans les déserts.
L'étranger peuplera nos villes solitaires;
Nos femmes, nos enfants languissent dans ses fers;
Il s'est assis, vainqueur, au tombeau de mes pères!
Et l'insolent orgueil des harpes étrangères
Dans mon palais sanglant insulte à mes revers.

« Ma gloire est morte : et moi, dans ce rocher sauvage,
Je mêlerai ma plainte au murmure des vents,
Jusqu'au temps où mon ombre, errant sur le nuage,
Dérobera sa honte aux regards des vivants.
Et toi, belle Iona, belle et toujours chérie,
En vain tes yeux charmants, de regrets consumés,
Sur l'herbe de la plaine, encor rouge et flétrie,
Cherchent au loin mes pas dans le sang imprimés.
Tu m'attends, l'œil en pleurs! Pleure, et cesse d'attendre. »

Il s'arrête, et gémit. Ce souvenir si tendre
Calme de ses transports la sauvage fureur.
Il embrasse, en pleurant, l'ami de son malheur.

« Fédor, dit-il, témoin de ces larmes cruelles,
A mon fils, gémissant sous le joug du vainqueur,
Garde-toi de porter les armes paternelles;
J'ai fui !... » Son cœur se serre; et sa bouche, à ces mots,
Se refuse à la plainte, et se ferme aux sanglots.

Cinq fois, depuis ce jour, l'étoile radieuse
Avait blanchi les flots de paisibles lueurs :
Et la fraîcheur des flots, l'ombre silencieuse,
N'avaient point de Lémor assoupi les douleurs.
Mais, la sixième nuit, à l'heure où, sur les fleurs,
Descend légère et douce une humide rosée.
Le repos descendit dans son âme apaisée :
Calme, il ferma les yeux sur le sein de Fédor.
Il ne les rouvrit point à l'aube matinale,
Et quand de ses vapeurs la mer occidentale
Du soleil affaibli voila le disque d'or,
Sa paupière immobile était fermée encor.

Sous le chêne vieilli, près des vagues profondes,
Maintenant il repose, il dort au bruit des ondes.
Et souvent le nocher qui vogue sur ces mers,
A travers le nuage et la brume des airs,
Aperçoit, au penchant de la côte rustique,
La pierre de sa tombe, et sur la pierre antique
Sa lance et son carquois, par la ronce couverts.

Toute cette fin me paraît pleine de charme; elle se distingue surtout par sa teinte profondément élégiaque, et par un heureux choix de circonstances mélancoliques habilement graduées.

Page 269, vers 10. — Mourir en riant était une sorte de point d'honneur chez les Danois.

Un poète dont les lettres et l'amitié doivent pleurer longtemps la perte, M. de Parny, dans *Isnel et Asléga,* poème charmant et trop peu cité, a imité du scandinave les vers suivants, où cette coutume est rappelée :

Le même jour, il vit, sur la colline,
L'acier briller : au combat il courut.

Le premier trait atteignit sa poitrine:
Il fut percé, tomba, rit et mourut.

Page 271, vers 4. — Alfred monta sur le trône, à Winchester, en 871, après une victoire qui avait ranimé l'espérance et le courage des Saxons.

Page 271, vers 9. — Ecbert avait réuni sous son autorité les sept royaumes de l'Heptarchie. Alfred, à qui ce fardeau était imposé, eut à les défendre contre les Danois dans sept combats, parmi lesquels il faut compter la célèbre bataille de Vilton.

Page 271, vers 21. — Ivar est triste; il se tient à l'écart, mais il ne verse pas une larme. Je me suis souvenu que les Danois regardaient comme une faiblesse de pleurer leurs amis et leurs parents les plus chers.

Page 271, vers 22. — « Les scaldes[1] transmettaient les actions d'éclat à la postérité, et leurs chants furent longtemps les seules chroniques de la Norwège, de la Suède et du Danemark. Ils suivaient les héros au combat, afin de voir par leurs propres yeux ce qu'ils devaient raconter[2]. Le roi Olaf Tryguason dit, en donnant le signal d'une grande bataille : « Arbitres de la « gloire, vous qui la partagez en la célébrant, vous « ne chanterez pas ce soir ce que vous aurez entendu, « mais ce que vous-mêmes aurez vu. »

« Durant les marches des guerriers dans les camps et dans la mêlée, et surtout dans les expéditions maritimes, résonnait toujours la voix des scaldes. Le matin du jour qui éclaira la bataille de *Stilastad,* trois scaldes

1. Ce passage est extrait de *la Gaule poétique* : M. de Marchangy a bien voulu enrichir les notes de mon poème, en détachant de son intéressant ouvrage plusieurs morceaux où l'on retrouvera tout à la fois la preuve de son talent et un tableau fidèle des mœurs du Nord.

2. Worm., *Fast. Dan.*, l. I, c. VI. — Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*, l. II, c. XV. — Koler, *Dissert. de Scaldis*, p. 6.

éveillèrent le camp au son de la harpe; et *Thormod,* l'un d'eux, fit entendre ces paroles, que les autres accompagnaient en imitant le bruit sourd des forêts et des flots avant la tempête :

« Le jour va luire, enfants des braves, et le moment « de nos travaux approche. Levez-vous, compagnons! « Que votre bravoure prévienne la voix des chefs, et « vous montre à l'aurore, foulant la bruyère de ces « collines, couverts de l'acier des combats! Toi, vaillant « *Evard,* dont l'épée fait de si larges plaies; toi, *Ger-* « *manor,* dont l'arc est si terrible; vous tous, ô mes héros! « vous qu'on ne vit jamais fuir ou céder; écoutez les « paroles de *Thormod.* Ce n'est point à la chasse du « cerf timide, ce n'est point aux banquets, ni aux dé- « lices de l'amour, que sa voix vous convie aujourd'hui, « mais au choc des boucliers et des lances, mais au « carnage, à la mort, ou plutôt à l'immortalité [1]. »

« Ces poètes remplissaient aussi des fonctions pacifiques; soit qu'ils instruisissent la jeunesse, ou qu'initiés aux mystères de la religion leur chant ajoutât à ses pompes; soit que, médiateurs entre les rois et les familles divisées, ils sussent calmer leurs ressentiments et rompre le cours des haines héréditaires; soit que, dans les fêtes nuptiales et les funérailles, leur harpe, se conformant à la joie ou à la douleur, se plût à accroître ces sentiments en des cœurs dociles à la mélodie [2]. Souvent même ils allaient, au nom de leur roi, demander la main d'une princesse, que sa beauté rendait célèbre, et qui, séduite par leurs accords, les suivait sans hésiter. C'est ainsi que la princesse *Astrid* fut attirée sur le trône de Suède, par les chants d'un scalde ambassadeur.

« Les scaldes étaient quelquefois tourmentés d'un esprit prophétique; l'un d'eux, chantant un jour devant

1. Snorro, *Olafs Helges Saga,* ccxx. — Stephan., *Notæ ad Sax. Gramm.,* p. 82.

2. Snorro, *Sturles. Præf. ad Heins Kringla.* — Schützeus, *Sur la manière de penser des anciens poètes.*

un roi breton, devina où était le tombeau du grand *Arthur,* qu'on n'avait pas encore découvert.

« De quels honneurs, de quelles prérogatives devaient jouir, parmi des hommes enthousiastes de gloire et ivres d'amour, les poètes dont les chants pouvaient assurer ainsi l'immortalité des héros et le bonheur des amants !

« Les chefs scandinaves étaient si orgueilleux et si jaloux d'être célébrés par leurs poètes, qu'un jour *Harald le Brave,* écoutant les vers que le scalde *Arnor* avait composés pour lui et pour *Magnus* de Norwège, et ceux-ci lui paraissant plus beaux, il s'écria avec l'accent de la douleur :

« Roi des concerts, ô scalde ! que *Magnus* est heureux « de t'avoir inspiré de si nobles chants ! Mais, hélas ! « ceux que tu m'as consacrés ne sont que les restes « d'un génie épuisé sur la gloire d'autrui ; ils ne dure- « ront point parmi les hommes, et avec eux passera le « souvenir de mes exploits. A peine aurai-je cessé de « vivre, que nul voyageur ne demandera, au pâtre de ces « vallées, où se voit la tombe d'*Harald le Brave* : ce- « pendant *Magnus,* grâce à tes vers, sera l'entretien des « héros, tant que le Nord sera peuplé [1]. »

« Les rois prodiguaient les trésors et les faveurs, pour attirer les scaldes à leurs cours. Souvent, comme le roi *Lysten,* ils leur donnaient la main de leurs filles ; ils les faisaient asseoir près d'eux à leur festin, de préférence aux plus grands seigneurs : leur admiration allait même jusqu'à l'abus, puisqu'elle leur faisait absoudre les crimes que ces chantres célèbres commettaient. Sous le règne de *Bero* et d'*Hakon,* un scalde, condamné à mort, obtint sa grâce, à cause de ses vers. *Eric Blodoxe,* pleurant encore son fils immolé par *Egill,* ayant entendu un hymne de ce scalde, ne voulut point qu'il mourût, et cet hymne fut appelé *la Rançon d'Egill ; Helfrid,* qui avait par un grand meurtre ensanglanté le palais d'*Olaf,* dut aussi le pardon à ses talents [2].

1. Torfæus, *Ser. Dynast. et Reg. Dan.,* l. I, c. VI.
2. Torfæus, *Hist. Norw.,* t. II. — *Olavius in Stephan.*

« Les souverains, pour la plupart, cultivaient eux-mêmes la poésie et se plaisaient à mêler aux voix des scaldes leurs voix royales et guerrières. Plusieurs sont cités avec honneur dans la littérature runique. *Hærald aux beaux cheveux* honora d'une élégie le tombeau de *Snafrid,* son épouse. *Hakon,* son fils, improvisa un chant ingénieux, pour répondre au scalde *Ewind;* et *Olaf* composa un hymne, après la victoire d'Erling.

« Les scaldes improvisaient avec une merveilleuse facilité sur toutes sortes de sujets; leur poésie était énergique, imitative et abondante en images frappantes et en expressions animées. Ils se plaisaient à y mêler des allégories, des fables, des allusions, et surtout des sentences et des proverbes.

« La concision et la hardiesse de leur style rendent presque impossible une bonne traduction de leurs chants : souvent ils n'emploient qu'un mot pour une grande pensée; d'autres fois ils se servent de périphrases et de métaphores pour s'exprimer poétiquement.

« Il est étonnant qu'un peuple guerrier, impétueux et presque barbare, ait pu astreindre son génie poétique à des règles compliquées, à un mécanisme de vers non moins difficile et aussi minutieux que celui de nos rondeaux, de nos sonnets et de nos acrostiches : ils possédaient cent trente-six sortes de vers, qu'ils employaient selon les genres de poésie et les circonstances qu'ils célébraient. Tantôt ils assignaient à leurs syllabes finales et identiques un retour plus ou moins fréquent, et combinaient avec beaucoup d'art le redoublement de leurs sons et les effets qu'ils devaient produire[1] : tantôt ils distribuaient leurs vers en strophes plus ou moins longues; si c'était un chant de guerre ou un hymne religieux, leur rythme était mâle et sévère, et divisé par des chœurs et des refrains.

« Ce que nous savons de la littérature des scaldes doit nous faire regretter d'avoir perdu la plus grande

1. Schilters, *Thes. Antiq. Teu.*, t. I. — Wormius, *App. ad. Lit. Runic.* — Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*, l, II, c. XVI.

partie de leurs vers. Où sont les chants du fameux *Starkotter,* l'Hercule du Septentrion, qui célébra ses propres victoires et ses diverses aventures? Où sont les chants composés sur Attila; ceux du roi *Biar,* dont il ne nous reste que cette épitaphe : *Biar tomba, rit et mourut?* Où sont les chants qu'*Alboing* fit sur les Gépides; ceux qu'*Éginhard* recueillit parmi les Saxons, et tous ceux enfin qu'avait rassemblés la bibliothèque de Tolède!? »

Page 271, vers 26. — Les Danois étaient plus cruels que les Saxons, dans leurs sacrifices. Lorsqu'ils voulaient détourner d'eux un péril, ou se rendre les dieux propices, les rois n'épargnaient ni le sang de leurs sujets ni celui de leurs propres enfants. *Akon,* roi de Norwège, dévoua son fils à Odin, pour obtenir la victoire sur *Harald,* son ennemi. Le prêtre consacrait la victime, par ces mots : *Je te dévoue à Thur,* ou *Thor,* l'un des fils d'Odin. *(North. antiq.)*

Page 272, vers 1. — La religion des Scandinaves était éminemment destinée à inspirer un courage fondé sur le mépris de la mort.

« Le *Nifiheim,* enfer des Scandinaves [2], était composé de neuf mondes, réceptacles affreux des criminels, des lâches et de ceux qui mouraient sans gloire. Dans le premier, réside *Héla* ou la Mort; la moitié de son corps est bleue, le reste a la couleur de la chair vivante; et ces deux nuances marquent le passage de l'existence à la dissolution [3].

« Le seuil de sa porte est un précipice..... Près de là se découvre le sombre *Nastroud,* ou le rivage des cadavres [4]. Là s'élève une maison, dont les fenêtres sont

1. Avent. *Annal. Boj.*, l. II, p. 130. — Torf. Ser. *Dyn. et Reg. Dan.*, l. I, c. VII. — Paul Diac., *Hist. Long.*, l. I, c. XXVII. — Egin., *in Vitâ Carol. Magn.* — Alv. Gomez, *de Reb. gest. Franc. Ximenii,* l. XI.

2. Extrait de *la Gaule poétique.*

3. *Edda Myth.* — Barth., *Antiq. Dan.*, l. II, c. IV, p. 317.

4. *La Voluspa,* stroph. 36 et 37. — Spegel, *Gloss. Svvegoth.*

ouvertes du côté du nord, et laissent pénétrer le grésil et les rafales. Ses cloisons sont tressées de serpents, dont les têtes, tournées vers l'intérieur, lancent des dards, mêlent des sifflements au bruit de l'ouragan, et distillent des poisons qui s'écoulent en un lac verdâtre, où sont jetés les assassins, les parjures et les adultères.

« Plus loin est une forêt de fer, dont la mousse est une rouille épaisse : c'est là que sont enchaînés les géants ennemis du ciel ; mais, un jour, secondés de *Surtur,* princes des mauvais génies, ils doivent rompre leurs chaînes et détruire le ciel et la terre ; alors arrivera le crépuscule, ou le dernier jour des Dieux, prédit par la *Volupsa.*

« Cette forêt métallique est environné de trois côtés par une mer couverte de brouillards épais et de glaces vagabondes, sur lesquelles se tiennent les ombres des débiles vieillards et des guerriers pusillanimes [1].

« Voici maintenant quel lieu de délices était promis aux valeureux Scandinaves :

« *Asgard* était le pays des *Ases,* peuple de Scythie, que son roi Odin avait entraîné à des expéditions lointaines. Ce peuple, qu'il établit dans le Nord, regretta longtemps la douce fécondité d'*Asgard,* situé entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Les vieillards, comme il est d'usage, vantaient l'ancien temps et les charmes de la primitive patrie, dont un conquérant les avait sevrés. Bientôt des récits exagérés, des traditions mensongères firent de cette patrie perdue un lieu de prédilection, que les divinités et les héros étaient seuls dignes d'habiter. Odin mit à profit ces regrets et y mêla les douceurs de l'espérance. Il persuada à ses sujets, que, s'ils mouraient en braves, leurs âmes s'envoleraient à Asgard [2] ; ainsi fut créé l'Olympe scandinave.

« Selon l'*Edda* et l'*Hamavaal* d'Odin, le palais du *Valhalla* s'élevait à *Asgard,* à l'extrémité méridionale du ciel : c'était là que résidaient les héros après leur

1. L'*Edda Myth.* — Spegel, *Gloss. Sveog.*
2. Rudbeck, *Atlant.*, t. I, II et III.

mort, et ils y prenaient leur rang, d'après le nombre des ennemis qu'ils avaient tués. Nul ne pénétrait dans le *Valhalla,* s'il n'avait péri de mort violente : aussi les femmes qui accouchaient d'un fils demandaient-elles aux dieux, qu'il mourût dans les combats; et souvent les guerriers et les vieillards qui se sentaient malades s'étranglaient ou se perçaient de leurs épées, pour échapper à l'ignominie d'une mort naturelle [1].

« Dès l'aube du jour, la bergère *Gygur,* assise sur une colline, réveille les hôtes heureux du *Valhalla,* aux sons de la harpe. Bientôt *Fialar,* ou le *Coq rouge,* perché sur un palmier d'or, fait entendre son chant national : c'est le signal des jeux guerriers. Aussitôt les habitants d'*Asgard* sortent de leurs pavillons : ils sont couverts de leurs armes; c'est le seul bien qu'ils aient voulu garder de tous ceux qu'ils eurent sur la terre. Leur foule héroïque traverse cinq cents portes resplendissantes, pour se rendre, au son des clairons, dans la lice préparée pour le combat : là, ils s'attaquent mutuellement, se font de larges blessures et se donnent le trépas; mais ce trépas est aussi court qu'un léger sommeil, et interrompt à peine leur immortalité; car, aussitôt que l'heure du repos et des festins est arrivée, la lyre de *Braga* les ressuscite; et des vierges, roses comme l'aurore, viennent panser leurs blessures [2].

« Les braves retournent dans les salles du *Valhalla,* où le banquet est préparé. Les chairs brûlantes du sanglier *Scrimner* sont servies sur les disques des boucliers; et les *Valkyries,* couvertes d'armes blanches, font couler la bière et l'hydromel dans les crânes des vaincus. Vidant, à la lueur de mille flambeaux, les coupes écumantes, ils savourent à longs traits l'allégresse et l'oubli des maux [3].

« Pendant le repas, les Fées célèbrent sur la harpe

1. Stalenberg, p. 76, not. 2. — Pelloutier, t. II, c. XII, p. 302, not. 32.
2. L'*Edda Myth.*
3. Keysler, *Antiq. Sept.* — Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*

les exploits des convives; elles racontent les guerres des Dieux et des Géants; la victoire du dieu *Thor* contre le grand Serpent; la descente d'*Hermode* aux enfers; les délices du voluptueux séjour de *Gimle* et de *Glasiswal.* Pendant ces concerts, *Iduna* offre aux assistants des pommes qui entretiennent en eux une éternelle jeunesse. Autour de la table folâtrent les bons génies et les compagnes de *Frigga.*

« Odin, le plus puissant des immortels, est assis sous le frêne *Ydrasil.* La Mémoire et l'Esprit, sous la forme d'un corbeau et d'un écureuil, viennent tour à tour raconter à son oreille tout ce qui se passe sur la terre.

« Ce dieu ne daigne pas toucher aux portions du festin qui lui sont servies; mais il savoure le breuvage qui inspire l'art des vers. Ce breuvage, composé avec du miel et le sang de *Weiser,* était gardé par la belle *Gundula.* Odin la séduisit, s'enivra près d'elle de la boisson divine, et se transforma tout à coup en un aigle audacieux [1].

« Tel est le paradis des Scandinaves. Un grand pont, formé de l'arc-en-ciel, est son unique entrée; la garde en est confiée à *Heimdal,* dont les dents sont d'or pur. Ce dieu vigilant voit dans la nuit comme dans le jour; il dort plus légèrement qu'un oiseau; il entend croître l'herbe des prés et la laine des agneaux. »

Page 273, vers 21. — Tout le monde n'avait pas le droit de porter des armures ornées de dessins ou de reliefs. Quand un jeune guerrier faisait ses premières armes, il portait d'abord un bouclier blanc, nommé le *bouclier de l'attente,* jusqu'à ce que des exploits signalés lui permissent d'y faire graver les preuves de sa valeur. Les princes et les guerriers distingués par leurs services chargeaient leurs boucliers de devises et d'emblèmes, qu'ils transmettaient de père en fils; et de là sans doute l'origine des armoiries héréditaires.

1. Edd. *Isl. Myth.* 65. — Mallet, *Introd. à l'Histoire de Dannem.,* t. II, p. 259. — Grâberg, p. 53, § XVI.

« Mais si un Danois fuyait sans y avoir été contraint par le nombre, il était déclaré infâme, et n'avait plus droit de paraître dans les assemblées publiques. Ses parents le repoussaient de leurs demeures, et si, dans la nuit, il osait se glisser jusqu'à la porte de sa maîtresse, celle-ci restait insensible à la voix de son amant, exposé au souffle orageux de l'aquilon. Couché sur un lit de frimas, à la lueur des étoiles scintillantes, il soupirait, la tête tristement baissée; et ses dogues fidèles semblaient seuls compatir à sa douleur. Dès le point du jour, il se cachait dans les forêts; et, gravissant les rochers couverts de noirs sapins, il perçait le timide chevreuil, de ses flèches déshonorées.

« Si le Scandinave, accablé par le nombre, était amené captif, il refusait la liberté que lui offrait un ennemi généreux, et ne voulait être délivré que par un coup d'épée.

« L'histoire nous a conservé ces mots d'un roi du Nord, pris par un rival qui lui proposait de briser ses fers :

« Qu'est-ce que l'avenir peut me garder encore, pour « compenser ma honte? Toutes les coupes du festin « me seraient amères désormais; tous les chants des « scaldes seraient funèbres pour moi. Irai-je baisser un « front humilié devant la harpe qui juge les héros, et « devant les trophées de mes pères, qui pendent aux « voûtes de mon palais? Ah! quand tu me rendrais mes « trésors, quand tu reconduirais sous mes pavillons mon « amante et ma sœur, ces bienfaits ne me rendraient « pas ma gloire, et n'imposeraient pas silence aux « siècles futurs, qui diraient toujours que je connus un « vainqueur. » *(Gaule poétique.)*

Page 274, vers 5. — *In quo etiam acceperunt id vexillum, quod* Reafan *nominant. Dicunt enim quod tres sorores Hungardi et Hubbœ, filiæ Lodebrochi, illum vexillum texuerunt, et totum paraverunt illud uno meridiano tempore. Dicunt etiam quod in omni bello ubi præcederet idem signum, si victoriam adepturi essent, appareret in*

signo quasi corvus vivens volitans; sin vero vincendi in futuro fuissent, pendere directe nil movens, et hoc sæpe probatum est. (ASSERIUS.)

Le sort des Scandinaves semblait attaché à cet étendard merveilleux, qui a été décrit dans un chant danois, imité en beaux vers par Gray. — *Voyez* son Ode sur la descente d'Odin aux enfers.

Page 274, vers 19. — Ce chant des sœurs d'Ivar et les autres chants qui se trouvent dans le cours du poème ont inspiré, au talent déjà connu d'un agréable compositeur (M. Lambert), plusieurs airs qui, au jugement des connaisseurs, se distinguent par un heureux mélange de force et de grâce, et par une couleur souvent dramatique et toujours locale.

Page 285, vers 3. — La fondation de l'Université d'Oxford et de sa bibliothèque.

Page 285, vers 7. — Alfred avait reçu à Rome sa première éducation, sous la tutelle du pape Léon IV, qui, pressentant la grandeur future du jeune prince, lui donna l'onction royale, au préjudice des trois frères placés entre le trône et lui.

« *Athelwelpus rex, filium suum Alfredum, magno nobilium, et etiam ignobilium, numero constipatum, honorificè Romam transmisit, quo tempore dominus Leo Papus quartus Apostolicæ sedi præerat, qui præfatum infantem Alfredum oppido ordinans, unxit in regem et in filium adoptionis sibimet accipiens confirmavit.* » (ASSERIUS.)

Page 285, vers 21. — Ce vœu est exprimé, en propres termes, dans le testament d'Alfred.

Page 285, vers 26. — On doit à la sagesse d'Alfred la belle institution du jury. Ses lois devinrent les lois d'Édouard. Ce fut lui qui, le premier, donna pour juges, aux citoyens, des citoyens du même ordre qu'eux, afin que les accusés n'eussent pas à craindre l'injustice de ceux

qu'ils pouvaient juger à leur tour. Le gentilhomme était cité devant douze de ses pairs, et le roturier devant onze bourgeois, sous la direction d'un gentilhomme.

Page 287, vers 21.

CHANT DE REGNER LODBROG [1].

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, dans le temps où, jeune encore, j'allai vers l'Orient préparer une proie sanglante aux loups dévorants. Toute la mer ne semblait qu'une plaie, et les corbeaux nageaient dans le sang des blessés.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour de ce grand combat où j'envoyai le peuple de Helsingie dans le palais d'Odin. De là nos vaisseaux nous portèrent à Ifa, où les fers de nos lances, fumants de sang, entamaient à grand bruit les cuirasses, et où les épées mettaient les boucliers en pièces.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour où j'ai vu dix mille de mes ennemis couchés sur la poussière, près d'un cap d'Angleterre. Une rosée de sang dégouttait de nos glaives; les flèches mugissaient dans les airs, en allant heurter les casques. C'était pour moi un plaisir aussi grand que de tenir une belle fille sur mon cœur.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour où mon bras fit toucher à son dernier crépuscule ce jeune homme si fier de sa belle chevelure : l'insensé! il recherchait les jeunes filles dès le matin, et se plaisait à faire le tourment des veuves. Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si ce n'est de tomber des premiers au milieu d'une grêle de traits? Celui qui n'est jamais

1. L'original de cette pièce se trouve dans Wormius, *Litter. Runica*, et dans le Recueil de M. Biorner; elle a été traduite, en anglais, dans un Recueil de pièces runiques, publié en 1763; en allemand, dans la *Biblioth.* de Schonen Wissemch; et en français, par M. Mallet, dans son excellente *Introduction à l'Hist. du Danem.*, t. II.

blessé passe une vie ennuyeuse; et le lâche ne fait jamais usage de son cœur.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée; car il faut qu'un jeune homme se montre de bonne heure dans les combats; qu'un guerrier en attaque un autre, ou lui résiste. Celui qui aspire à se faire aimer de sa maîtresse doit être prompt et hardi dans le fracas des épées.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée; mais j'éprouve aujourd'hui que les hommes sont entraînés par le destin : il en est peu qui puissent résister aux décrets des Fées. Eussé-je cru que la fin de ma vie serait réservée à Ella, lorsque, demi-mort, je répandais encore des torrents de sang; lorsque je précipitais les vaisseaux dans les golfes de l'Écosse, et que je fournissais une proie si abondante aux bêtes sauvages!

« Nous nous sommes battus à coups d'épée; mais je suis plein de joie, en pensant qu'un festin se prépare pour moi dans le palais des dieux. Bientôt, bientôt, assis dans la brillante demeure d'Odin, nous boirons de la bière dans les crânes de nos ennemis. Un homme brave ne redoute point la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la salle d'Odin.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée. Ah! si mes fils savaient les tourments que j'endure; s'ils savaient que des vipères empoisonnées me déchirent le sein; qu'ils souhaiteraient avec ardeur de livrer de cruels combats! car la mère que je leur ai donnée leur a laissé un cœur vaillant.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée; mais, à présent que je touche à mon dernier moment, un serpent me ronge déjà le cœur. Bientôt le fer que portent mes fils sera noirci dans le sang d'Ella : leur colère s'enflammera; et cette jeunesse vaillante ne pourra plus souffrir de repos.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée dans cent et un combats, où les drapeaux flottaient. Dès ma jeunesse, j'appris à rougir de sang le fer d'une lance, et je n'eusse jamais cru trouver un roi plus vaillant

que moi. Mais il est temps de finir ; Odin m'envoie les déesses pour me conduire dans son palais : je vais, aux premières places, boire de la bière avec les dieux. Les heures de ma vie se sont écoulées ; je mourrai en riant. »

Page 288, vers 21. — Les femmes étaient, chez les Danois, l'objet d'une espèce de culte. On trouve dans l'*Hamawaal,* ou *Discours sublime* d'Odin, ce passage remarquable :

« Adorez les femmes, sans lesquelles on ne peut « donner la vie, ni goûter les douceurs de celle que « nous avons reçue. Regardez-les comme des divinités « visibles et comme les images et les oracles invisibles « des dieux. Que leur amour soit le prix des belles ac- « tions, et leur indifférence la punition des mauvaises ! »

Page 291, vers 6. — Resenius rappporte le petit poème intitulé *le Chapitre runique,* ou *la Magie d'Odin.* On y trouve les passages suivants, dont j'ai imité quelques vers :

« Je sais un chant que la femme du roi ne sait pas, ni le fils d'aucun homme. Il s'appelle *le Secours,* il chasse les querelles, les maladies, la tristesse.

« J'en sais un que les fils des hommes doivent chanter, s'ils veulent devenir habiles médecins.

« J'en sais un par lequel j'émousse et j'enchante les armes de mes ennemis, et je rends inutiles leurs artifices.

« J'en sais un que je n'ai qu'à chanter quand les hommes m'ont chargé de liens ; car, dès que je le chante, mes liens tombent, et je me promène librement.

« J'en sais un dont la vertu est telle, que, si je suis surpris par la tempête, je fais taire les vents, et je rends la paix à l'air.....

« Si je vois un homme mort et pendu au haut d'un arbre, je grave des lettres runiques si merveilleuses, qu'aussitôt cet homme descend et vient s'entretenir avec moi.....

« Je sais un secret que je ne perdrai jamais : c'est celui de me faire aimer constamment de ma maîtresse.

« Mais j'en sais un que je n'enseignerai jamais à aucune femme, excepté à ma sœur, ou à celle qui me tient dans ses bras; car ce qu'on est seul à savoir est toujours d'un plus grand prix. »

Cette dernière réflexion est tout à fait à la manière d'Homère.

Il est probable, au reste, que l'art runique n'était autre que l'art de l'écriture, dont Odin aimait à s'attribuer l'invention.

Page 291, vers 17. — La même expression danoise qui signifie *crâne* veut dire aussi *excroissance sur le front d'un animal.* Ainsi ceux qui ont traduit ces deux mêmes mots, de la même manière, ont confondu, sans s'en apercevoir, la corne des bœufs dans laquelle buvaient les vainqueurs, et le crâne des vaincus, où ils ne buvaient jamais. Cette erreur a fourni une tradition assez poétique.

Page 293, vers 9. — Les forteresses des Danois, dit l'auteur des *Antiquités du Nord,* n'étaient que de petits châteaux grossièrement construits, situés sur une éminence, et entourés de murs dont les sinuosités offraient une sorte de labyrinthe. On les nommait communément *dragons* ou *serpents :* telle est sans doute l'origine de ces contes où l'on représente des enceintes mystérieuses gardées par des serpents ou des dragons.

Page 293, vers 15. — Les Danois avaient particulièrement une grande passion pour les échecs et pour les dés. Le *back-gammon,* ou trictrac anglais, paraît avoir été inventé, à cette époque, dans le pays de Galles. Son nom, tiré des mots *back* et *gammon,* signifie *petit combat.*

Page 298, vers 9. — Tacite représente les Saxons comme ennemis de la mollesse; ils ne faisaient usage que de ce qui était strictement nécessaire à leurs besoins.

Un lit de planches, recouvert d'un mince tissu, était pour eux un objet de luxe, même dans la paix : aussi, passaient-ils, sans privations, de l'état de paix à l'état de guerre.

Page 308, vers 28. — Alfred, en effet, après sa victoire à Edington, donna des terres aux Danois subjugués : trente de leurs principaux officiers reçurent le baptême, sous ses auspices ; et ce jour offrit le rare et beau spectacle d'un triomphateur béni par les vaincus.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE DEUXIÈME VOLUME

Nota. — Les pièces marquées d'un astérisque n'ont pas été recueillies dans l'édition des Œuvres de 1822.

DIALOGUES.

Pages.

Dialogue entre la Rime et la Raison. 1

NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

Dialogue premier. — Lucien, Boileau. 7
Dialogue II. — Voltaire, Frédéric. 13
Dialogue III. — Buffon, Bernardin de Saint-Pierre. . 22
Dialogue IV. — Fabre d'Églantine, Collin d'Harleville, Cailhava. 27
Dialogue V. — La Fontaine, l'abbé Aubert. 34
Dialogue VI. — Dagobert, Eloi, Charlemagne, Éginhard. 41
VARIANTES. 47

POEMES DIDACTIQUES.

A monsieur D****, mon guide et mon ami. 49
Les Plaisir du Poète, ou le Pouvoir de la poésie . . 51

Pages.

L'Indépendance de l'homme de lettres, pièce qui a remporté le prix décerné par l'Institut national (classe de la langue et de la littérature françaises) dans sa séance publique du 2 janvier 1806. . . . 57

L'Invention poétique, pièce couronnée par la Société littéraire d'Agen, dans sa séance de floréal an XIII. 62

Le Voyageur, pièce qui a remporté le prix décerné par l'Académie française, dans sa séance du 1er avril 1807. 66

Les Jalousies littéraires. 73

L'AMOUR MATERNEL. — Avertissement de la première édition. 77

A ma mère. 81

L'Amour maternel. 82

VARIANTES. — Les Plaisirs du Poète 97

— L'Indépendance de l'homme de lettres. 109

L'Invention poétique. 110

— Le Voyageur. 113

— L'Amour maternel. 114

NOTES DES POÈMES DIDACTIQUES. 123

POÈMES HÉROIQUES.

FRAGMENT DE CLOVIS. Avis de l'éditeur de 1822. 157

Chant quatrième. 161

Chant huitième. 177

CHARLEMAGNE A PAVIE, poème en six chants. — Avertissement de la seconde édition. 191

A sa Majesté l'Impératrice des Français, reine d'Italie. 192

Chant premier. 193

Chant second. 205

Chant troisième. 216

Chant quatrième. 226

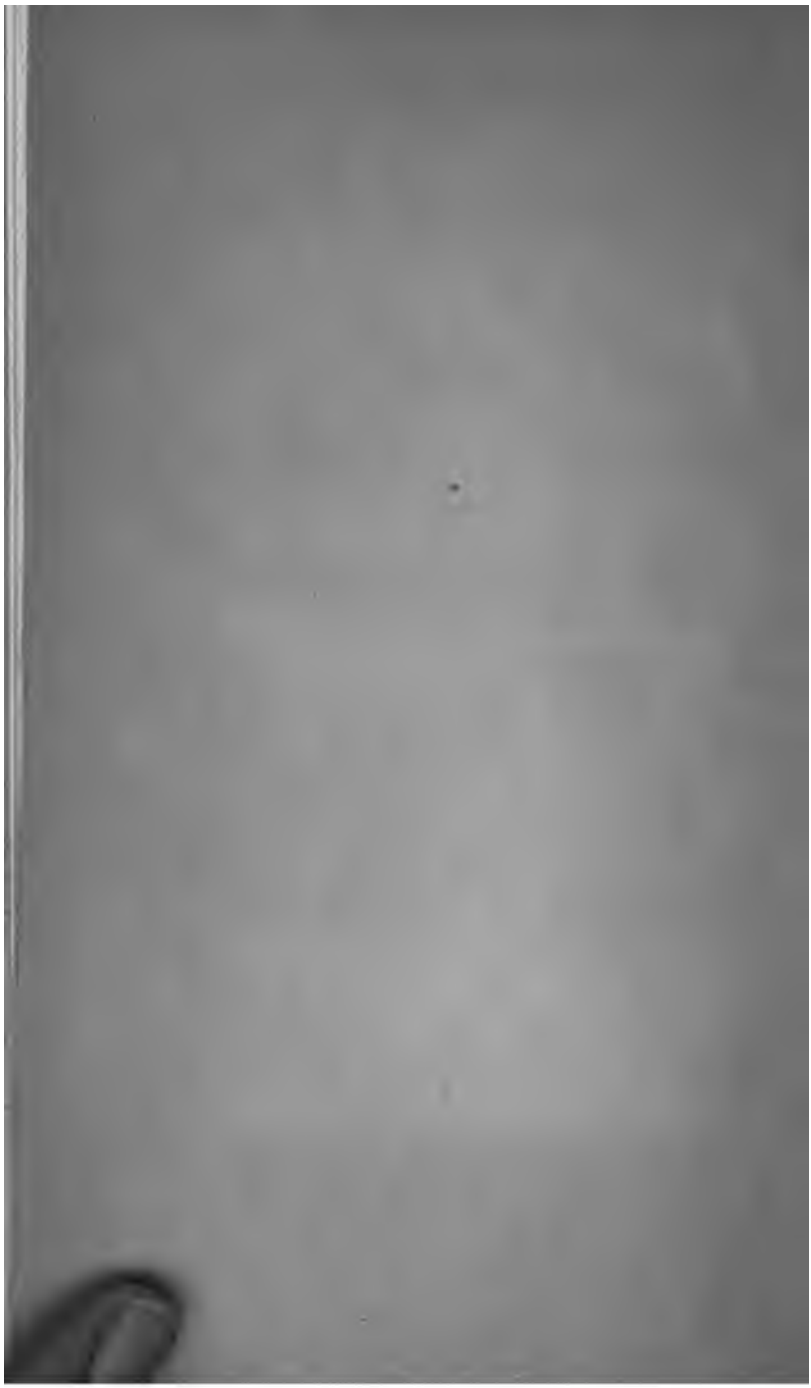
Pages.

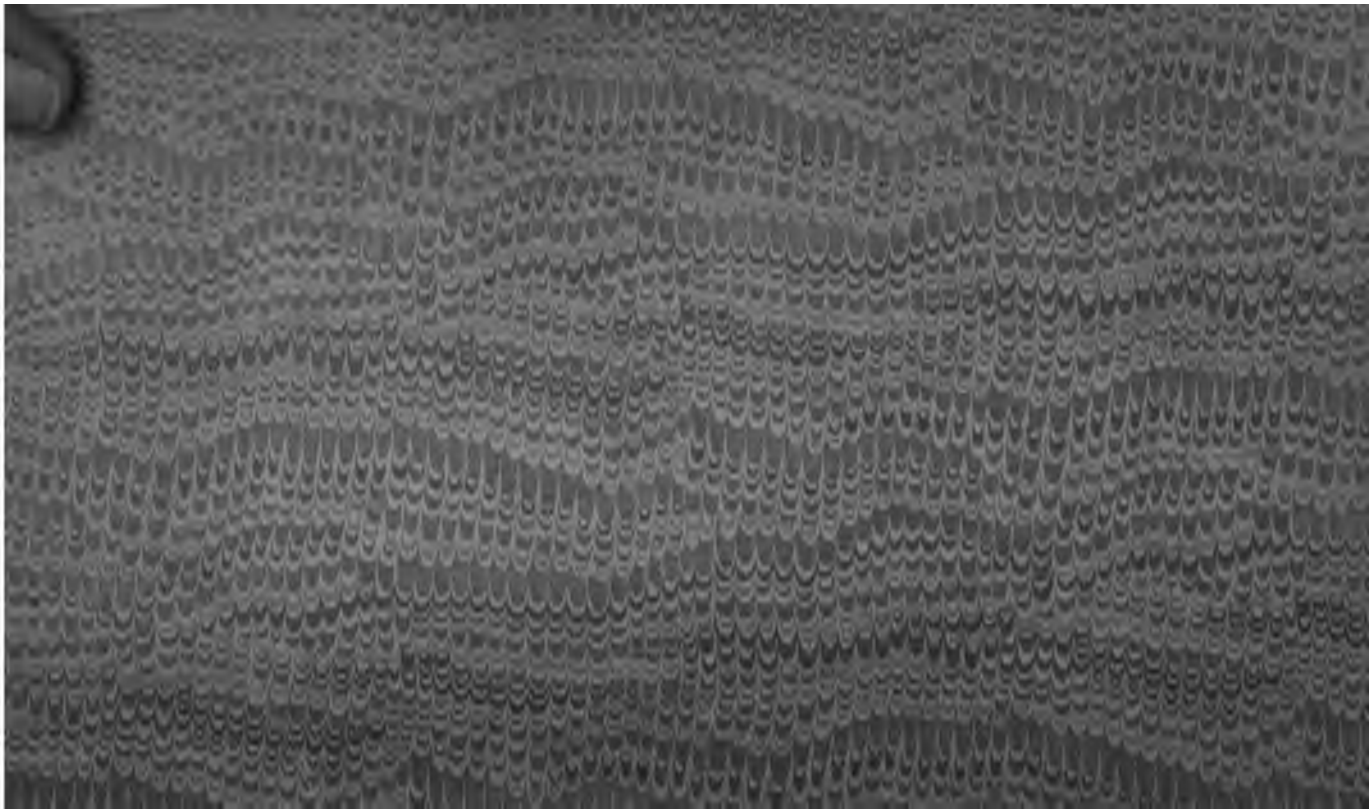
Chant cinquième. 236
Chant sixième. 248
ALFRED, poème en quatre chants. — Avertissement. 256
Chant premier. 259
Chant second. 270
Chant troisième. 282
Chant quatrième. 293
LA RANÇON D'EGILL. Avertissement. 311
La Rançon d'Egill. 313
VARIANTES. — Charlemagne à Pavie. 321
NOTES DES POÈMES HÉROIQUES. 341

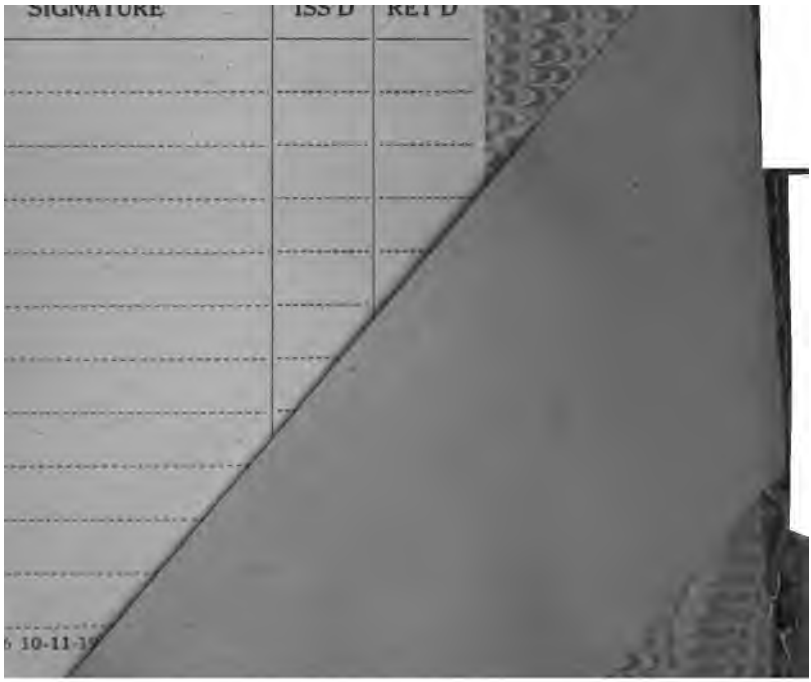
FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

AUG 17 192

Quantin Imprimeur






SIGNATURE
ISS'D
RET'D